

“Piensan que somos niños de la calle” (« Ils pensent que nous sommes des enfants de la rue »)
Devenir cireur de chaussures. Apprendre à travailler dans les rues de Cusco (Pérou)
CHRISTOPHE MATTHEY

N°61
Novembre 2005

A Isabel, Gustavo, Walter, Jakucha

A mi abuelo Ceferino

“PIENSAN QUE SOMOS NIÑOS DE LA CALLE”

(« Ils pensent que nous sommes des enfants de la rue »)

Devenir cireur de chaussures. Apprendre à travailler dans les rues de Cusco (Pérou)

Développements individuels d'enfants et adolescents dans des « systèmes imbriqués d'activités collectives » et utilisation d'éléments socioculturels sémiotiques comme ressources pour interpréter le monde extérieur et construire du sens et des significations par le biais de productions langagières

Christophe Matthey

Institut de Psychologie
Faculté des Lettres et Sciences Humaines
Espace Louis-Agassiz 1
2000 Neuchâtel - Suisse

Mémoire de licence rédigé sous la direction de:
Professeure Anne-Nelly Perret-Clermont
Institut de Psychologie
Professeure Ellen Hertz
Institut d'Ethnologie

Table des matières

<u>1. Situation de départ et problématique</u>	9
a. Les enfants et adolescent(e)s travailleurs(-euses) dans les rues de Cusco	
b. Différents regards sur le travail des mineurs et les enfants dans la rue	
c. Les questions d'une approche psychologique	
<u>2. Cadre théorique et démarche d'analyse</u>	12
a. Le développement individuel comme processus de construction de sens et de significations	
b. Utilisation d'éléments culturels	
c. La notion de « systèmes imbriqués d'activités collectives »	
d. Les « outils matériels » et les « outils sémiotiques »	
e. Les périodes de transitions développementales	
f. La capacité d'élaboration symbolique	
g. Postulats théoriques	
h. Hypothèses exploratoires	
i. Une démarche d'analyse	
<u>3. Modalités de terrain et types de données</u>	21
<u>4. Des systèmes imbriqués d'activités collectives en réseau</u>	23
<u>Le « système imbriqué d'activité collective de lustrabotas » (SIACLustrabotas)</u>	23
a. Les « lustrabotas » (cireurs de chaussures)	24
- Actions générales constitutives de l'activité de lustrabotas. Hector.	
- Opérations constitutives de la lustrada. Carito.	
b. Buts et mobiles : raisons données par les enfants pour expliquer leur présence dans la rue et le travail	29
1. « Que s'est-il passé pour que tu travailles dans la rue ? »	30
a. La mort d'un parent	
b. La violence à la maison	
c. La constitution d'un nouveau foyer	
d. La précarité économique	
e. S'ennuyer à la maison, chercher une autre vie	
f. Suivre un autre enfant, connaître des enfants travailleurs	
2. « Tu travailles, pour faire quoi ? »	33
A. Vivent dans un foyer familial	33
a. Dépenses personnelles	
b. Faire un capital	
c. Apprentissage et expérience	

B.	Vivent dans des institutions, de façon indépendante ou dans la rue	35
a.	Besoins quotidiens	
b.	Aider la famille	
c.	Rue, liberté et autonomie	
d.	Responsabilités	
c.	<i>Principaux systèmes d'activités collectives imbriqués au SIACLustrabotas</i>	35
1 ^{er}	Groupe	36
a.	Vendeurs ambulants	
b.	Chercher un dindon et baratiner	
c.	Mendiants et pleureurs	
d.	Pickpockets	
e.	Prostitution	
2 ^{ème}	Groupe	42
a.	Nettoyeurs de voitures et « mouches »	
b.	Guides touristiques	
c.	Musiciens et clowns	
3 ^{ème}	Groupe	44
a.	Porteurs	
b.	Receveurs dans les bus	
c.	Mines et travaux agricoles dans la jungle	
d.	Apprentis	
e.	Autres emplois	
	Pratiques non-lucratives imbriquées	45
d.	<i>Réseaux sociaux</i>	47
A.	Groupes de pairs, travailleurs et proches	48
a.	Cireurs de chaussures, autres ambulants et enfants travailleurs	
b.	Frères et cousins	
c.	Amis et rivaux	
d.	Amoureuses et amoureux	
B.	Adultes rencontrés sur le lieu de travail (les rues)	51
a.	Clients	
b.	Policiers	
c.	Vendeuses de rue	
C.	Adultes rencontrés dans les rues ou ailleurs	53
a.	Educateurs	
b.	Parents	
c.	Commerçants	
d.	Religieux	
e.	Journalistes, étudiants et chercheurs	
f.	Autres	
e.	<i>Valeurs et règles</i>	55
1.	Valeurs	55
a.	Savoir travailler	
b.	Etre un homme	
c.	Etre vif, malin	

d. Avoir une bouche pour parler	
2. Règles	58
a. Ne sois pas un « crapaud », ne sois pas un « mouchard »	
b. Partage ta nourriture	
c. Paie tes dettes et <i>chacones</i>	
d. <i>No mentes a la madre</i>	
<i>f. Espaces temporels</i>	59
1. Le jour et la nuit	
2. Jours ouvrables, jours de fête	
3. Soleil ou pluie	
<i>g. Espaces physiques et institutionnels</i>	61
4. Lieux de vie	
5. Lieux de travail	
6. Lieux de nuit	
7. Lieux de détente et de loisirs	
<i>h. Outils matériels</i>	62
<u>5. Outils sémiotiques</u>	65
a. Récits archétypiques utilisés pour se présenter à différents interlocuteurs	65
1. Présentations de soi et utilisation de récits archétypiques	
2. Autres scripts	
3. Thèmes fréquemment abordés	
b. Récits, histoires, légendes	68
c. Chansons	69
<u>6. Parler de soi, de ses expériences au travail et dans la rue et construire du sens</u>	71
a. Les premiers temps dans la rue	71
b. Événements ou faits importants lors des premiers temps dans la rue	72
1. La sortie dans la rue	
2. Les rencontres	
3. Commencer à travailler et découvrir l'argent	
4. Connaître des institutions éducatives	
5. La mauvaise réputation	
6. Les policiers	
7. Inhaler la colle à chaussure (<i>terokal</i>)	
8. Etre victime de vols	
c. Les choses apprises et l'expérience	77
1. Le travail, l'argent et l'indépendance	
2. L'expérience de la rue	
3. S'exprimer, parler, se défendre	
4. Les relations avec la famille	
<u>7. Synthèse et remarques</u>	82
<u>Bibliographie</u>	84

1

Les enfants et adolescent(e)s travailleurs dans les rues de Cusco

Cusco¹, « centre du monde² », dans les Andes péruviennes à 3500 mètres au-dessus de la mer, est l'ancienne capitale de l'empire des *Inkas*, le *Tahuantinsuyu*, « empire des quatre contrées ». Ville de plus de 500 000 habitants, elle compte parmi les plus touristiques de l'Amérique Latine. Sa haute fréquentation est due à la proximité des ruines célèbres du *Machu Picchu*, l'« ancienne montagne », à son histoire et aux nombreuses traces que celle-ci a laissées sur les murs, dans les ruelles et tout le paysage du *Valle Sagrado*³. Elle s'en transforme rapidement et grossie par l'exode des campagnes, ses quartiers débordent en s'étendant sur les flancs de sa vallée et de celles voisines. Sa population est majoritairement d'origine quechua ou métisse et relativement jeune.

Dans ses rues⁴, près de 5000 enfants et adolescent(e)s⁵ travaillent pour gagner leur vie ou participer à l'économie familiale. La majorité vit dans une famille et est scolarisée (~88%). Quelques-uns (~12%) vivent entre la rue et les institutions éducatives (Baufumé et Astete, 1998)⁶. Il s'agit principalement de garçons, presque tous sont *serranos* (« de la sierra ») et d'origine quechua. Certains arrivent de l'Amazonie péruvienne et quelques rares et malvenus, la peau noire, remontent des régions côtières. Une partie a connu l'exode de la campagne ou de la forêt à la ville. D'autres sont nés dans la cité. Les plus jeunes travaillent à partir de trois ou quatre ans. Ils viennent généralement des *pueblos jóvenes*⁷, humbles quartiers aux abords de la ville. Les activités auxquelles ils s'adonnent vont de la vente à l'offre de services (considérées comme du travail par les enfants travailleurs) en passant par la mendicité, le vol, le recel et la prostitution (non considérées comme tel).

De manière générale, le travail est valorisé dans la culture andine et implique la participation, la reconnaissance et l'appartenance à la communauté. Dans les campagnes, les enfants assument des responsabilités dès l'âge de trois ou quatre ans principalement par le gardiennage du petit bétail ou l'exécution de certaines tâches ménagères. De la même façon, en travaillant dans la rue, les enfants et adolescents répondent aux exigences économiques du milieu et participent, par leur activité, à l'économie familiale et à la vie du groupe. Dans certaines circonstances, le travail indépendant permet d'acquérir une autonomie par rapport à un milieu familial difficile ou de s'en éloigner pour un temps salutaire. Quand on interroge des enfants ou *ex-enfants* travailleurs, ils valorisent en général leurs expériences de la rue et les choses qu'ils y apprennent ou ont apprises. Certains comparent notamment le travail dans la rue à l'école et le trouvent plus utile et formateur. La qualité médiocre de l'instruction publique péruvienne n'est pas seule en cause. Les choses apprises dans la rue sont souvent perçues comme plus directement « utiles pour la vie », « *relevant* » (Hundeide, 2004). Il s'agit principalement d'apprendre à travailler, à gérer son argent, à s'exprimer et à être indépendant. Cette

¹ Les *cusqueños* n'apprécient pas toujours le « z » de l'orthographe espagnole (et française), trace de l'invasion.

² « *Qosqo* » en quechua

³ « Vallée sacrée »

⁴ Beaucoup d'enfants et adolescent(e)s travaillent dans d'autres espaces (foyers, restaurants, bars, discothèques, transports, etc.).

⁵ Dans le texte, j'emploie régulièrement l'expression « enfant » pour désigner les deux catégories d'âge.

⁶ Ces chiffres sont incertains puisqu'il s'agit d'une population invisible et difficile à recenser.

⁷ « quartiers jeunes »

vision des choses fait partie des éléments culturels qui se partagent et se transmettent au sein de réseaux de systèmes imbriqués d'activités collectives spécifiques dans lesquelles participent les individus en interagissant et qui leur permettent de construire du sens.

Différents regards sur le travail des mineurs et les enfants dans la rue

Au cours de ma collaboration informelle avec l'Association Qosqo Maki dans des recherches de fonds, j'ai constaté la réticence catégorique du Bureau International du Travail (BIT) à financer ou même à soutenir politiquement les associations et organisations qui interviennent auprès d'enfants travailleurs en ne cherchant pas, d'une manière ou d'une autre, à participer à l'« éradication » de leurs activités lucratives. De son point de vue, le travail des mineurs est à la fois la cause et l'effet de la pauvreté et consiste systématiquement en une forme d'exploitation. De nombreuses organisations humanitaires paternalistes et misérabilistes considèrent de la même façon que le travail est néfaste pour les mineurs et qu'il doit, à long terme, être éradiqué. Cette idée correspond à une vision occidentale (norme globale) de l'enfance, fruit entre autres de l'histoire du vieux continent : de manière générale, les enfants sont perçus comme des être inachevés, *en devenir*, fragiles, vulnérables et devant être protégés (Baufumé et Astete, 1998 ; Delalande, 2003 ; Dolto, 1987 ; Invernizzi, 2001 ; Lucchini, 1993, 1996). Elle est également liée au mépris de la prise en compte des contextes socioculturels dans lesquels il est *normal* (norme locale) que les enfants travaillent. Mais presque toutes les organisations et associations⁸ qui interviennent auprès des enfants et adolescents travailleurs des rues de Cusco l'adoptent. Elles cherchent soit à les sortir de la rue, en les ramenant chez des parents souvent embarrassés ou en les inscrivant dans des foyers, soit à y mettre en place des espaces extraordinaires, dessins, jeux de balles et autres animations.

L'association Qosqo Maki considère au contraire que le travail n'est pas nécessairement néfaste de même que la présence dans la rue. Elle appréhende le travail des mineurs comme étant inscrit dans un contexte culturel et socioéconomique particulier, faisant la différence entre le travail et l'exploitation. Elle considère que ce ne sont pas les individus qui ont des comportements *pathologiques, anormaux* ou *déviants* mais plutôt que leurs environnements socioculturels ne sont pas adaptés pour recevoir la diversité des individualités. Elle vise la valorisation et la reconnaissance de l'utilité sociale du travail des mineurs dans les villes d'Amérique Latine et du même coup l'entière citoyenneté des enfants travailleurs (plutôt que de continuer à les considérer comme des délinquants tout en bénéficiant de leurs services). Elle considère que les enfants choisissent de sortir dans la rue et d'y travailler et cherche à les accompagner au mieux dans ce choix. Du point de vue de l'intervention, cette position me semble pertinente. Je l'adopte pour l'analyse en appréhendant la rue du point de vue des opportunités et des ressources qu'elle offre⁹.

Les questions d'une approche psychologique

Les regards portés sur le travail des mineurs et les enfants travailleurs varient largement. Ils sont rares à chercher à comprendre et à prendre en compte véritablement ce que les enfants eux-mêmes pensent de leur situation, comment ils vivent et donnent du sens à leurs expériences dans la rue et au fait de travailler, ce qu'ils disent des buts qu'ils poursuivent et des raisons qui les poussent à agir, ce qu'il leur en coûte et ce qu'ils en retirent. De l'avis que je tiens pour avoir entendu le leur, les avoir rencontrés et appris à

⁸ Colibrí, Inkaeduc, Inabif, Intiwawakunwasi, Elim, Niño Hotel, etc.

⁹ Je ne vais pas prendre directement position dans le débat complexe engagé autour de la question du travail des mineurs.

connaître peu à peu certains enfants et adolescents travailleurs du centre de Cusco, il me semble important, en vue d'une possible intervention, de ne pas réduire le travail et la rue à un amas de risques et de contraintes mais de chercher à prendre en considération les opportunités et ressources qu'ils offrent du point de vue des acteurs. Dans une perspective psychologique, on doit notamment s'interroger à la fois sur les circonstances dans lesquelles le travail peut constituer une ressource et sur celles dans lesquelles il peut représenter une entrave certaine au développement de l'enfant. Les situations des enfants travailleurs diffèrent en effet largement : certains sont scolarisés, vivent dans une famille tranquille et ne travaillent que quelques heures par jour ou par semaine alors que d'autres sont orphelins, vivent dans la rue et en ayant subi les torts, consomment de la drogue, volent ou se prostituent. Ces deux exemples constituent des extrêmes d'un continuum dont le centre est occupé par la majorité des enfants travailleurs. Pour le sens commun, il va de soi qu'un enfant se développe mieux, de façon plus heureuse et plus saine dans un contexte familial que s'il s'en sépare pour circuler entre la rue, ses groupes d'enfants et les différentes institutions sociales, humanitaires ou éducatives qui y interviennent. Mais une telle position ne permet pas de rendre compte de ce qui se passe pour les enfants travailleurs de leur point de vue dans la pensée et l'action. Les caractéristiques extérieures ne suffisent pas toujours en effet pour expliquer comment l'enfant vit le fait de travailler et donne du sens à ses expériences dans la rue et par là-même au monde et à sa place en son sein. Négligeant délibérément les aspects mortifères de la vie dans la rue, je m'intéresse exclusivement aux circonstances qui permettent à un enfant travailleur de se développer, de construire du sens et d'orienter ses pratiques et aux différents espaces et outils qui permettent cette transmission. Plus précisément, je m'intéresse :

- aux développements individuels à partir de la participation à des activités socioculturelles collectives,
- aux processus actifs de construction de sens et de significations et d'interprétation du monde extérieur et à l'utilisation d'outils, signes et autres éléments socioculturels sémiotiques,
- à la façon dont les individus font face aux changements ou contraintes en utilisant des éléments culturels dont ils font des ressources,

Il ne s'agit pas de nier les contraintes et les chemins difficiles, mais bien de montrer dans quelle mesure et sous quelles conditions la rue et le travail fournissent des ressources qui permettent aux développements psychologiques individuels d'avoir lieu. Je veux montrer comment, dans un environnement a priori contraignant, des individus engagés dans des activités collectives se développent et donnent du sens à leurs actes et à leurs expériences, se construisent des buts qu'ils cherchent à atteindre, mettant en place des stratégies et utilisant des outils et des ressources pour y parvenir en gérant les contraintes.

Quelles sont les ressources qui permettent à des enfants de grandir et de devenir des adultes en travaillant dans la rue ? Quelles sont les activités qui réunissent les enfants travailleurs et en quoi consistent-elles ? Quelles stratégies élaborent-ils pour faire face aux contraintes ? Comment choisissent-ils d'utiliser ou non telle ou telle ressource ou de s'engager dans telle ou telle activité ? Qu'est-ce qu'ils apprennent, comment, et pourquoi ? Et qu'en font-ils ?

2

Le développement individuel comme processus de construction de sens et de significations

L'approche socioculturelle de la psychologie envisage le développement individuel comme un processus dynamique et actif de construction de sens et d'interprétation de l'environnement socioculturel incluant la participation des individus à des activités. On considère que la pensée se construit à la fois à travers les activités collectives dans lesquelles l'individu se trouve engagé, le processus dynamique de construction de sens et de significations et le contexte socioculturel. Pour Bruner et de nombreux auteurs après lui en effet, les processus de construction de sens et de significations et d'interprétation de l'environnement socioculturel sont centraux dans le développement humain :

« Pour pouvoir penser, agir et interagir avec autrui, une personne doit pouvoir conférer une intelligibilité – ou *construire des significations* – aux situations qu'elle vit, dans son quotidien comme dans des situations exceptionnelles, tout au long de sa vie. Que ces situations aient pour elle des significations ne répond pas seulement à un besoin quasi-existential ; c'est surtout une condition de sa capacité à se lier à autrui, à apprendre, à travailler. Le développement psychique de la personne se révèle en effet tributaire d'une forme de signification personnelle, subjective, qu'elle attribue à la situation dans laquelle elle est engagée, que ce développement soit compris au niveau de la construction des connaissances ou de compétences, ou qu'il engage des modifications de structures profondes du psychisme. De telles significations englobent des aspects émotionnels, représentationnels ; elles peuvent être liées aux intentions de la personne ou à sa compréhension des intentions d'autrui, ou encore des rapports entre son action et ses conséquences, ses enjeux interpersonnels ou sa valeur symbolique. » (Zittoun, 2001)

La récente publication collective de Perret-Clermont, Pontecorvo, Resnick, Zittoun et Burge (2004) engage dans la même direction à ouvrir notre vision du développement humain sur les conceptions culturelles du monde, de la vie et d'autrui partagées à l'intérieur desquelles les outils cognitifs et stratégies d'action individuelles prennent sens. Perret-Clermont définit la pensée

« in the large sense of a dynamic mental activity, both cognitive and symbolic, an alternative to acting out or to reacting ».

Ces auteurs cherchent à étudier la signification et les processus par lesquels elle est créée et négociée au sein d'une communauté (processus de coconstruction de sens et de significations situés culturellement). Bruner (1990) avance deux arguments principaux « étroitement liés l'un à l'autre » pour mettre les significations et les processus qui y sont liés au centre de la psychologie :

« Le premier est que, si l'on veut comprendre l'homme, il faut comprendre comment ce qu'il éprouve et ce qu'il fait est modelé par ses intentions ; le second est que la forme que prennent ces intentions ne peut se réaliser qu'au travers de la participation de l'individu aux systèmes symboliques de la culture dans laquelle il baigne. En effet, la forme même de notre vie (le schéma de notre autobiographie, tel qu'il est présent dans notre esprit, esquissé et perpétuellement changeant) ne nous est compréhensible (et n'est compréhensible aux autres) qu'au travers des systèmes culturels d'interprétations. » (Bruner, 1990)

Utilisation d'éléments culturels

Contrairement à Chomsky pour qui le langage est issu d'une faculté langagière innée, Bruner (1990) considère qu'il est la manifestation d'un besoin humain de construire du sens et des significations. La capacité humaine à restituer et transmettre l'expérience sous forme de récits par le biais du langage constitue un outil fondamental dans les processus de construction de significations. Les éléments culturels symboliques et sémiotiques sont médiatisés et transmis par le langage et les différentes formes de mises en récit (« depuis nos soliloques au moment de nous endormir jusqu'au poids du testament dans notre système judiciaire »). Comme nos manières de vivre, d'agir et de penser semblent dépendre largement des significations publiques et partagées de nos communautés, le langage et les modes de discours permettent de « négocier les différences qui peuvent apparaître dans les significations et les interprétations » (Bruner, 1990). Autrement dit, les individus utilisent le langage pour partager et se transmettre leurs expériences du monde et construire du sens à travers des récits et autres productions langagières. Les récits par exemple ont plusieurs fonctions. Ils servent d'abord à expliquer l'environnement physique ou symbolique et les faits qui s'y déroulent. Ils construisent et reproduisent les normes et les valeurs et constituent un ordinaire compréhensible. Les récits, mythes ou histoires relient les gens entre eux et leurs permettent de vivre ensemble (et de « préserver la paix »¹⁰). Les récits transforment et modèlent l'expérience, souvent pour l'adoucir et la rendre au plus viable. La médiation de la « réalité » (la réalité n'est pas im-médiate) par le langage permet à l'individu non pas seulement de supporter la vie en société et ses incohérences plus ou moins douloureuses, mais bien d'y adopter les conceptions et significations partagées par la psychologie populaire (ou sens commun) d'une part, et de participer non seulement à la vie sociale des pratiques quotidiennes mais à leur transformation et à leur transmission d'autre part.

La psychologie populaire est faite de théories partagées sur le monde et les manières d'agir. Largement liée au langage, elle comprend un ensemble de descriptions plus ou moins normatives et de représentations sociales qui nous expliquent comment fonctionnent les choses et comment nous devons agir avec elles en conséquence. Elle s'inspire de récits, de contes, d'histoires et de légendes. Au cours de la socialisation d'un enfant ou lors de l'intégration d'un individu à une nouvelle communauté, des discours normatifs et des modes de langage et d'expressions spécifiques sont peu à peu *internalisés* (Valsiner et Lawrence, 1997). A l'instar des récits et dans un lien étroit, la psychologie populaire unifie les membres d'une culture.

Dans cette perspective, on doit, d'un point de vue méthodologique, tenir pour valides les propos et discours des gens sur ce qu'ils font et observent, soit considérer les acteurs sociaux comme des experts culturels. Il s'agit de tenir compte également de ce que les gens disent des raisons qui les poussent à faire ce qu'ils font et à ne pas faire ce qu'ils ne font pas, et ce qu'ils disent de ce que les autres font et ne font pas et les motive ça ou là. On doit s'intéresser encore aux façons qu'ils ont de parler d'eux, des autres, du monde et de la vie. En d'autres termes on ne peut tenir compte exclusivement des processus et dynamiques intrapsychiques sans tenir compte de la situation et de son interprétation.

¹⁰ « Il est probablement vrai que les hommes souffrent en permanence de conflits d'intérêts, avec leur cortège de rancunes, de factions rivales, de coalitions et d'alliances changeantes. Mais ce qui compte dans ce phénomène de fractionnement n'est pas tant que cela nous sépare. Il me paraît plus important de voir dans quelle mesure ce fractionnement est neutralisé, pardonné ou excusé. Ceux qui se sont intéressés aux primates, comme Frans de Waal, nous ont alertés sur le fait que les éthologistes ont eu tendance à exagérer leur agressivité (y compris celle des hommes), et qu'ils ont sous-estimé (en n'y consacrant pas assez d'observations) les innombrables moyens par lesquelles ces espèces supérieures préservent la paix. » (Bruner, 1990)

L'action, le discours et la pensée doivent être situés à l'intérieur de contextes socioculturels dans des liens d'interdépendance. De nombreux travaux (Cole, 1999 ; Berry et Dasen, 1997; Rogoff, 1990, 1995 ; Güberman et Saxe, 2000; Nunes, Schliemman et Carraher, 1993 ; Lave et Wenger, 1991; Müller Mirza, 2002) soulignent la nécessité d'étudier les significations qui sont liées aux activités quotidiennes des groupes.

« [...] il est nécessaire de prendre en compte le monde dans lequel l'homme vit, qu'il interprète et qui en retour donne sens à ses actes. Les connaissances développées par les individus ne peuvent être distinguées du sens qu'elles prennent pour eux, dans des situations et à des moments précis de leur parcours, puisque le sens attribué à telle action détermine aussi dans une certaine mesure la manière dont elle va être entreprise. Et ces « significations » que les choses, les gens, les événements, le monde possèdent aux yeux des individus, ne sont pas à chercher « dans leur tête » : ces significations sont constituées au cours des interactions sociales. » Müller Mirza (2002)

En recourant à des méthodes d'investigation ethnographiques, ces auteurs s'intéressent à la cognition dans des contextes proches et lointains ou dans différentes situations, par exemple : magasin d'alimentation, bar, hôpital et service d'urgence, tribunal, cabine de pilotage d'avion ou de bateau, laboratoires scientifiques, rues de Recife, espaces de la vie quotidienne, commissariat de police, rizières malgaches, etc.. Ces travaux observent les éléments constitutifs des contextes des différentes activités et pratiques collectives dans lesquelles les individus se trouvent engagés et montrent qu'elles ont des conséquences cognitives sur leurs façons de penser ou d'apprendre dans des contextes distincts. Majors (2003) examine les façons de parler, d'agir et de raisonner au sein d'un salon de coiffure "*African American*". Elle montre que les participants construisent et se transmettent leur compréhension du monde à travers la participation, la collaboration et la négociation à l'intérieur d'un système d'activité interactionnel complexe. S'inspirant du modèle de Engeström (1999), elle identifie un espace interactif à l'intérieur de chaque système d'activité:

« This interactional space consists of multiple complex activity systems, constituted by the orientation of the task, the norm for talk through which the task is communicated and carried out, the artifacts, the goals and social-cognitive resources of participants, and the roles assumed by the participants of the interaction. »

La notion de « systèmes imbriqués d'activités collectives »

Pour observer comment les enfants et adolescents travailleurs interprètent le monde extérieur et construisent du sens et des significations à partir de leur participation à des activités collectives, je prends pour unité d'analyse les « *systèmes imbriqués d'activités collectives* » (« SIAC »). Elle repose sur une série de postulats :

- Les individus se développent à partir de leur participation à des activités socioculturelles collectives
- Les activités et les actions collectives et individuelles sont orientées respectivement vers des buts et des mobiles
- Les activités et les actions sont *situées* dans des contextes géographiques, temporels, historiques, sociaux et culturels
- Toute activité collective s'insère dans des réseaux interactifs d'humains et de non-humains
- Les individus circulent entre différents systèmes d'activités collectives

J'emploie cette notion inspirée des travaux d'Engeström, Rogoff, et Majors pour désigner les systèmes d'interactions entre humains et non-humains dans lesquels les individus s'engagent quand ils participent à une activité socioculturelle collective. J'utilise la notion de *système* pour souligner l'interdépendance et les interactions des éléments humains et non-humains qui composent le système d'activité et l'importance des outils matériels et sémiotiques. Pour Grossen (2001), il s'agit de systèmes d'interactions cognitifs à la fois à l'intérieur et à l'extérieur de l'individu.

Les systèmes d'activités collectives sont imbriqués, interreliés les uns aux autres. Cela veut dire que les éléments de chaque système appartiennent à différents systèmes à la fois et que par conséquent les individus circulent entre différents systèmes (et réseaux sociaux) d'une part et d'autre part que l'engagement dans une activité (un système d'activité collective) donne la possibilité (qui peut constituer un risque ou une ressource) de s'engager dans une autre activité imbriquée à la première.

Par ailleurs, cela implique l'existence de ce que j'appelle *réseaux de systèmes imbriqués d'activités collectives* (RSIAC). D'un point de vue méthodologique, on ne peut envisager un système d'activité sans tenir compte des systèmes qui lui sont imbriqués.

Il s'agit donc de systèmes :

- interactifs d'humains et de non-humains autour d'activités socioculturelles collectives
- imbriqués, interreliés, interdépendants
- constitués de :
 - sujets pensants et actifs
 - buts, mobiles
 - réseaux de relations
 - règles, normes et valeurs
 - situations socioculturelles, historiques, géographiques et temporelles
 - outils¹¹ matériels et sémiotiques

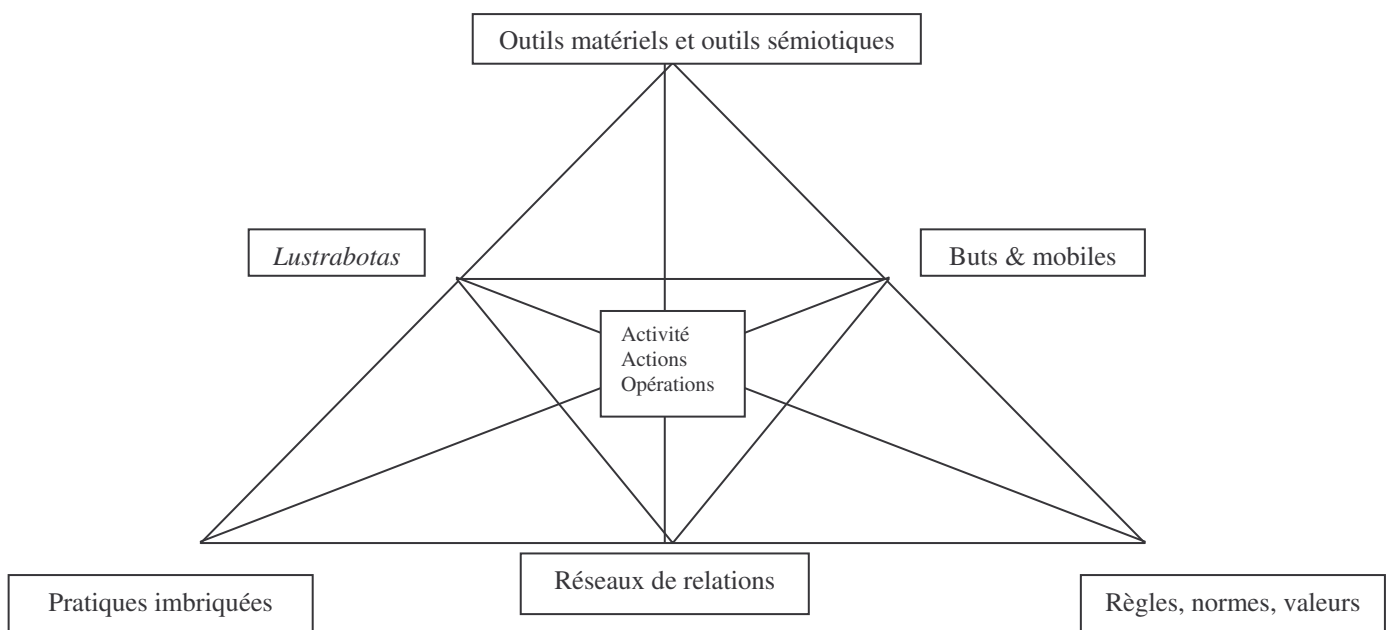


Schéma du SIACL à partir de Engeström (1999) et Majors (2003)

¹¹ Par « outils », j'entends tous les types d'éléments culturels qui peuvent être utilisés d'une façon ou d'une autre par les individus pour quelque chose.

Je fais l'hypothèse que les individus circulent dans différents *systèmes imbriqués d'activités collectives* et choisissent d'utiliser ou non tel ou tel élément culturel pour en faire une ressource. J'entends par *choisir* qu'il s'agit d' « individus pensant et agissant qui orientent leurs pratiques et leurs actions vers des buts qu'ils se fixent en fonction de leur vision d'eux-mêmes, des autres, du monde et de la vie, et qu'ils élaborent activement des stratégies pour gérer, éviter ou faire face aux contraintes et aux changements » (postulat théorique). Ils *choisissent* des éléments culturels dans la mesure où ils en utilisent certains plus que d'autres, plus « pertinents » (Hundeide, 2004), qui font plus sens individuellement ou collectivement.

Les « outils matériels » et les « outils sémiotiques »

Je considère deux catégories principales de non-humains (Latour, 1994), éléments socio-culturels :

- les « outils matériels »
- les « outils sémiotiques »

Outils matériels :

- Objets physiques, matériels, concrets pouvant être manipulés et/ou utilisés
 - caisse de cirque, brosses, gourdin, couteau, sac en plastique, chaise, voiture

Outils sémiotiques:

- Objets sémiotiques, construits culturellement, conventionnels et partagés, servant à se représenter, communiquer et/ou à décrire le monde
 - mots, expressions, alphabets, chiffres, cartes géographiques, plans
 - représentations sociales, normes, valeurs, stéréotypes, récits
- Hybrides de nature et de culture, objets matériels inscrits dans des systèmes sémiotiques, porteurs de sens
 - croix chrétienne, autels, icônes, lieux sacrés (montagnes, temples), argent, images, vêtements
- Hybrides, objets concrets porteurs d'autres outils sémiotiques
 - Web, films, CD, émission de radio ou de télé, chansons, livres

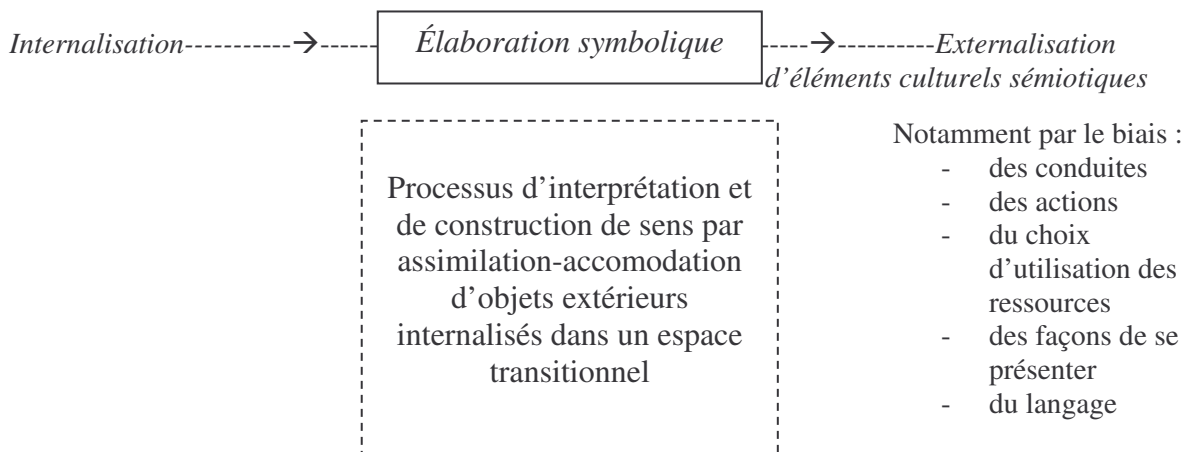
Les différents exemples sont susceptibles d'appartenir à différentes catégories à la fois selon qu'ils sont *utilisés* de telle ou telle façon. Les institutions par exemple peuvent être envisagées soit comme des « outils matériels » (les locaux, les infrastructures) soit en tant qu' « outils sémiotiques » (valeurs sociales et symboliques permettant l'identification par exemple). De la même façon, on peut assommer quelqu'un avec un livre ou sacrifier un chiffre.

Les périodes de transitions développementales

Une façon de rendre compte des processus de construction de sens et de significations est de s'intéresser aux périodes de transition (Perret-Clermont et Zittoun, 2001). Le cours de la vie se déroule sur des périodes relativement longues – trajectoire professionnelle, mariage – et également sur des périodes courtes qui constituent des transitions – quitter le foyer, changer d'activité professionnelle, devenir parent (Zittoun, 2001). Les personnes se trouvent ainsi confrontées à une forme de discontinuité, à des ruptures et transitions dans leur quotidien. Pour Valsiner et Lawrence (1997), elles utilisent dans ces circonstances des éléments symboliques disponibles dans leur environnement. Dans cette perspective, les transitions sont des processus d'élaboration suivant une rupture ou l'émergence de quelque chose d'inattendu dans le quotidien d'un individu. Elles impliquent l'engagement dans une activité de construction de sens conduisant à une issue de telle sorte que l'action puisse être poursuivie. Une question fondamentale est relative au caractère développemental des périodes de transition. Perret-Clermont et Zittoun (2001) examinent trois situations de transition dans cette perspective. Pour observer ce qu'est une période de transition, elles adoptent une grille de lecture qui propose d'examiner quatre types de processus liés au développement de la personne, à savoir : 1. l'acquisition de nouvelles compétences cognitives, 2. l'acquisition de nouvelles compétences sociales, 3. des remaniements identitaires, 4. la construction d'une signification personnelle de la situation inscrite dans un nouveau récit de soi. Pour Zittoun (2001, 2003) l'usage d'un élément symbolique par un agent dans le but d'atteindre ou d'accomplir quelque chose dans un contexte social, culturel ou temporel particulier en fait une ressource qui permet à l'agent d'effectuer une transition d'une situation à une autre : c'est parce qu'ils sont utilisés par quelqu'un pour faire quelque chose que les éléments culturels sémiotiques deviennent des outils ou des ressources.

La capacité d'élaboration symbolique

Je m'intéresse spécifiquement à l'utilisation d'*outils sémiotiques*, aussi bien des récits archétypiques, des mots ou des expressions que des chansons ou des histoires par exemple, soit à la façon dont les individus les utilisent pour construire du sens (Zittoun, Duveen, Gillespie, Iverson, Psaltis, 2003). Les éléments culturels *utilisés* sont *élaborés symboliquement*, soit intégrés, assimilés et accommodés à la pensée individuelle. Le processus d'*internalisation* est le processus par lequel un individu assimile, fait passer *de l'extérieur à l'intérieur* un élément sémiotique de son environnement socioculturel dont il fait une ressource. L'*externalisation* désigne ce que les individus font pratiquement des éléments *internalisés* quand ils agissent ou parlent et les remettent en circulation, les transmettent. L'*élaboration symbolique* est ce qui se passe entre ces deux temps au niveau intrapsychique, dans un « espace transitionnel » (Winnicott, 1971). Il s'agit en quelque sorte d'un modelage, d'une assimilation-accommodation de l'objet extérieur. On peut schématiser le processus d'*internalisation-élaboration symbolique-externalisation* de la façon suivante :



Les éléments culturels sont *internalisés*, soit interprétés, élaborés symboliquement, assimilés puis *externalisés* non seulement par le biais du langage mais également des actions, des conduites ou des façons dont les individus se présentent aux différents interlocuteurs par exemple. Méthodologiquement, les processus d'internalisation-élaboration-symbolique-externalisation (ou la capacité d'élaboration symbolique) permettent de penser une partie des liens qu'entretiennent les individus avec leurs environnements socioculturels et d'observer comment ils utilisent les éléments culturels disponibles à l'intérieur des systèmes d'activités dans lesquels ils sont engagés afin de construire du sens.

Postulats théoriques

Pour synthétiser ce qui vient d'être présenté, on peut envisager neuf postulats théoriques utiles au cadre de mon analyse. Le manque d'élégance de cette façon d'énumérer est au profit de la clarté.

1. Les individus se développent à partir de leur engagement dans des activités socioculturelles collectives.
2. Les processus d'interprétation du monde extérieur et de construction de sens et de significations et la capacité d'élaboration symbolique sont centraux dans les développements individuels.
3. Est développementale au niveau individuel toute situation dans laquelle un individu peut construire du sens sur lui-même et le monde extérieur et inscrire ses expériences dans un *récit de soi* plus ou moins cohérent et viable et par là-même pouvoir continuer à penser et à agir.
4. Les individus sont des êtres pensant et agissant qui orientent leurs pratiques et leurs actions vers des buts qu'ils se fixent en fonction des images et représentations qu'ils ont d'eux-mêmes, des autres, du monde et de la vie, et qui élaborent activement des stratégies pour gérer, éviter ou faire face aux contraintes et aux changements qu'ils rencontrent.
5. Pour interpréter le monde extérieur et construire du sens et des significations, les individus utilisent certains éléments socioculturels sémiotiques dont ils font des ressources.
6. A l'intérieur de *systèmes imbriqués d'activités collectives* spécifiques, certains éléments socioculturels sémiotiques sont plus utilisés et plus pertinents (font plus sens) que d'autres.
7. Les individus aux niveaux individuel et collectif utilisent le langage pour se transmettre leurs expériences du monde et le rendre compréhensible et partageable.

Hypothèses exploratoires

J'ai à la fois pour objet et pour unité d'analyse les activités lucratives d'enfants dans la rue à Cusco. Je pars de l'idée que le fait de travailler¹² (dans les conditions observées) est rarement inhibiteur en soi. Dans des situations globalement difficiles, le travail constitue souvent une ressource, offre des opportunités de rencontres et d'apprentissages, ouvre des perspectives et mène à la découverte de nouveaux espaces géographiques et *de pensée*. Sans vouloir nier, encore une fois, tous les chemins broussailleux, mortifères (ou mortels), je me tiendrai dans mon analyse aux conditions dans lesquelles l'engagement dans certaines activités lucratives permet au contraire le mouvement et la vie. Je m'intéresse donc exclusivement à des issues psychologiques favorables. Dans cette perspective, je fais l'hypothèse générale que l'engagement dans des activités de *novices*¹³ au sein de RSIAC permet l'engagement progressif dans des activités d'*experts*¹⁴ et une meilleure utilisation des ressources et gestions des contraintes physiques et symboliques. Envisagée à long terme, cette participation accrue à certaines activités collectives implique :

1. le développement de compétences pratiques, cognitives ou artistiques, sociales et identitaires,
2. une construction de sens et de significations et l'élaboration d'un récit de soi plus ou moins viable et cohérent.

Pratiquement, mon analyse suit en filigrane ces quatre hypothèses exploratoires qui, au gré de la rédaction, se sont transformées pour ainsi dire en axes de recherche.

1. Les enfants et adolescents travailleurs circulent dans différents « systèmes imbriqués d'activités collectives ».
2. Dans certaines circonstances, les enfants et adolescents travailleurs choisissent de s'engager ou non dans tel ou tel système d'activité en fonction des objectifs qu'ils se fixent relativement à leur interprétation de la réalité et des situations qui se présentent à eux.
3. Les enfants et adolescents travailleurs utilisent des outils sémiotiques socioculturellement pertinents pour construire du sens.
4. Les enfants et adolescents travailleurs donnent un sens à leurs expériences, au monde et à leur vie et poursuivent leur développement en travaillant dans la rue.

Une démarche d'analyse

Pour observer la façon dont les enfants travailleurs donnent du sens à leurs expériences et les inscrivent dans un récit de soi plus ou moins cohérent et viable, je propose dans une première partie de décrire le *système imbriqué d'activité collective de lustrabotas*¹⁵ (« SIACL ») et ses principaux éléments, soit :

¹² Comme les enfants la plupart des enfants rencontrés, je ne considère ni la prostitution, ni la mendicité, ni le vol, ni le recel comme du « travail » à proprement parler.

¹³ Par exemple la mendicité

¹⁴ Les « bons » lustrabotas ; les « bons » musiciens

¹⁵ « cireurs de chaussures »

- a. Les *lustrabotas*
- b. Buts et mobiles : raisons données pour expliquer leur présence dans la rue et le travail
- c. Principaux systèmes d'activités collectives imbriqués au SIACL
- d. Réseaux sociaux
- e. Valeurs et règles

- f. Espaces temporels
- g. Espaces physiques et institutionnels

- h. Outils matériels

J'opère ainsi un découpage dans le réseau de SIAC des enfants travailleurs que j'envisage comme un espace socioculturel de socialisation, une sorte de *boîte à outils* où les individus *lustrabotas* se servent pour donner sens au monde et à leurs actes. Sans dire un mot des modalités d'utilisation, je me limite à la description des systèmes et de leurs éléments et montre comment ils sont à la fois imbriqués et interdépendants. Cette description consiste en une schématisation du système dans lequel les individus trouvent des éléments culturels et les *internalisent*. Comme c'est le cas dans la deuxième partie et contrairement à la troisième, ce que je rapporte ici représente l'environnement socioculturel *avant* l'internalisation.

Les outils sémiotiques du système les plus communément *utilisés* sont présentés dans la deuxième partie. J'ai dit que des éléments culturels ne deviennent des outils que parce qu'ils sont utilisés par quelqu'un pour quelque chose. Ici encore, je ne montre pas comment ils sont utilisés mais les aborde comme des objets extérieurs *avant* l'internalisation individuelle. Je me limite à certains :

- b. Récits archétypiques utilisés pour se présenter à différents interlocuteurs
 1. Présentations de soi et utilisation de récits archétypiques
 2. Autres scripts
 3. Thèmes fréquemment abordés
- c. Récits, histoires, légendes
- d. Chansons

Dans la troisième partie, je montre enfin comment certains outils sémiotiques sont utilisés par les cireurs de chaussures ou anciens cireurs de chaussures pour donner du sens à leur expérience, au monde et à leur vie en utilisant des éléments sémiotiques pertinents. Je rapporte ce que les enfants disent de la rue, du travail et de leurs expériences :

- a. Les premiers temps dans la rue
- b. Événements ou faits importants lors des premiers temps dans la rue
- c. Les choses apprises et l'expérience

Cette démarche permet de faire le lien entre l'environnement socioculturel des individus et la façon dont ils l'utilisent pour orienter leurs actions et rendre compréhensible, pensable, signifiant et partageable le monde dans lequel ils vivent.

3

Modalités de terrain et types de données

Les données que je présente ont été obtenues de diverses façons et dans des circonstances variées entre le mois de septembre 1998 et le mois d'octobre 2004. Si parmi les plus formelles d'entre elles figurent une série d'entretiens, des films, des cahiers et des pages noircis d'observations, tout ce que j'ai appris et tout ce que j'ai compris en fréquentant les enfants et adolescent(e)s travailleurs n'a été retranscrit, enregistré ou modélisé d'aucune façon. Je fais allusion ce qu'ils m'ont appris qui m'a permis de construire du sens sur le monde physique, celui des hommes, son fonctionnement et ma place en son sein. J'étais âgé de dix-neuf ans quand j'ai découvert les rues de Cusco et ses enfants. Je voyageais comme touriste, jeune voyageur quittant l'Europe pour la première fois. On m'avait mis en garde contre la misère du monde et trop de fois recommandé de ne pas m'en sentir responsable. On m'avait dit aussi de me méfier, de ne pas faire confiance aux enfants de la rue, de garder mes distances et suivre mon chemin. Sûrement ne voyais-je pas les plus grands parmi eux. Adolescents, ils étaient en ce temps mes contemporains. Mais je voyais des enfants dormir sur le pavé, mendier dans le froid, attendre dans la nuit et je le refusais.

Un souvenir marquant celui du soir où en sortant d'une discothèque, au deuxième jour de mon premier périple, j'aperçus sur le bord d'une fenêtre, assoupi, un enfant en guenilles. Je l'avais redressé parce qu'il menaçait de basculer. J'avais eu peur de le réveiller. Mais ces yeux révulsés et sont corps dur et engourdi n'avaient pas réagi. Je m'étais retrouvé, l'instant d'après, dans une chambre d'hôtel, modeste certes, mais dont trois lits étaient vides. L'auberge était pleine, et l'on m'avait remis cette chambre. Du haut de mon jeune âge, ingénu, je fis une simple équation. Je me trouvais dans un lit chaud avec trois lits vides à mes côtés. J'avais environ 600 dollars en poche pour un mois de tourisme au Pérou. Des enfants dormaient, mendiaient et mourraient dans la rue à quelques pas d'adultes bienveillants ce qui n'empêchait pas le monde de tourner. Je devais m'en méfier et ne pas accorder ma confiance. Bientôt j'aurais vingt ans et atteindrais l'âge d'homme. Et qu'était-ce être un homme ? et dans quel monde ? et à quel prix ? Je jurai ce soir-là de chercher à comprendre, de ne pas ignorer ces enfants dans la rue.

J'ai rencontré, au cours des jours suivants, un garçon de dix ans du nom de Pablo qui tendait main et mine pour obtenir de l'argent, alors que je montais dans un taxi. Pris au dépourvu, je lui ai donné une pièce et demandé son prénom. Quand je l'ai recroisé plus tard, peu satisfait de mon geste, je l'ai appelé. Il m'a reconnu, s'est approché et nous avons commencé à discuter sur un banc de la place. Il disait être orphelin et vivre dans la rue depuis près d'une année. Peu préparé à ce genre de rencontre, je m'étais arrangé pour qu'il ne passe pas la nuit dehors. Il a finalement dormi dans ma chambre d'hôtel. Je n'avais pas fermé l'œil de peur qu'il ne me vole. J'eus matière à penser. La nuit suivante j'ai expliqué à Pablo que je n'avais que dix-neuf ans et n'étais en mesure de l'aider d'aucune façon. Il avait semblé le comprendre puis avait proposé de m'accompagner dans les ruines de Sacsayhuamán. J'acceptai en lui disant clairement que je n'avais pas l'intention de lui donner d'argent ou de lui acheter à manger. Jusqu'à mon départ un mois après, nous nous sommes vus tous les jours. J'avais renoncé à mon itinéraire touristique. J'ai appris entre autres qu'il n'était pas orphelin et avait quitté sa maison peu avant de me

rencontrer parce que son beau-père le maltraitait. J'ai quitté Cusco en laissant Pablo dans la rue. Il s'est fâché la veille de mon départ et nous ne nous sommes pas salués¹⁶.

Je suis revenu après dix mois, pour le retrouver. Je l'ai cherché durant près de trois semaines dans les rues, les places et les marchés, de jour comme de nuit. J'ai demandé partout à tous les enfants du même âge. Alors que je n'y croyais plus, un garçon m'avait envoyé parler à une femme qui vendait des sandwiches d'avocat au coin de Waynapata¹⁷. C'est elle qui m'avait conduit chez Pablo que je retrouvais en famille. Durant mes semaines de recherche, inévitablement, j'avais fait la connaissance de nombreux enfants du centre et passais désormais du temps en leur compagnie. Nous jouions aux jeux de balles, nous racontions des histoires et organisions des tournois de foot dans les montagnes.

La troisième année, les enfants que je retrouvais m'ont demandé de les accompagner au dortoir municipal de la ville. Ils m'ont présenté aux éducateurs et leur ont demandé de m'accepter comme volontaire. J'ai travaillé pendant un mois comme auxiliaire du dortoir, puis j'ai rencontré la directrice du projet. Elle m'a renvoyé dans la rue pour tenter d'apporter des informations sur la population des fumeurs de colle. J'ai dès lors collaboré informellement dans divers aspects du projet Qosqo Maki, partageant mon temps entre la rue et les locaux de son association, aux différentes heures du jour et de la nuit. Je suis retourné au Pérou six fois. Chacun de mes séjours a été plus enrichissant que le précédent, fait de nouvelles découvertes, de rencontres, de remises en question et d'apprentissages. Il est tout un groupe qui avait entre douze et dix-sept ans quand j'en avais dix-neuf et les ai rencontrés. Nous avons grandi, vieilli, mûri. Quelques-uns sont devenus à proprement parler des amis avec lesquels je continue de m'entretenir. Le plus jeune a aujourd'hui vingt ans, le plus vieux, âgé de vingt-cinq ans, est mon contemporain. Avec une poignée d'amis plus ou moins proches connus à travers la gestion du projet, ils constituent à Cusco une partie importante du réseau de mes fréquentations privées. Alors que je travaillais au dortoir avec un statut d'éducateur, mon âge était souvent plus proche de celui des usagers que de celui de tout le personnel du projet. Je veux dire en cela dans quelle mesure mes relations, si pas systématiquement facilitées, ont pu prendre des tournures particulières. Je n'étais en réalité *sur le terrain* ni en tant que chercheur ni en tant qu'éducateur, passant par moment l'une ou l'autre casquette pour le bon déroulement des mes activités¹⁸.

Le texte que je présente ne prétend pas rendre compte de la complexité et de la richesse de la vie ou de la pensée des enfants travailleurs dans les rues de Cusco.

J'ai l'immense souci de ne pas trahir mes jeunes interlocuteurs, soit en n'étant pas fidèle à leurs propos ou à leur pensée, soit en trahissant leur confiance par la divulgation d'informations plus ou moins intimes. Les prénoms sont fictifs et les pistes brouillées : il

¹⁶ Lors de tous mes séjours, des enfants ou des adolescents avec lesquels j'entretenais de bons rapports ont trouvé les moyens de se fâcher quelques jours avant mon départ. De la même façon lorsque j'arrive, certains ont besoin de commencer par m'agresser ou m'insulter et de revenir ensuite comme si je n'étais pas parti. On évite ainsi les séparations et les retrouvailles.

¹⁷ Une rue du centre

¹⁸ Les raisons qui mènent le chercheur sur certains *terrains* éveillent parfois la curiosité des psychanalystes, celle des épistémologues ou d'anthropologues réflexifs. Sans vouloir y entrer, je ne me défendrai pas d'une identification certaine à la population rencontrée. Plus, je la revendique. Comment prétendre saisir au moins en partie des éléments de la pensée d'individus (et des dynamiques et processus qui la constituent) auxquels on ne serait capable de s'identifier en aucune mesure ? Ni la proximité, l'empathie ou l'amitié, avec les classiquement nommés *informateurs*, n'est incompatible avec une distanciation réflexive et l'entreprise d'une démarche d'analyse.

arrive que des extraits d'entretiens soient empruntés au même enfant et présentés sous deux noms distincts ; certains éléments des récits ont été modifiés (des lieux, des modalités d'événements sans intérêt direct pour l'analyse).

Les deux premières parties sont rédigées sur la base de notes de terrain issues d'observations et étoffées de quelques extraits d'entretiens.

La troisième partie repose essentiellement sur douze entretiens semi-dirigés avec des interlocuteurs lustrabotas, ou anciennement lustrabotas, dont l'âge va de 8 à 25 ans au moment des entretiens et du temps passé ensemble.

4

Des systèmes imbriqués d'activités collectives en réseau

Voulant rendre compte à la fois du pouvoir de réflexion et d'action individuel et de la façon dont les environnements socioculturels (physiques, matériels, symboliques) façonnent l'esprit des individus, j'ai pris pour unité d'analyse des *systèmes imbriqués d'activités collectives*. Cela permet d'envisager à la fois des processus intra- et interpsychologiques et des processus de coconstruction, de transmission et de transformation de la *culture*. Cette notion permet d'abord de montrer en quoi les systèmes d'activités lucratives forment des *systèmes indépendants*. L'activité de cireur de chaussures par exemple est un système indépendant parce qu'il est composé d'éléments spécifiques dont certains lui sont propres. C'est le cas par exemple des outils matériels, des techniques de cirages ou de relations particulières face à certains clients¹⁹ et des stratégies d'action qui en découlent.

En même temps, la notion de *systèmes imbriqués d'activités collectives* souligne l'imbrication des systèmes d'activités. Certains éléments de systèmes spécifiques sont partagés avec d'autres systèmes, notamment des outils. C'est l'imbrication des outils de différents systèmes qui permet la circulation individuelle entre systèmes imbriqués.

L'idée de *circulation* pensée avec les notions d'*apprentissage* et de *participation* implique l'existence de systèmes *novices* (mendicité, vente de papier hygiénique) et de systèmes *experts* (cirage des chaussures, vente de cartes postales).

Le chapitre 4, dans son entier, s'attèle à décrire le *système imbriqué d'activité de lustrabotas* selon cette définition.

Le « système imbriqué d'activité collective de lustrabotas » (SIACLustrabotas)

La description du *système imbriqué d'activité collective des lustrabotas* (SIACL) forme une sorte d'*instantané* qui rend la réalité observable sous un angle spécifique. Je l'entame par (a) quelques précisions sur la population rencontrée (ils sont les sujets actifs du SIACL) puis décris les autres éléments du système interactif. Considérant que les activités collectives sont constituées d'actions et celles-ci d'opérations (Leontiev, 1975), je commence par une suite chronologique d'occurrences des actions générales directement liées au cirage des chaussures du matin jusqu'au soir. Je prends l'exemple d'Hector. Je continue avec la description d'une suite d'opérations qui débute au moment où le *lustrabotas* trouve le client à celui où il le laisse. Je rapporte une *lustrada*²⁰ de Carito. Ces descriptions sont présentées sous la forme de courts récits. Je m'intéresse

¹⁹ Je fais allusion au fait que « nettoyer les pieds » est considéré par certains clients nationaux ou étrangers comme un travail indigne.

²⁰ « le cirage », au sens « l'action de cirer », « la session de cirage »

ensuite aux (b) raisons que les travailleurs interrogés donnent pour expliquer leur présence dans la rue ou le fait de travailler. J'utilise des entretiens et des notes de terrain. Je décris (c) les principaux systèmes d'activités collectives imbriqués au SIACL, puis (d) les réseaux de relations dans lesquels les lustrabotas évoluent. J'expose (e) certaines règles et valeurs qui participent le plus évidemment au fonctionnement du système interactif. J'évoque ensuite les différents espaces (f) temporels, (g) physiques et institutionnels. Je décris enfin (h) les principaux outils matériels. En plus des notes de terrain, j'utilise pour le point b) quelques extraits d'entretiens.

4a

Les lustrabotas et leur activité lucrative

Les lustrabotas qui m'ont proposé leurs services sur la Place lors de mon premier séjour sont aujourd'hui de jeunes adultes. Ils cèdent les lieux à une *nueva generación*²¹ qui s'installe peu à peu. Mes données ont été recueillies durant près de sept ans auprès d'une cinquantaine d'enfants et adolescents, dont moins d'une dizaine de filles, appartenant à l'ancienne génération, que j'ai côtoyés à différents âges et dans diverses circonstances : les rues, les institutions éducatives, les commissariats, les hôpitaux ou les centres de redressement notamment. Aucun d'eux n'a été exclusivement lustrabotas, alternant toujours entre différentes sources de lucre. Actuellement, quelques-uns ont trouvé une formation et un emploi, certains continuent de cirer les chaussures dans les rues, certains s'en sont allés tenter leur chance à la capitale, d'autres sont musiciens ou poètes, certains nourrissent leurs enfants en faisant de la revente ou en développant de petits commerces, d'autres encore se spécialisent et persévèrent dans différentes formes de trafics, de vol et de recels.

Pour présenter les actions et les opérations constitutives de l'activité de cirer de chaussures, je propose de suivre le fil d'une journée d'Hector puis d'une *lustrada* de Carito par le biais de récits constitués sur la base d'observations.

Actions générales constitutives de l'activité de lustrabotas. Hector.

[Hector est un garçon de 12 ans usager régulier du dortoir. Il a grandi à Paucartambo²² dans une famille de huit enfants. A dix ans, il est parti. Dans la rue, il a appris à parler aux touristes et à leur servir de guide, il a vendu des cartes postales, mendié, ciré des chaussures et lavé les voitures, fait la *mosca*²³, et même une fois ou l'autre les poches d'un passant. Jusqu'à récemment, il vendait des cartes. Il a revendu ce qui restait à un autre *postalero*²⁴ après qu'un *muñeco*²⁵ lui prenne l'essentiel de son capital sous une arcade de la place, puis acheté une caisse à un copain. Voilà deux semaines qu'il s'est remis à cirer.]

²¹ L'expression est employée par les plus vieux.

²² Village de la province de Cusco

²³ Faire « la mouche », surveiller les voitures

²⁴ « vendeur de cartes postales »

²⁵ litt. « marionnette », désigne les policiers municipaux

Ce matin, il quitte le dortoir à huit heures sa caisse sur l'épaule avec deux autres garçons à peine plus âgés également lustrabotas. Ils se séparent au marché, interrompant leur échange et sans salutation. Les grands travaillent dans son centre et Hector se rend sur la Place d'Armes. Il croise quelques touristes auxquels il propose *shueshine* ? sans succès. Il achète un pain et une banane et fait son déjeuner assis sur sa caisse en-haut des marches de la plaza San Francisco. Il observe de loin les *syndicalizados*²⁶ autour de la fontaine et, plus près, les *lavacarros*²⁷ où sont quelques amis. Il pointe de temps en temps le pied d'un passant de l'index alternant entre *shueshine* ? et *¿se lo lustro?* selon la couleur et l'allure du potentiel client. Un gamin du dortoir, Raúl, débarque sur la place et s'approche d'Hector. Ils discutent un instant puis repartent ensemble pour aller chercher la caisse de Raúl à l'Hôtel de Q'era. Là-bas, Raúl demande au portier d'appeler son ami, le type de la réception. Ils attendent en discutant puis récupèrent la caisse. Ils remontent en direction de la Place d'Armes par l'Avenida Sol, marchant à deux pas de distance, les yeux rivés sur les souliers des passants et attentifs à ceux susceptibles d'être cirés, ils répètent la même question. Ils arrivent à la hauteur de la place et s'arrêtent avant d'y pénétrer pour laisser passer deux *muñecos* sous les arcades de Mantas. Ils la rejoignent enfin, lumineuse, ensoleillée et envahie de pigeons, de touristes, d'*ambulantes*²⁸ et de municipaux dans leur sempiternelle poursuite, d'une poignée d'*artesanos*²⁹, de *hippies*, de *mochileros*³⁰ colorés ou chevelus, de quelques vieux encravatés *cusqueños* et de nombreux passants. Hector et Raúl s'approchent d'un groupe de Blancs, pull polaire, chaussures de marches, la peau rouge et le guide dans la poche, en train de négocier avec trois *postaleros* le prix des cartes. D'un même et continu mouvement, Hector décroche sa caisse de son épaule, la passe entre ses jambes et s'y assied en demandant, avenant, à un des cinq gringos *¿de que país amigo?*³¹. Raúl fait le tour des petits *postaleros* et s'engage par l'autre bout du banc. Les dames qui s'y trouvent secouent déjà le bras et la tête. Raúl s'éloigne en suivant un monsieur en costume. Hector a plus de chance, l'Etats-unien grisonnant dont il s'est approché se montre bon client. Il saisit ses brosses et son cirage et se met à l'œuvre (les opérations de la *lustrada* sont décrites au point suivant). Les *postaleros* s'éloignent. Hector échange quelques propos, termine son travail, se fait payer, range l'intérieur de sa caisse et rejoint Raúl et d'autres garçons autour de la fontaine. A peine installé, les sifflets municipaux retentissent pour éparpiller les vendeurs ambulants. Des femmes se pressent avec d'immenses baluchons et des pulls d'alpaga, une petite fille avec des céramiques et des calebasses les dépasse rapidement. Les gamins s'éparpillent aussitôt. Hector repart en direction du marché. Il cherche inlassablement le client à travers les rues. Il déambule longtemps. Vers deux heures, il en est encore à son premier client et décide d'aller tenter sa chance au quartier de San Blás. Avant de quitter le marché, il entre dans une pension pour manger un menu, pose la caisse à côté de sa chaise et vide deux assiettes successives les yeux rivés sur l'écran suspendu au plafond. Il paie. Puis il reprend sa caisse et son pas. En traversant la Place, il se fait siffler par Hilario qui lui fait signe depuis le parvis de la cathédrale de s'approcher. Hector traverse la chaussée et monte les marches. Il s'arrête vers un groupe de jeunes femmes touristes qui s'y trouvent installées, leur demande d'où elles viennent. Il propose ses services. Hilario s'approche et s'assied à côté d'Hector, ¡ *hola amiga* !. Echanges coutumiers, *weryufon* ? *you go to Machu Picchu* ?, *¿ en qué hotel amiga?*, *¿de cuánto tiempo acá en el Cusco?*³², en vain, elles s'en vont. Hilario propose à Hector d'aller jouer au foot à Ch'oqechaka. Hector refuse, il a dépensé pour manger la moitié de ce qu'il a gagné ce matin et n'a pas gagné de quoi manger ce soir. Il repart en direction de San Blás. Au bout de Santa Catalina, avant la pierre aux douze angles, il salue Lirio qui vend des poupées en laines avec sa sœur et échange en passant un mot avec sa mère

²⁶ Certains cireurs majoritairement adultes sont « syndicalisés » et travaillent en des lieux fixes.

²⁷ « laveurs de voitures »

²⁸ « vendeurs ambulants »

²⁹ « artisans »

³⁰ « routards » (litt. *mochila* = « sac à dos »)

³¹ « De quel pays, ami ? »

³² « Combien de temps ici à Cusco ? »

³³ Poudre pour le nettoyage de certains matériaux comme le daim.

qui offre des oranges un peu plus loin sur le pavé. En marchant, il continue de proposer ses services. Il monte à San Blás jusqu'à sa plus grande place. Il y a là certains habitués, cinq garçons assis en ligne contre le mur de l'église dont l'un ronfle adossé, la casquette abaissée sur les yeux. Hector se joint à eux. On parle de ceux de Cusco qui sont à Arequipa, car deux petits sont de retour et apportent des nouvelles. Ils discutent sans prêter grande attention aux passants. Mais parfois l'un d'eux s'éloigne sur la place pour en aborder un et le faire son client. Un garçon cire les chaussures d'un autre *lustrabotas*, s'entraînant à faire claquer son chiffon. Hector s'enquiert de l'heure et redescend à la *Plaza de Armas*. En arrivant sous les arcades, un péruvien lui fait signe. Il s'approche d'un pas couru et sans prononcer un mot s'installe sur sa caisse. L'homme, debout contre un pilier, pose le pied, Hector commence à frotter. Ce client lui paie le prix juste d'une *lustrada simple*, cinquante centimes de nouveau Sol, soit six fois moins que le prix obtenu ce matin du touriste pour ses chaussures de marche. Hector travaille vite, reçoit sa pièce et reprend sa marche. Les paroles sont comptées, le script connu et partagé. Il fait le tour de la place et s'arrête un instant vers des contemporains sur un banc qui partagent du poulet. Il s'assied pour se faire inviter, en vain, il ne reçoit que des frites. Il repart en direction de Procuradores, passe par les arcades, va et vient. Il se fait siffler par les municipaux, chasser à deux reprises. Il évite de justesse que l'un d'eux saisisse sa caisse et quitte alors les arcades et la place. Sur Regocijo, un client l'apostrophe, encore un péruvien. Cette fois c'est un jeune avec des chaussures de sport en daim à plusieurs couleurs. Hector n'a pas les *gamuza*³³ qu'il faut pour ce genre de chaussures. En pinçant ses lèvres inférieures, il siffle un autre *lustrabotas* qui passe un peu plus loin et lui signifie qu'un client est pour lui. Celui-ci prend sa caisse à la main pour approcher au pas de course. Hector lui dit qu'il n'a pas de *gamuza* alors l'autre s'installe et commence à frotter. Hector redescend au marché. Il y travaille jusqu'à huit heures, marchant et demandant sans relâche, il trouve quatre clients locaux. Au total, six soles cinquante. Hector reprend le chemin du dortoir. Il s'arrête dans une pension pour manger où il rencontre deux collègues de son âge, s'assied à leur table et commande son repas. Ils échangent quelques propos puis mangent dans un silence couvert par le vacarme du poste de télévision. Leurs *mates* bus, ils remontent jusqu'au dortoir où ils font garder leur caisse.

De cet extrait émergent les actions principales quotidiennes des *lustrabotas* liées à leur activité. Elles consistent à :

- (1) gérer l'entretien, l'organisation et le rangement du matériel de travail,
- (2) rechercher activement les clients,
- (3) aborder les clients, leur parler³⁴, proposer ses services,
- (4) cirer les chaussures,
- (5) gérer l'argent, le budget, les heures de travail et de loisir,
- (6) entretenir des relations avec les autres enfants travailleurs,
- (7) passer du temps en groupe, savoir où trouver qui ou « les autres »,
- (8) entretenir les relations avec certaines personnes qui travaillent dans la rue notamment pour se faire garder sa caisse,

³⁴ Voir pages 77 et 110.

- (9) interagir en utilisant certains codes avec les autres travailleurs ou les clients,
- (10) gérer les risques et contraintes (les municipaux dans ce cas),
- (11) connaître la ville, ses horaires et lieux d'affluence,
- (12) savoir où manger à bon prix et sans risquer de tomber malade,
- (13) savoir où passer la nuit et garder son argent.

Opérations constitutives de la lustrada. Carito.

[Carito cherche des clients sur la Plaza de Armas. Il va de banc en banc accompagné de deux lustrabotas et d'un postalero. Ils s'asseyent sur les marches en face du patio de la cathédrale, discutent entre eux et s'interrompent plusieurs fois pour proposer leurs services et produits respectifs. En vain. ¿! *Shueshine amigo* ?! Carito s'adresse à un couple blanc d'un certain âge. Les autres, à quelques mètres de là, sont occupés par un groupe de touristes qui sort du lieux sacré. Un autre couple s'assied à ce moment sur un banc de la place juste de l'autre côté de la route. Carito traverse.]

Il s'engage ¡ *hola amigos!* Debout à côté de la dame, il enchaîne avec quelques questions ¿ *de que país amigo?* ¿ *cuánto tiempo lleva en el Cusco?* ¿ *you go to Machu Picchu?* La touriste répond poliment. Il propose de cirer les chaussures ¿ *se lo lustro amiga, shueshine?* Le couple porte des chaussures de marche montantes en cuir brun. La femme hésite et Carito insiste ¡ *ya pe amiga, for one sol, special brillo contra el agua, against water!* Elle accepte. Carito jette un regard circulaire sur la place pour s'assurer peut-être qu'aucun *muñeco* ne s'approche ou ne l'observe puis il s'assied sur sa caisse aux pieds de sa cliente. Elle en pose un sur la partie de bois prévue à cet effet. La caisse contient une boîte de cirage noir, une de marron et une de neutre, deux grandes brosses, une pour le marron, une pour le noir, et trois petites pour chacune des teintes, deux chiffons, un noir et un brun le second bien plus court et étroit. D'entre ses jambes tendues, il sort les deux brosses brunes, le chiffon (qui entoure la plus grande des deux) et, de l'autre main, l'air concentré, il extirpe du fond de sa caisse le cirage correspondant. Il commence par retrousser les pantalons d'un double ourlet puis, avec la petite brosse frotte vigoureusement la chaussure d'un mouvement latéral de sa main droite. Il tient par instant la chaussure de l'autre. Il passe sur le bord de la semelle et sur l'ensemble du cuir, longe de sa main droite le pied sur le flanc extérieur et saisit la brosse de sa main gauche en la faisant passer derrière le talon. Il reprend la brosse de la main droite et frotte le flanc intérieur. Il repasse devant et reproduit le circuit quatre fois en repassant sur les endroits les plus souillés. Les mouvements sont rapides et énergiques. Il enlève la plus grande partie des taches de poussière et de terre. La touriste discute avec son compagnon et prête peu attention aux gestes de Carito. Il pose sa brosse et saisit la boîte de marron. Le clapet qui permet de l'ouvrir a été arraché par l'usure. Carito souffle fort dans le petit trou laissé à cet endroit. La boîte sonne et se gonfle. Carito en enlève le couvercle. Il déroule le chiffon autour de la grande brosse et le passe légèrement dans le cirage. Il commence à nouveau par la pointe de la chaussure. De part et d'autre du coup de pied, il étale le cirage d'un geste latéral et rapide. Le mouvement ne ralentit qu'à l'approche des semelles, des lacets et surtout des chaussettes qu'il ne faut pas salir. Il approche alors la main inactive pour recouvrir et protéger ces zones. Carito reprend plusieurs fois du cirage, frotte vigoureusement pour le faire pénétrer uniformément.

On entend le bruit saccadé du poil sur le cuir. Il s'arrête soudain et montre d'un doigt noir de cirage le brun du cuir et le noir des semelles, *you want two colors ?* La femme se penche tandis que Carito sort la boîte de cirage noir de sa caisse. Il l'ouvre, passe le doigt dans le cirage puis sur la semelle, disant à l'étrangère, *difrent color, este es negro*. La touriste acquiesce. Carito renchérit du menton *¡spéchel!* Il sort alors la brosse noire et passe le cirage sur l'épaisseur de la semelle. Celui-ci adhère moins bien sur le plastique que sur le cuir. Le mouvement est lent et précis. Carito regarde ses gestes avec attention, se penche pour suivre la brosse de près. Après avoir vérifié tout le contour, il essuie sa brosse sur sa chaussure. Il prend alors son chiffon, un morceau de tissu doux et long d'environ trente centimètres, large de dix, effiloché par la déchirure qui lui a donné forme. Il le saisit de ses deux bouts qu'il enroule de sorte à réduire la longueur du *trapo* de son tiers environ. La main gauche vers le bas, fixe, il frappe de sa main droite une première fois la chaussure. Ça claque. Il tire à droite puis à gauche, rapidement. Pour passer le tissu plus en arrière sur le pied, il avance sa main droite, dirigeant le mouvement de ce côté. A gauche, il fait le mouvement symétrique. Puis il lâche la main gauche pour récupérer le *trapo*, passé par la main droite, derrière le talon de sa cliente. A nouveau il tire de droite à gauche et de gauche à droite. Il monte progressivement sur la cheville (c'est une chaussure montante). Il lâche à droite, ressaisit devant et fait sonner le tissu sur le cuir, une main fixe et basse, l'autre mobile espaçant chaque frappe de quelques mouvements latéraux. Le bruit ressemble à celui d'une machine, de claquements et de frottements mécaniques. Il dure quelques instants. La cliente regarde sa chaussure. Le cuir brille, la chaussure étincelle, incomparable à sa paire. Elle s'adresse à Carito *Great !* en agitant son pouce levé au-dessus d'un poing fermé. Il reprend la petite brosse et repasse un dernier coup pour atténuer l'excès d'éclat. Il donne deux petits coups de brosse sous le pose-pied pour signaler à la cliente qu'il faut changer de pied. Souriante, elle pose la chaussure sale sur la pièce de bois inclinée. Dans le même ordre, il répète les mêmes gestes : d'abord la petite brosse pour nettoyer, enlever la poussière, puis la grande pour passer le cirage, et puis le *trapo* qui bat pour lustrer. Il cire ensuite la semelle en passant bien derrière. Quand le travail est terminé, il pose ses outils et essuie ses mains sur le sol. Il déplie l'ourlet et remet le pantalon bien en place. Il relace, serré. *¡Ya amiga !³⁵* Il lève la tête vers la cliente qui lui tend une pièce de un sol. *¡No amiga es cinco soles, zapato grande y doble color³⁶, spéchel brillo!* La cliente refuse de payer, son mari s'en mêle, *you told it was one sol!* Carito insiste *¡no amigo, este es spéchel brillo, diférent color* et saisissant une boîte de cirage *two color es más betún!* Le couple hésite. Finalement, la femme sort de sa banane une pièce de cinq soles. Elle tend la main et réclame une pièce de un sol. Carito renchérit *¡ya pe amiga, es mi primera lustrada del día, no tengo sencillo!³⁷* La femme tient bon. Finalement, il sort une pièce d'un sol de sa poche. Il la lui tend et reçoit son dû. Il range ses boîtes empilées au fond de la caisse et les petites brosses puis enroule les grandes dans leurs *trapos* respectifs. Il les accommode verticalement à l'entrée de la caisse et saisit celle-ci par son appendice, la passe par-dessus son épaule et l'y accroche. Il jette un œil aux touristes qui parlent entre eux. *¡Chau amigos!* Il s'en va.

³⁵ « ça y est amie ! »

³⁶ « Non amie, c'est cinq soles, chaussure grande et double couleur »

³⁷ « Aller amie, c'est ma première *lustrada* de la journée, je n'ai pas de monnaie ! »

4b

Buts et mobiles : raisons pour expliquer la présence dans la rue et le travail

Pourquoi les enfants travaillent-ils dans les rues de Cusco ? Parce que le Pérou est économiquement pauvre ? A cause de l'alcoolisme, la misère, la violence et l'analphabétisme ? Parce que les parents sont sans éducation, sans moyens, recours ou scrupules ? Parce que dans les campagnes les enfants participent très tôt à la vie communautaire en travaillant ? Pour gagner de l'argent ? Pour manger ? On peut expliquer ou justifier de bien des manières et à différents niveaux l'existence du travail des mineurs sous sa forme cusquègne. Dans ce chapitre, je ne cherche pas à expliquer pourquoi les enfants travaillent dans les rues mais à rapporter ce qu'eux-mêmes disent des raisons qui les poussent à le faire. Je n'essaie pas de savoir si ce qu'ils disent est vrai ou dans quelle mesure, dès lors qu'ils en parlent et que cela fait sens pour eux à un moment ou à un autre et quel que soit le type de discours dans lequel ils l'expriment. Du point de vue du système, les buts et mobiles orientent les actions et l'engagement dans différentes activités.

Si les enfants travailleurs ont en commun de vouloir gagner de l'argent, les raisons qui les poussent à cet objectif diffèrent. A partir de notes et d'entretiens, j'ai établi une liste des mobiles principaux. J'ai distingué les raisons évoquées par des enfants vivant dans un foyer de celles données par ceux qui dorment dans des institutions éducatives, la rue ou des hôtels bon marché.

En posant la question, « pourquoi travailles-tu dans les rues ? », j'ai obtenu différents types de réponses. La première catégorie est relative à ce qui se passe à la maison avant que l'enfant n'aille travailler. Il s'agit en quelque sorte des événements ou des circonstances que l'enfant situe comme une rupture impliquant pour lui un changement et l'engagement dans de nouvelles pratiques. Ils répondent en fait à la question « que s'est-il passé pour que tu travailles dans la rue ? ». Dans la deuxième catégorie, je classe les réponses qui expliquent ce que l'enfant fait de ce qu'il gagne en travaillant ou pourquoi il le fait. Ils répondent à la question « tu travailles, pour faire quoi ? ».

I « Que s'est-il passé pour que tu travailles dans la rue ? »

- a. La mort d'un parent
- b. La violence à la maison
- c. la constitution d'un nouveau foyer
- d. La précarité économique
- e. S'ennuyer à la maison, chercher une autre vie
- f. Suivre un autre enfant, connaître des enfants travailleurs

II « Tu travailles, pour faire quoi ? ».

A. « Vivent dans un foyer familial »

1. Dépenses personnelles
2. Faire un capital
3. Apprentissage et expérience

B. « Vivent dans des institutions, de façon indépendante ou dans la rue »

4. Besoins quotidiens
5. Aider la famille
6. Rue, liberté et autonomie
7. Responsabilités

I « Que s'est-il passé pour que tu travailles dans la rue ? »

La mort d'un parent

Plusieurs enfants évoquent la mort d'un parent pour expliquer leur présence dans la rue : maladie financièrement incurable, alcoolisme ou accident de la route, mères mortes en couche, ou sous les coups. La mort d'un parent implique d'une part un surcroît de difficultés économiques et d'autre part bien souvent la reconstitution ou la réorganisation du foyer : la peine est alourdie par les conséquences pratiques et matérielles du décès sur l'enfant³⁸.

La violence à la maison

La violence, souvent liée à l'alcoolisme et aux difficultés économiques, fait partie de l'univers domestique. Il serait bien fastidieux de détailler ici ses manifestations qui parviennent à la hauteur des crimes les plus abominables. Quelques exemples suffiront. Les enfants se révoltent autant pour la violence proférée sur les autres (mère et/ou fratrie) que pour celle dont ils sont directement les victimes. Il est difficile d'identifier pourquoi, après avoir accepté les coups durant plusieurs années, un enfant décide soudain de quitter son foyer. Beaucoup s'expriment en des termes qui montrent que le changement vient d'eux : « *No aguantaba más (que la pegue a mí mamá)*³⁹ » ou « *Ya no podía vivir en ese ambiente*⁴⁰ ». Il s'agit souvent d'un acte anodin proféré par le parent violent sur lequel l'enfant porte soudain un regard nouveau et réagit différemment. Mais le fait de recevoir des coups en soi n'est pas systématiquement traumatisant : abusé sexuellement dans son enfance, un jeune suisse en fait part aux personnes de son entourage quelques années plus tard. Elles sont choquées et réagissent avec émoi, l'affaire est lourde. Quand, à Cusco, un enfant est violé (ils sont nombreux à l'être, garçons ou filles), il s'agit en quelque sorte d'un événement moins extraordinaire que dans le contexte helvétique. Les enfants en parlent avec une légèreté certaine (ce qui ne veut pas dire que l'événement a priori ne soit pas en quelque sorte « grave » pour eux). Je fais l'hypothèse que les discours fréquemment entendus et tenus influencent la façon dont les événements sont perçus et/ou vécus. Mon idée est que c'est à force de les dire et de les partager qu'ils prennent sens (et permettent d'en donner) aux niveaux individuel et collectif. Mieux que des acteurs de théâtre, nous intériorisons les rôles que nous jouons et nous soufflons de façon mutuelle et constante et ils influencent ainsi nos perceptions et interprétations du monde et de ses *choses*. La violence fait partie de l'éducation et est considérée, dans la mentalité *serrana*, comme une manifestation d'amour⁴¹. Il arrive que les enfants demandent à recevoir des coups. Vision du corps et de la nature, ils permettent de faire sortir le mal, le vice qui nous pénètre et nous habite⁴². Je ne cherche bien sûr pas à amoindrir la gravité de

³⁸ Mais la perte d'un proche entraîne parfois une issue positive. Dans certaines circonstances, elle est vécue comme une libération. Après deux années difficiles entre le dortoir municipal, le « commissariat de la famille » (section de la police responsable des battues) et la rue, Astuto et Pepito ont pu rejoindre leur foyer suite à la mort du père heurté par un taxi sa bouteille à la main. Pour les frères Lladome, la perte de leur mère, alors qu'ils travaillaient depuis longtemps respectivement comme boulanger, musicien et lustrabotas, fut, outre une grande douleur, l'occasion de resserrement des liens et de prise en charge par les aînés du benjamin.

³⁹ « Je ne supportais plus (qu'il frappe ma mère). »

⁴⁰ « Je ne pouvais plus vivre dans ce milieu. »

⁴¹ Conception cristallisée dans l'expression populaire « *Más te quiero, más te pego* » (« Plus je t'aime, plus je te frappe »). Cela n'empêche évidemment pas la violence d'avoir des effets malsains.

⁴² « Quelque chose m'a pris dans mon corps et j'ai eu (litt. « m'a donné ») de la paresse. »

situations violentes, ne prétends pas qu'elles sont souhaitables. Je veux souligner comment elles peuvent prendre sens individuellement et collectivement de façons différentes dans des contextes socioculturels distincts d'une part, et d'autre part comment l'individu est capable de *tricoter* (Cyrulnik, 1999) avec son milieu pour gérer les contraintes et construire du sens.

Dans d'autres cas, c'est un événement particulier qui marque la rupture en soi. Les meurtres et assassinats d'un parent par l'autre, le plus souvent du père ou du beau-père sur l'épouse ou les enfants (ceux du premier lit de l'épouse étant les plus exposés dans le cas d'un beau-père) en sont un exemple. Odiseo et Uriel ont été mis à la rue, aux âges respectifs de cinq et sept ans, après l'empoisonnement de leur mère parce que le père préférait désormais vivre avec sa nouvelle maîtresse. Amilcar a quitté de lui-même sa maison le soir de la fête où son père ivre avait battu la mère à mort.

La violence n'est pas seulement exercée physiquement. Certains enfants sont dépréciés par leurs parents ou par l'un d'eux. Josué, l'avant-dernier de cinq, n'était pas aimé de son papa, qui le lui rappelait et lui manifestait constamment, parce qu'il était le seul à ne pas lui ressembler physiquement (les autres frères étaient son portrait et Josué tenait tout de sa mère). Ce genre de situation est d'autant plus fréquent lors de la constitution d'un nouveau foyer. D'autres enfants ne parviennent plus à vivre et cohabiter avec des géniteurs irresponsables ou alcooliques et décident de s'en séparer après un mauvais coup de trop⁴³. Dans bien des cas, les deux types de violences se cumulent, égales en poids⁴⁴.

La constitution d'un nouveau foyer

Je l'ai dit à l'instant, suite à un décès ou une séparation, l'organisation du foyer est toujours bouleversée⁴⁵. Le parent qui reste seul avec les enfants n'a souvent plus les moyens de subvenir à leurs besoins. Il peut trouver un nouveau concubin avec lequel il s'installe en emmenant sa progéniture. Les semi-orphelins sont généralement malmenés

“Algo me ha cogido a mi cuerpo, me ha dado flojera.”

⁴³ « J'étudiais à Sicuani, c'était quand j'étais en train d'étudier pour terminer mon école, et ma maman m'en a sorti quand elle avait bu. Un jour nous sommes venus en défilant, ma maman est venue bourrée, elle insultait les profs (...) et à cause de ça, ils m'ont viré de l'école, maintenant je n'étudie plus, je cire dans les rues. »

“En Sicuani estaba estudiando, y eso fue que yo estaba estudiando hasta terminar mi colegio, y mi mama me ha sacado cuando ha tomado, de eso. Mi mama, un día en las calles desfilando hemos venido, ha venido borracha, insultaba a los prófes (...) y del hecho que mi mama ha estado, me han botado del colegio, ahora ya no estudio, estoy por la calle lustrando.”

⁴⁴ « Je suis né à Lima, au Callao [...] ma famille est méchante, c'est pour ça que je me suis échappé de chez moi, et j'ai un père qui ne m'aide pas et il ne me donne pas non plus de quoi m'habiller ou étudier. Ils me frappaient, me maltraièrent, c'est pour ça que je me suis échappé de chez moi. »

“Yo he nacido en Lima, en Callao [...] Mi familia es mala, por esto yo escapó de mi casa, y tengo un padre que no me ayuda y tampoco me da de vestirme ni de estudios. Me pegaban, me maltrataban, por eso me he escapado de mi casa.”

⁴⁵ « Mon papa s'est séparé de ma maman, ensuite, ma sœur, à cause de mon papa et à cause de ma maman, elle a eu son enfant, alors moi aussi j'ai commencé à vendre sur la place, à cirer, et ensuite je me suis aussi perdu et, je ne savais pas penser, je cirais sur la place, j'ai vendu des cartes postales, c'est pour ça. »

“Mi papá se ha separado con mi mama y, se ha separado, después de, mi hermana allá por su culpa de mi papá y por su culpa de mi mama tenía su hijito, de eso yo también he empezado a vender en la plaza, lustrar, de eso, y de ahí también me echó a perder yo y, no he sabido pensar de eso también, estaba en la plaza lustrando, he vendido postales, por eso.”

par le beau-parent et ses propres enfants ou ceux, à venir, du second lit de la mère⁴⁶. D'autres parents envoient leurs enfants travailler dans la rue en leur disant qu'ils ne peuvent plus les nourrir.

« *S'ennuyer à la maison*⁴⁷ », « *chercher une autre vie*⁴⁸ »

Une façon fréquente de justifier la sortie dans la rue est d'évoquer l'ennui ou le manque de perspectives qui caractérise la vie à la maison (par opposition au monde de la rue). Il s'agit pour certains d'une véritable attraction vers la vie dans la rue et la liberté qu'elle promet⁴⁹. La séparation est ici l'initiative de l'enfant qui préfère vivre et tâcher d'assumer une forme d'indépendance en s'éloignant, pour un temps plus ou moins long des membres de son foyer. On peut dans certains cas parler de décision⁵⁰. Je crois en la capacité qu'ont les enfants même jeunes de savoir ce qui est bon pour eux et de prendre les décisions conséquentes et pense qu'il est urgent d'accorder davantage de crédit à cette capacité dans un monde où les parents ne se comportent pas toujours pour le mieux de leurs enfants. Je fais notamment allusion aux décisions de sortir de chez soi et de travailler.

Suivre un autre enfant, connaître des enfants travailleurs

L'ennui dont je parle est d'autant plus fort si l'enfant connaît déjà la rue pour y travailler ou parce que des voisins du quartier la lui racontent et la lui vendent. Quelle que soit la situation familiale, le fait de rencontrer des contemporains qui parlent de la rue facilite souvent le départ effectif d'un enfant⁵¹. Parfois la sortie se fait progressivement, l'enfant

⁴⁶ « Il y avait toujours des problèmes à la maison avec l'époux de ma mère, il me faisait tout faire alors qu'à mon beau-frère qui est mon aîné il ne lui disait rien... jusqu'à ce qu'un jour, je suis sorti dans la rue. »

“*Siempre había problemas en la casa con el esposo de mi madre, a mí todo me hacía hacer mientras a mi hermanastro que es mi mayor de mí no le decía nada... hasta que un día yo salí a la calle.*”

⁴⁷ « *aburrirse en su casa* »

⁴⁸ « *buscar otra vida* »

⁴⁹ « Mes parents m'ont bien traité, mais je ne savais pas profiter de cette affection que me donnaient mes parents, c'est-à-dire que je préférais plus aller dans la rue que l'affection que me donnaient mes parents. »

“*Mis padres me han tratado bien, pero (...) no lo sabía aprovechar este cariño que me daban mis padres, o sea mas prefería ir a la calle que, que el cariño que me daban mis papás.*”

⁵⁰ « A ma maman, un jour, j'ai commencé à ne plus lui parler et ensuite je l'ai laissée, je suis parti, ils vivent à Tacna et moi je suis venu à Cusco, ensuite elle est venue me chercher mais je n'ai pas voulu aller avec elle. »

“*Mi mama, un día no le he empezado a hablar y después ya la dejo así nomás, yo me fui, en Tacna están viviendo y yo me he venido al Cusco, después ha venido a buscarme y yo no quise irme con mi mama.*”

« Je n'aimais pas la vie de ma maison, j'ai cherché une autre vie. »

“*No me gustaba la vida de mi casa, busqué otra vida.*”

⁵¹ « C'est-à-dire moi la première fois que je me suis perdu de ma maison c'était qu'un gamin m'a dit « on va dehors, pour voir, on va aller jouer » comme ça, depuis ce moment je suis resté dans la rue. »

” *O sea yo la primera vez que me he perdido de mi casa ha sido que, un chiquillo así me dijo "vamos a fuera, para ver, vamos a ir a jugar" así, desde este momento paré en la calle*”

« Viens, on va aller demander de l'argent aux « *gringuitos* » »

“*Ven, vamos ir a pedirle plata a los gringuitos*”

fréquente de plus en plus les jeunes qu'il rencontre dans la rue (en travaillant ou lors de petites fugues) qui finissent par constituer un groupe d'appartenance et d'identification⁵².

II « Tu travailles, pour faire quoi ? ».

A . « *Vivent dans un foyer familial* »

Dépenses personnelles

Ils travaillent pour subvenir à leurs besoins personnels⁵³ et vivent dans une famille ou chez un de ses membres, oncle, tante, frère, sœur ou cousins. Ils paient leurs affaires d'écoles, cahiers, crayons et uniformes, leurs repas dans la rue et gagnent l'argent qu'ils ont envie d'y dépenser en vidéos, billard, *gaseosas*⁵⁴ ou *galletas*⁵⁵. En subvenant à ses besoins personnels un enfant participe activement à une économie familiale difficile. Comme son père travaille dans la construction et sa mère au marché, il cire des chaussures dans la rue. Dans d'autres cas, les jeunes sont amenés à travailler parce qu'un beau-père ou une belle-mère les y oblige. Chara par exemple vivait avec son père, sa belle-mère et leurs deux filles. Il devait travailler et payer son école s'il voulait y aller contrairement à ses demi-sœurs.

Faire un capital

Economiser de l'argent (*juntar plata*) pour partir en voyage (se rendre dans une ville ou un village pour une manifestation populaire ou religieuse), acheter du matériel de travail, des produits en gros pour la revente, des étales pour le marché, rendre visite à un parent ou lui apporter un soutien financier⁵⁶, retourner chez soi, rembourser une dette ou se présenter après une longue absence avec « quelque chose entre les mains »⁵⁷ ou plus humblement vouloir se payer une paire de chaussures, un pantalon ou une veste. Il s'agit d'objectifs à plus ou moins court terme. Dans certains cas néanmoins, ils motivent la première expérience d'engagement dans une activité lucrative ou un changement d'activité. Des enfants donnent l'impression de travailler toujours en vue d'un achat ou

⁵² « Des fois, ma grand-mère m'envoyait vendre des fruits, « cours, vends de fruits », je vendais des fruits parfois de nuit sur la place, je vendais des cigarettes aux ivrognes. Là-bas, peu à peu, je faisais la connaissance avec les « *bancaseros* » (ceux qui dorment dans la rue). »

“*A veces me mandaba vender fruta mi abuela, corre vende fruta, fruta a veces vendía en la noche en la plaza vendía cigarro a los huascas. En ahí así poco a poco me iba conociendo con los bancaseros.*”

⁵³ « J'ai commencé à travailler à partir de 12 ans, j'ai appris à travailler, à cirer. Je pouvais gagner 10 soles, 15 soles, 8 soles, 20 soles, jusqu'à 30 soles je suis arrivé. Ça me suffisait même pour acheter mes habits, j'achetais déjà mes habits tout seul. »

“*Yo empecé a trabajar desde los 12 años, he aprendido a trabajar a lustrar. Yo podía ganar 10 soles, 15 soles, 8 soles, 20 soles así, hasta 30 he llegado. Si me alcanzaba hasta para mi ropa, yo solo ya me he comprado mi ropa así.*”

⁵⁴ « soda »

⁵⁵ « biscuits »

⁵⁶ « Des fois, j'apportais de l'argent à ma maman comme ça, un peu d'argent pour que, des fois elle n'avait pas de quoi manger, pour qu'elle se cuisine quelque chose, parce qu'à cette date elle ne travaillait pas, elle n'avait pas de quoi travailler, des fois elle lavait des habits. »

“*Hay veces le llevaba plata a mi mama así, un poco de dinero así para que, hay veces de repente no tenía que comer, para que se cocine así, porque esa fecha no estaba trabajando así, no tenía con que trabajar, con que comer así, hay veces lavaba ropa así.*”

⁵⁷ « Je dois arriver au moins avec quelque chose entre mes mains. »

“*Debo llegar siquiera con algo entre mis manos.*”

d'un investissement particulier, d'une *lustrada* pour un soda à plusieurs journées ou semaines d'effort et d'épargne pour un objet plus gros.

Apprentissage et Expérience

Martín dit être dans la rue pour apprendre à travailler et acquérir de l'expérience⁵⁸, parce qu'il aime s'y sentir libre et exercer sa créativité⁵⁹. Comme d'autres Luis-Miguel aime travailler parce qu'il apprend dans la rue ce qu'on ne lui enseigne pas sur les bancs de l'école. Il s'y sent plus valorisé, plus utile ou compétent ou bien peut-être attache-t-il à cette activité plus d'importance parce qu'il lui consacre plus de temps et qu'elle lui permet de vivre et d'aider sa famille.

B. « vivent dans des institutions, de façon indépendante ou dans la rue »

Besoins quotidiens

Des enfants commencent à travailler dans la rue du jour au lendemain parce qu'ils n'ont pas le choix. La première activité lucrative est alors souvent la mendicité. Avant de s'habituer à la rue, ils gagnent au jour le jour de quoi manger et dormir sous un toit sans la possibilité d'aucune épargne. Ceux qui dorment dans la rue ont meilleur temps de dépenser ce qu'ils possèdent avant de s'endormir à moins de savoir où bien le cacher autrement que sur soi. Dormant sur le pavé, ils travaillent⁶⁰ essentiellement « pour manger ».

Aider la famille

Il s'agit de grands enfants ou d'adolescents qui ont quitté leur famille pour vivre dans un foyer, de façon indépendante (en louant une chambre, seuls ou en colocation) ou dans la rue, et qui apportent plus ou moins régulièrement de l'argent ou des biens pour un père malade, une mère sans emploi ou une fratrie trop nombreuse, lesquels ont motivé parfois le départ du foyer. Ils disent travailler pour aider leur famille, parce que leur famille est pauvre⁶¹. Ils apportent de l'argent, du riz, des patates, du poulet ou des herbes et les plus fortunés paient par exemple une partie du matériel pour la construction d'un étage à la maison, l'écolage des cadets ou d'une grande sœur à l'université.

⁵⁸ « J'aime avoir une expérience parce que si je ne travaille pas étant mineur, je ne vais rien apprendre, je vais grandir et je vais être un idiot. »

“*Me gusta tener una experiencia por qué si no trabajo desde menor, no voy a aprender nada, voy crecer y voy a seronso*”

⁵⁹ « J'aime être créatif. »

“*Me gusta ser creativo.*”

⁶⁰ Encore une fois, la mendicité n'est pas considérée par les enfants travailleurs comme un travail en soi. Si j'emploie malgré tout l'expression pour désigner indifféremment tous les types d'activités lucratives dans le texte, c'est en considérant qu'il s'agit souvent des premières étapes de participation vers des activités reconnues comme du travail à proprement parler, et par commodité.

⁶¹ « J'ai huit frères aînés. Mes parents sont à Sicuani, je vivais là-bas avec eux. Mon père est mort, ça fait déjà un an et demi. Ma maman vit, je ne vis pas avec elle parce qu'il n'y a pas tellement pour l'alimentation, elle ne peut pas m'entretenir. Quelques-uns de mes frères vivent avec ma maman, d'autres travaillent dans d'autres lieux. »

“*Tengo ocho hermanos mayores. Mis padres están en Sicuani, en allá vivía con ellos. Mi papá falleció, ya paso casi ya un año y medio. Mi mama vive, no vivo con ella porque no hay tanto para alimentación, no puede entretenerme. Algunos de mis hermanos viven con mi mama, otros trabajan en otros sitios*”

Rue, liberté et autonomie

Certains prétendent être dans la rue parce qu'ils aiment être libres et indépendants⁶². Ils ont quitté leur foyer soit qu'ils en étaient contraints soit qu'ils aient décidé de vivre de façon indépendante en travaillant. Ils dépensent une partie de ce qu'ils gagnent chaque jour en nourriture, en jeux, en vêtements et en hôtels, pensions ou au dortoir municipal. Ce qui motive leur activité est la volonté d'acquérir une certaine autonomie, d'apprendre à *mantenerse* (« s'entretenir »), à être indépendant et à pouvoir *caminar solo* (« marcher seul »). Certains cherchent à prouver à un parent (père, mère, frères et sœurs, oncles et tantes) qu'ils sont capables de s'assumer seuls et de travailler.

Responsabilités

Parmi les plus grands, certains travaillent parce qu'ils sont devenus parents et veulent assumer leurs responsabilités. J'en ai vu se mettre à voler pour l'occasion et quelques-uns au contraire qui se sont remis à des métiers plus calmes, voulant *trabajar honradamente* (« travailler honnêtement ») pour le bien être de la famille et de l'enfant.

4c

Principaux systèmes d'activités collectives imbriqués au SIACLustrabotas

Il existe différentes façons de gagner de l'argent dans la rue entre lesquelles les enfants et adolescents travailleurs alternent facilement. Ils changent régulièrement d'activité et circulent entre différents systèmes plus ou moins proches en s'adaptant aux circonstances pour gagner leur argent.

« Dans la rue d'abord j'ai commencé à mendier, j'allais dans les boulangeries, puis j'avais un ami qui m'a appris à chanter dans les bus alors j'ai commencé à chanter dans les bus, je gagnais peu d'argent, ensuite j'ai connu « *la chosita* » (Qosqo Maki) [...], j'économisais mon argent, je m'habillais bien, je vendais des bonbons, ensuite je n'aimais plus chanter, je vendais des bonbons, puis j'ai appris à cirer. »

“*En la calle yo primero empecé a pedirme, hiendo a las panaderías me pedía, de ahí, tenía un amigo que me enseñó a cantar en los carros, de ahí empecé a cantar en los carros, ganaba poco dinero, de ahí conocí la chosita. [...], ahorra mi plata, me vestía bien, vendía Frunas después ya no me gustaba cantar en los carros, vendía Frunas, de ahí he aprendido a lustrar.*”⁶³

Les pratiques que je rapporte sont les plus caractéristiques, celles auxquelles les plus nombreux passent le plus de temps, bien que n'étant le fait ni de tous les âges ni de tous

⁶² « C'est que j'aime être un aventurier, j'aime cette vie, je n'ai pas peur parce que j'ai (la) foi »

“*Es que me gusta ser un aventurero, me gusta esa vida, no es peligroso por que tengo fe*”

⁶³ « Maintenant à Cusco, je cire aussi des chaussures, avant je vendais seulement des cartes postales et des douceurs. Des fois je gagne 20 soles en vendant des caramels, avec les caramels on gagne plus, j'ai de la chance avec les caramels, vendre des cartes postales, je ne vends rien, cirer aussi, je l'ai fait peu. Quand il n'y a pas d'argent je chante dans les bus ou dans les téléphones publics, tu pousses comme ça avec force, et la monnaie sort. »

“*Ahora en Cusco también lustro zapatos, antes solo vendía postales y dulces. A veces gano 20 soles vendiendo caramelos, con los caramelos se gana mas, tengo suerte con los caramelos, vender postales no vendo, lustrar también lo hice poco. Cuando no hay plata canto en los carros, o en los teléfonos así empujas con fuerza así y sale la moneda.*”

les lustrabotas ou enfants travailleurs. En plus des entretiens, je m'inspire d'informations révélées par le terrain.

Pour rendre compte des niveaux d'imbrication des différents systèmes d'activités au SIACL, les différentes activités lucratives ont été classées dans quatre groupes que je présente selon un ordre décroissant d'étroitesse des liens de cette imbrication.

Les pratiques non-lucratives sont décrites ensuite. Je vais suivre le plan suivant :

<p>1^{er} Groupe :</p> <ul style="list-style-type: none">a. Vendeurs ambulantsb. Chercher un dindon et baratinerc. Mendiants et pleureursd. Pickpocketse. Prostitution <p>2^{ème} Groupe</p> <ul style="list-style-type: none">a. Nettoyeurs de voitures et mouchesb. Guides touristiquesc. Musiciens et clowns <p>3^{ème} Groupe</p> <ul style="list-style-type: none">a. Porteursb. Receveurs dans les busc. Mines et travaux agricoles dans la jungled. Apprentise. Autres emplois

Par exemple les activités du premier groupe sont plus étroitement imbriquées au SIACL que celles du second groupe. Concrètement, les activités du premier groupes sont toutes basées sur la déambulation et la présence effective dans la rue. Les activités du deuxième groupe n'ont pas lieux dans les mêmes endroits. Si les nettoyeurs de voitures sont aussi dans la rue, ils y sont en des lieux fixes et se déplacent rarement. Les guides travaillent en partie dans la rue mais également sur les sites touristiques, endroits où les sujets du premier groupe ne se rendent jamais dans le cadre de leurs activités.

Les activités du troisième groupe ont en commun de n'avoir aucun espace en commun avec les activités des deux premiers groupes, hormis les lieux de restauration (le marché) et d'hébergement (Qosqo Maki, hôtels).

1^{er} Groupe :

Vendeurs ambulants

Dans le premier groupe, on compte les vendeurs de cartes postales, de CD, d'aquarelles et de cigarettes. Au sein de notre population de cireurs, ceux à avoir été *postaleros* sont les plus nombreux. Viennent ensuite les vendeurs d'aquarelles puis la vente de CD (qui n'était pas à la mode en 1998). Les vendeuses et vendeurs de céramiques, d'aquarelles, de poupées en tissu et marionnettes en laine, de cartes de téléphone, de papier de toilettes, de CD, de produits alimentaires (cakes, glaces, fruits) se promènent sur les

places et dans les rues du centre, certains enfants et fratries se limitant exclusivement à la grande Plaza de Armas. Les vendeurs et vendeuses de cigarettes et d'aliments travaillent parfois toute la nuit (et toutes les nuits) à attendre les clients qui sortent des discothèques sur la place. Les autres travaillent plutôt de jour. Pratiquement beaucoup d'enfants alternent régulièrement entre la vente de cartes postales et le cirage des chaussures. Certains *lustrabotas* ont dans leur caisse des cartes invendues trop vieilles ou abîmées qu'ils proposent à l'occasion. Au sein de réseaux spécifiques (les communautés des deux systèmes d'activités se confondent), il arrive régulièrement qu'un lot de cartes postales soit échangé contre une caisse ou revendu pour son achat (l'inverse vaut également). En tant qu'éléments du SIACL, les sujets circulent donc entre des systèmes étroitement imbriqués. Les *postaleros* et *lustrabotas* partagent les mêmes espaces de travail et cherchent en partie la même clientèle. Ils se confrontent aux mêmes contraintes et leur font face ensemble. Dans différentes circonstances, ils utilisent des stratégies tirées d'un répertoire commun. Ils sont tous travailleurs ambulants et ne cessent de se rencontrer, d'interagir et de communiquer.

Passer du temps à ne rien faire est une activité collective à laquelle on s'adonne volontiers. Les expressions *matar hora*⁶⁴, *huevear*, *vaguear*⁶⁵ désignent cette pratique. Les enfants travailleurs indépendants et ambulants réalisent peu d'heures de travail effectives (contrairement aux travailleurs *dépendants*, par exemple les receveurs dans les bus). Bien sûr, le temps désigné comme celui où l'on ne fait rien recouvre dans les faits plusieurs pratiques.

« Chercher un dindon » et « baratiner » (*Buscarse un pavo y florear*)

La plupart des enfants qui travaillent au centre de Cusco parlent au moins quelques mots d'anglais. Les touristes étrangers sont évidemment des clients plus intéressants que les Péruviens, "*están con la barba*"⁶⁶, "*dan la hora*"⁶⁷ (deux expressions pour exprimer la possession de grandes sommes d'argent). Alejandro (12 ans) classifiait les nationalités dont les porte-monnaies étaient les plus intéressants et les plus susceptibles de les ouvrir. Les enfants qui travaillent au centre de Cusco ont développé (ou hérité d') une multitude de stratégies et de techniques pour embobiner le touriste et en tirer profit. On s'introduit si l'on peut au client étranger par quelques questions auxquels le nouveau-venu se fait toujours joie de répondre (ce n'est souvent plus le cas après trois ou quatre jours : ce temps écoulé, les enfants du centre agacent souvent les touristes de leurs incessantes sollicitations et de leur espièglerie). Les termes *florear* et *floro* et l'expression synonyme *meter un cucho* désignent une pratique répandue et reconnue. La définition la plus proche qu'en donne Larousse (2005) est celle de boniments : « discours habile et trompeur pour flatter, séduire ou convaincre ». Je la traduis de l'espagnol par le mot « baratiner ». Beaucoup d'enfants savent baratiner et cela s'applique à tous les clients. Quand ils se présentent aux touristes, ils racontent souvent qu'ils sont des orphelins qui mendient ou travaillent pour survivre ou qu'ils sont des enfants de la rue abandonnés ayant vu se faire massacrer pères et mères durant le terrorisme ou perdus dans un accident de la route. Une autre image, utilisée essentiellement par les *llorones* est celle du petit garçon travailleur auquel on a volé son argent et qui se fera battre par son père s'il rentre à la maison sans le sous ou qui a besoin d'une pièce pour rentrer avant la nuit, le départ d'un bus ou le retour d'un parent.

⁶⁴ Litt. : « tuer l'heure » : « tuer le temps »

⁶⁵ « glander », « traîner »

⁶⁶ « ils ont la barbe »

⁶⁷ « ils donnent l'heure »

C'est une grande qualité que de savoir *florear*, si possible dans plusieurs langues. On peut y voir en quelque sorte une forme de mendicité élaborée. Alors que les plus jeunes tendent simplement le bras en faisant la moue et demandant la pièce, les plus grands se servent de leurs qualités de baratineur pour obtenir de l'argent. Beaucoup se définissent comme de bons *floreros*⁶⁸ et l'on se raconte ses performances : « *¡Ese cucho que le he metido!* »⁶⁹. C'est un art que de savoir s'adresser aux touristes, de savoir en faire des alliés à court ou plus long terme : la séduction intéressée ou l'arnaque du touriste par l'enfant en vue d'argent, d'invitation à manger ou à dormir ou d'appui matériel ou affectif⁷⁰ est une pratique en soi.

L'expression qui la désigne est *buscarse un pavo*, littéralement « se trouver un dindon ». Le travail dans le centre de Cusco offre les conditions idéales pour une telle occupation. Si tous les enfants n'aiment pas le faire, certains excellent dans la recherche de *pavitos*. On appelle les gringos « dindons » parce qu'ils sont bêtes⁷¹ et peureux, s'effraient facilement⁷² et n'osent pas réagir⁷³ en plus de leur couleur après quelques jours de soleil. Se trouver un dindon peut procurer de nombreux avantages. Samuel racontait à ses potes le temps où « *todavía no tenía mi pavo* »⁷⁴ en évoquant les difficultés matérielles que celui-ci l'avait aidé à surmonter et la façon aussi dont trop d'argent trop soudain l'avait conduit sur des chemins glissants (il avait arrêté de travailler, allait voir des films et fumait du terokal). Les *gringos* invitent les enfants à manger dans les restaurants touristiques relativement chers, leurs achètent des vêtements et des souliers, les prennent en voyage, leur paient un début de traitement chez le dentiste, les emmènent voir des films dans les restaurants et discothèques du centre ou au cinéma, leurs offrent des ballons, des bonbons et des crayons de couleur ou parfois même une bicyclette, leur donnent simplement de l'argent.

Mendiants et pleureurs (*Guaraperos* et *llorones*)

Les nombreux *guaraperos*, petits mendiants, fréquentent également les lieux touristiques et les arcades de la place. A la puberté, les traits se prêtent moins bien au jeu dont il s'agit. Ce sont les plus jeunes qui l'exercent. De mendiants beaucoup passent à la vente de carte postale ou au cirage de chaussures par exemple. Du point de vue de la circulation entre systèmes, il s'agit souvent d'une circulation à sens unique (comme dans le cas des porteurs) : il est rare qu'un lustrabotas recommence à mendier⁷⁵. En participant au sein d'un réseau de SIAC, un *guarapero* apprend peu à peu à manipuler davantage les codes, règles, normes et outils partagés pertinents pour s'engager plus avant⁷⁶ dans des activités plus élaborées et valorisées socialement. On peut ainsi envisager l'engagement dans le

⁶⁸ Voir note 140, p.77

⁶⁹ « Ce baratin que je lui ai mis ! »

⁷⁰ Certaines rencontres entre touristes et enfants travailleurs débouchent sur des relations à long terme et des liens affectifs certains.

⁷¹ « Tu leur mets n'importe quel baratin et ils t'écoutent »

“*Le metes cualquier cucho y te hacen caso.*”

⁷² « Ils s'effraient tout de suite, l'autre jour... »

“*Al toque se asustan, el otro día...*”

⁷³ « Disons, tu le voles, il sait que c'est toi mais il te regarde depuis le coin de la rue et ne fait rien. »

“*Digamos tu le robas, el sabe que tu has sido pero te mira desde la esquina y no hace nada.*”

⁷⁴ « Je n'avais pas encore mon dindon. »

⁷⁵ Certains alternent les deux activités pendant un certain temps avant d'abandonner la première.

⁷⁶ A différents niveaux d'analyse, on peut envisager chaque groupe soit comme un réseau plus ou moins indépendant soit comme l'extension d'un même réseau.

SIAC de *guaracha* comme une étape vers une forme améliorée de gestion des ressources et contraintes. On constate que l'engagement dans l'activité de *guaracha* ouvre des perspectives au moins dans la mesure où elle permet l'accès à l'activité de lustrabotas.

On compte deux types de mendiants. Les premiers agissent ouvertement. Certains cachent leurs pulls ou leurs chaussures dans des arbres ou des égouts (ou bien quand elles sont présentes, sous les jupes de leurs mères) et marchent à pieds nus et en manche courte. Ils demandent *one sol amigo* tendant la main et dans une moue lamentable, ils suivent le passant sur quelques mètres (insistant parfois sur toute la place). C'est un travail d'acteur dont j'ai souvent ri avec eux par exemple quand, en plein jeu du misérable orphelin, ils me sourient soudain de toutes leurs dents au moment où le touriste lève la tête et reprenant instantanément leur rôle au moment où il la baisse. Les plus assidus des *guaraperos* passent la nuit dehors devant les entrées des discothèques avec les vendeurs de cigarettes et d'aliments.

Les *llorones* ont une façon plus élaborée de mendier. Le *llorón* s'assied sur le pavé, menton entre les genoux, et se met à pleurnicher. J'avais demandé à Chiricha comment il s'y prenait pour pleurer à volonté. Il m'avait assuré, et démontré juste après, qu'il était capable de pleurer à chaudes larmes en moins de huit secondes et m'avait expliqué « *hay que poder llorar rápido* »⁷⁷. Quand il se cache entièrement sous son pull (qui enveloppe les jambes et la tête), il sanglote suffisamment fort pour qu'on le repère. Il attend, parfois plusieurs heures, qu'un adulte s'inquiète et lui demande la raison de son chagrin. Dans une diction entravée par les pleurs, il raconte qu'on lui a volé son argent ou qu'il n'en a pas gagné assez et que s'il rentre chez lui les mains vides, il se fera battre par un parent alcoolique. C'est généralement un bon moyen d'obtenir de l'argent. Mais les *llorones* ne peuvent pas être trop nombreux, au maximum un par rue, et certaines rues ne valent pas la peine qu'on s'y attarde. Par ailleurs, cette activité n'est tolérée par les enfants travailleurs que pour les plus jeunes. Certains grands frères ne veulent pas que leurs cadets s'y adonnent. Ceux qui s'attardent sont l'objet de risée, on leur fait remarquer qu'ils n'ont plus l'âge de l'emploi et ils en changent généralement.

Du point de vue des stratégies mises en place et de l'utilisation de ressources, il s'agit d'un élément important dont on peut distinguer deux autres types. Il y a d'abord ceux qui se voient obligés de mendier (*limosenar, pedirse, guarapear*) parce qu'ils ne savent pas travailler ou ne savent comment s'y prendre autrement pour gagner les sous qui leur permettraient de le faire (en achetant du matériel de travail ou des produits à vendre). On trouve parmi eux les petits voleurs du marché ou ceux qui mangent dans ses ordures⁷⁸. D'un certain point de vue, il s'agit bien là d'une forme de survie. Mais ces situations ne

⁷⁷ « Il faut pouvoir pleurer rapidement. »

⁷⁸ « Dès fois ça ne me faisait pas, on ne me donnait pas d'argent pour manger alors je mendiais dans les rues, si personne ne me donnait rien, j'allais au marché jeter les poubelles, aider à jeter les oranges, c'est ce que je mangeais. »

“*A veces no me hacía, no me daban así dinero para comer y ahí me pedía por las calles, si no me daba nadie a vez, me iba al mercado a botar basura, ayudando a basurear naranjas, eso comía, de eso.*”

« Quand je n'avais pas d'argent je ne savais pas où aller manger, des fois, ils ne me donnaient rien, je mourrais de faim jusqu'à cinq heures en demandant à qui que ce soit au moins un petit pain, [...] ils me jetaient des morceaux de bois, de l'eau, ils ne voulaient pas m'inviter à un pain, rien, et alors j'allais au marché, au marché il y avait je ne sais combien de fruits abîmés et je mangeais ça. »

“*Cuando no tenía plata no sabía donde ir a comer, a veces no me daban, me moría hasta las cinco de hambre, pidiendo a quien sea ni si quiera pancito,[...] me tiraban palos, agua, no querían invitarme así un pancito, nada, y en ahí justo me iba al mercado, en el mercado había no se cuantas frutas malogradas y eso comía.*”

se prolongent généralement pas. Soit l'enfant apprend à travailler et/ou à connaître la rue, soit il s'en éloigne rapidement (en retournant chez lui, engagé chez un privé⁷⁹, ou pris en charge par une institution éducative). La deuxième catégorie regroupe les plus nombreux *guaraperos*. Il s'agit de ceux qui font de la mendicité leur activité lucrative principale. Ils sont mieux organisés, connaissent les potentiels clients et le moyen de toucher leurs faiblesses. Ils se présentent dans le même accoutrement d'enfant pauvre qu'exhibent les cartes postales. Ils jouent les affamés, demandent à être invités à manger, tendent le bras en demandant « *para mi pancito*⁸⁰ » ou « *para mi pasaje, para que me vaya a mi casa* »⁸¹. Beaucoup d'enfants apprennent à mendier accompagnés de leurs mamans. Poupes attachés sur le dos, des ribambelles de jeunes enfants escortent les touristes en demandant la pièce. Certains utilisent pour amadouer l'étranger la technique du charmant petit animal. Chiots ou agneaux sont promenés dans les bras des enfants (les agneaux accompagnent le plus souvent les folkloriques « *take-a-picture*⁸² »). La technique fonctionne au moins en partie. J'ai plusieurs fois observé des passants s'émerveiller devant un chiot, le commenter et le caresser et sembler véritablement ne pas percevoir l'enfant qui l'entoure. Cette pratique n'est pas constamment à la mode : ces petites bêtes sont encombrantes, on les perd ou elles meurent facilement.

On apprend également à *telefonar*. A l'aide d'une tige de fer tordue, faire sortir l'argent des téléphones publics. Comme la mendicité, cette pratique est souvent le fait des plus jeunes. Les plus grands ne le font qu'occasionnellement. Il s'agit d'une pratique peu valorisée (pas considérée comme du travail) que ne justifient que des conditions difficiles, notamment celle du novice⁸³. On préfère souvent la nuit pour ce genre de pratiques.

Pickpockets (*Lanzas, pescuezos et ferreros*)

Certains ne sont lustrabotas qu'en revenu supplémentaire ou seulement en couverture d'un lucre basé sur le vol. Il existe diverses pratiques (*pescuezo*⁸⁴, *ferrero*⁸⁵) dont la plus usuelle chez les lustrabotas est celle de *lanza*. Elle est la plus discrète et la seule qui se fait sans aucune forme de violence (hormis le vol en soi). La caisse sur le dos offre un bon alibi et les deux pratiques sont basées sur la déambulation et la recherche de « clients ». L'expression *lanza* (lance) fait allusion au majeur et à l'index avec lesquels on travaille. Il s'agit de pick pocketing. Ceux qui travaillent de cette façon disent avec humour *vendo ruda* (une plante de la montagne vendue par ceux qui en descendent) ou *vendo paletas* (glaces). Contrairement aux idées en vigueur sur la Paza de Armas, dans le reste du Pérou voir au-delà, ils sont bien loin de représenter la majorité.

Les enfants qui apprennent à voler sont parfois dans un premier temps obligés de le faire. David raconte la première fois qu'il a volé, *con lagrimas a los ojos*⁸⁶. Comme d'autres,

⁷⁹ Certains enfants travaillent dans des restaurants pour le service et l'entretien ou sont payés en nature pour aider des femmes au marché par exemple.

⁸⁰ « Pour mon pain. »

⁸¹ « Pour mon trajet, pour que je rentre chez moi. »

⁸² Il s'agit de femmes *del campo* et de leurs jeunes enfants habillés de folklore et accompagnés de lamas et de moutons qui posent avec des touristes auxquels elles proposent sans cesse « *take-a-picture* » ce qui leur vaut leur nom.

⁸³ « Moi des fois, je ne mangeais pas, des fois seulement et euh, des fois je sortais de l'argent des téléphones publics (« *telefonar* ») ».

“*Yo a veces no comía, a veces nomás y este, a veces telefoneaba a los teléfonos así.*”

⁸⁴ litt. « encolure », désigne une technique d'agression avec étranglement par l'arrière.

⁸⁵ Porteurs d'armes à feu

⁸⁶ « Avec des larmes dans les yeux »

après avoir été aidé durant un certain temps par un aîné, il n'a plus eu le choix. Un jour de foule, il l'a envoyé voler un porte-monnaie qui bombait une poche. David a refusé et a été menacé par le grand qui lui a signifié son obligation d'obéir après avoir bénéficié d'un soutien régulier durant près d'un mois. D'autres, habitués à l'argent et las du travail passent également à la « *mano fácil* »⁸⁷ (voir encadré). Avant d'apprendre à voler aux touristes, certains commencent par voler les enfants plus jeunes ou les mendiants adultes qui dorment le soir sur le pavé des arcades ou sous les échoppes du marché. La plupart du temps, ceux-ci n'ont pas grand chose de plus à perdre que quelques cigarettes, éventuellement quelques pièces mais surtout des couvertures ou de quoi se couvrir⁸⁸.

« Je dormais à la Place d'Armes, avant il y avait une discothèque, le Kamikase, c'est là que je dormais, au Kamikase. Quand j'étais enfant je demandais de l'argent pour manger, avec mon ami, dans les boulangeries, et ainsi, peu à peu, j'amenais de l'argent à ma mère et elle me demandait « D'où vient cet argent ? », je ne lui disais rien et ensuite peu à peu, j'ai commencé... Des fois j'étais préoccupé pour ma mère, pour mes petits frères, mais ensuite avec le temps, les années ont passé, peu à peu comme ça, j'ai commencé à grandir et là je ne voulais plus mendier et comme un ami me l'avait appris, je sortais faire des choses mauvaises dans la rue, j'ai commencé à voler comme ça et depuis cette fois-là je ne suis plus retourné chez moi »

“Yo dormía por la Plaza de Armas, en antes había un local, el Kamikase, en ahí dormía yo, en Kamikase. Cuando era niño me pedía para comer con mi amigo en las panaderías me pedía, y así poco a poco ya, yo le llevaba plata a mi mama y me mama me decía “¿de donde traes esa plata?”, no le contaba nada yo, de ahí ya poco a poco empecé... a veces me preocupaba de mi mama, de mis hermanos menores, pero de ahí con el tiempo, pasaron los años, poco a poco así, de ahí empecé a crecer, de ahí yo ya no me quería pedir ya, como un amigo me ha enseñado yo salía a hacer cosas malas en la calle, he empezado a robar así, desde esa vez ya ni más fui a mi casa”.

Prostitutions

Certains enfants se prostituent, soit avec des clients adultes, étrangers ou compatriotes, soit avec d'autres enfants et adolescents qu'ils rencontrent dans la rue. Les plus jeunes se font sodomisés par des plus grands ou font des fellations pour un Sol. C'est ce même prix que payaient certains homosexuels et travestis adultes du marché pour être sodomisés par des jeunes gens dont l'âge allait de 11 à 16 ans.

⁸⁷ « main facile »

⁸⁸ « Pour le froid, nous allions et aux porteurs du marché, ils dormaient et nous leur enlevions leurs couvertures, nous y allions à cinq, nous leur enlevions et nous nous échappions, nous allions dans un endroit et là nous nous abritons. »

“Para el frío, íbamos y a los cargadores del mercado, dormían y les quitábamos sus frazadas, íbamos entre cinco, les quitábamos y nos escapábamos así, y nos íbamos a un sitio en ahí nos tapábamos.”

2^{ème} Groupe

Les activités présentées dans ce point diffèrent principalement des précédentes par les espaces de travail et la mobilité. Comme je l'ai dit plus haut, les activités du deuxième groupe n'ont pas systématiquement lieu dans les mêmes endroits que celles du premier. Les nettoyeurs de voiture par exemple travaillent en des lieux fixes et rencontrent les cireurs de chaussures. Ce qui les différencie des vendeurs de cartes postales (premier groupe), c'est par exemple, en plus d'une mobilité réduite, le fait de ne pas avoir de clients étrangers ou de ne pas travailler dans le centre historique. Dans le cas des guides, c'est principalement le fait d'avoir parfois des clients à la journée ou à plus long terme et de ne pas passer le plus clair de son temps dans la rue. Les musiciens quant à eux se déplacent dans les bus ou jouent dans les restaurants. Ils sont également absents de la rue. Bien qu'indépendants, les systèmes du deuxième groupe sont imbriqués (un peu moins que ceux du premier groupe et un peu plus que ceux du troisième) au *SIACLustrabotas*. D'une part on doit considérer qu'il s'agit dans une certaine mesure d'activités d'experts par rapport à celle de cireur de chaussures et d'autre part que les individus circulent, dans un processus participatif accru, de système en système.

Nettoyeurs de voitures et « mouches »

Les *lavacarros* nettoient les voitures seuls ou en groupes. On peut différencier les *lavacarros* qui travaillent sur des lieux où les voitures sont parkées et qui nettoient l'ensemble de la carrosserie de ceux qui travaillent dans le trafic, aux arrêts des feux rouges, et ne passent qu'un coup rapide sur le pare-brise et éventuellement les phares. Il existe chez eux des conduites de territorialité. Chaque *lavacarros* ou groupe de *lavacarros* installé depuis un certain temps a la priorité sur des lieux de travail spécifiques. Les innocents qui l'ignorent ou feignent de l'ignorer l'apprennent à leurs dépens.

Avec les *lavacarros* ou parmi eux (certains le font également), se trouvent les *moscas*. Aux petits qui n'atteignent pas encore la hauteur du pare-brise revient une tâche de surveillance. Quand une voiture de raisonnable qualité fait mine de vouloir se parker, l'enfant propose *¿!Mosca!?*. Pour cinquante centimes ou un sol, il surveille la voiture et va chercher son chauffeur si se présentent la police ou les voleurs, ou intervient simplement pour éviter qu'un chien n'y urine ou qu'un poivrot s'y assoupisse.

Guides touristiques

Il existe principalement deux types de guides (*guía*). Les premiers rencontrent leurs clients sur la Plaza de Armas et les accompagnent d'abord dans la ville puis parfois au Machu Picchu ou dans la Vallée Sacrée. Ils profitent largement de la compagnie des touristes. Même s'ils sont peu payés, ils sont invités à manger ou dormir assez facilement. Cette situation présente de nombreuses occasions pour *tener su pavito*⁸⁹. Les seconds, qui descendent rarement dans la rue, travaillent comme guides *para tour a caballos*⁹⁰ dans la zone archéologique de Sacsaywamán ou déambulent aux alentours de ses sites à la recherche de touristes pédestres prêts à payer une pièce pour un commentaire sur le condor, le puma et le serpent inscrits dans la pierre des temples.

⁸⁹ « avoir son petit dindon »

⁹⁰ « tour à cheval »

Musiciens et clowns (*Músicos y payasos*)

Des enfants, seuls ou en groupe, gagnent leur vie en chantant ou en jouant d'un ou de plusieurs instruments dans les restaurants, les bus ou les trains. Certains finissent par devenir de très bons musiciens. Ils jouent principalement de la *kena*⁹¹, de la *sampoña*⁹², du *charango*⁹³, des *conchitas*⁹⁴, et quelques-uns de la guitare, parfois avec plusieurs instruments en même temps ou chantent simplement. Seuls les meilleurs groupes se produisent dans les restaurants. Les musiciens en herbe se satisfont principalement des bus et des trains, le plus souvent seuls ou par deux. Ils accompagnent leurs prestations de petits discours d'accompagnement appris par cœur transmis par un plus grand (voir encadré).

*Bueno Señoras y Señores, damas y caballeros
Con el debido respeto que se merecen ustedes
Disculpen la molestia de un joven muchachito
Que en esta oportunidad ha subido en este bus
Para dedicarles un par de temas musicales
Y dice así....*

[Mario canta...]

*No he venido con las manos vacías
Llevo unos riquísimos productos chicha morada
¿Cuánto vale, cuánto cuesta?
La humilde sumita de diez centavitos
No le va a hacer mucho más pobre
Ni mucho menos a mí más rico
Empezaré por la parte delantera
Terminaré por la parte de atrás*

[Mario vende y cobra]

*Bueno Señoras y Señores
Gracias por su colaboración y la atención prestada
Será conmigo hasta otra oportunidad
Que tengan un buen viaje y muy buenas tardes*

[Mario se va]

Bien Mesdames et Messieurs,
Avec le dû respect que vous méritez
Excusez le dérangement d'un jeune garçon
Qui en cette opportunité est monté dans ce bus
Pour vous dédier quelques thèmes musicaux
Et dit ainsi...

[Mario chante]

Je ne suis pas venu avec les mains vides
J'apporte de délicieux produits « *chicha morada* »
Combien ça vaut ? Combien ça coûte ?
L'humble somme de dix petits centimes
Ils ne vous feront pas beaucoup plus pauvres
Et encore moins ne me feront plus riche
Je commencerai par l'avant
Et terminerai par l'arrière

[Mario vend et reçoit son argent]

Bien Mesdames et Messieurs
Merci pour votre collaboration et l'attention prêtée
Vous me retrouverez à une autre occasion
Faites bon voyage, très bon après-midi

[Mario s'en va]

⁹¹ Flûte andine droite à six trous

⁹² Communément appelée « flûte de pan »

⁹³ Sorte de guitare andine à douze cordes

⁹⁴ « petits coquillages »

3^{ème} Groupe

Contrairement aux groupes précédents, les activités présentées ici n'ont pas d'espaces en commun avec le *SIACLustrabotas* et les systèmes qui lui sont plus ou moins imbriqués parmi les deux premiers groupes. Dans ce troisième groupe l'imbrication ne tient pour ainsi dire qu'à la fréquentation par les sujets des différents groupes des mêmes espaces de loisirs (terrains de sport) et de repos (le dortoir municipal). C'est notamment par le biais de cette imbrication que les sujets se transmettent différentes sortes d'outils (dont certains a priori partagés, d'autres non). Elle permet la circulation d'individus entre systèmes. Dans les deux premiers exemples, la circulation à sens unique implique un choix lié à la moindre étroitesse des liens d'imbrications.

Porteurs

Les *cargadores* constituent une catégorie d'enfants qui se mélange rarement au groupe qui nous occupe. Il s'agit à la fois d'un travail difficile et d'un travail de *cholo*⁹⁵. Tous sont *del campo* et la majorité ne parle pas espagnol. Ils sont pour cela victimes de racisme. Parmi les enfants travailleurs du centre, cette activité est sans doute la plus dépréciée et méprisée. Du point de vue de la circulation entre systèmes il est beaucoup plus fréquent qu'un *cargador* devienne *lustrabotas* que l'inverse (dans le premier groupe, les mendiants faisaient exception).

Receveurs dans les bus

Les *cobradores* sont ceux qui réalisent le plus d'heures de travail effectives. Parmi les adolescents interviewés, on trouve des journées de travail qui vont de douze à seize heures. Malgré cela, ce travail est l'un des plus recherchés⁹⁶. Il permet d'avoir un salaire plus ou moins régulier et d'espérer apprendre de bonnes notions de mécanique et de conduite. La circulation va dans le sens inverse du cas des porteurs : ceux qui trouvent des places de receveurs évitent le plus souvent de recommencer à cirer.

Les bus, *cómbi*, sont des fourgons privés qui circulent dans la ville et ses quartiers alentours. Les receveurs sont installés à la porte arrière, crient le nom des points principaux desservis, reçoivent la monnaie et la rendent.

Mines et travaux agricoles dans la jungle

Des enfants se rendent dans la jungle pour travailler dans les champs ou dans les mines, à Quillabamba ou dans la région de Maldonado. Ces expériences ne sont pas toujours réjouissantes. Il arrive fréquemment qu'un enfant ou adolescent sue plusieurs semaines pour un patron qui finalement refuse de le payer. Le retour à la ville est rendu difficile. Samuel en avait réchappé en volant des outils à son mauvais payeur pour le prix du bus qui le ramènerait à Cusco. Dans d'autres cas, pour ce qui est du travail aux champs, il est apprécié parce qu'il permet d'apprendre à manier des outils et d'entraîner sa force. Edison évoquait la vigueur qu'il sentait dans son corps au temps où il travaillait dans la jungle. Certains vont régulièrement y chercher du travail et reviennent à Cusco après quelques mois. C'est aussi une façon de changer d'air ou de disparaître pour un temps des yeux de la police ou de quelque rancune.

⁹⁵ Terme péjoratif désignant les quechua installés à la ville.

⁹⁶ C'est le cas de Chirillos qui m'avait écrit un mail pour me dire combien il était satisfait d'avoir trouvé à Lima une place de *cobrador*. Il travaillait de cinq heures du matin à neuf heures du soir.

Apprentis

Ils ont la chance parfois de trouver quelqu'un qui les embauche et soit prêt à les former (boulangerie, menuiserie). Tous les adolescents que j'ai rencontrés dans cette situation y étaient parvenus grâce à l'aide d'une institution éducative ou d'un touriste rencontré dans la rue. Ces places sont très recherchées par la majorité quoique certains tiennent aux avantages de leur travail indépendant.

Autres emplois

Des enfants sont employés dans des restaurants pour le service ou l'entretien des locaux. On trouve une multitude de petits boulots pour lesquels on est rémunéré en salaire ou en nature.

« Moi j'étais trop malin au Machu Picchu [...] je n'avais pas toujours de l'argent n'est-ce pas, le Churaco allait sortir de l'argent des téléphones et moi j'allais aider une dame, elle vendait du maïs. Je lui vendais son maïs. J'allais au train avec une [bandeja], je vendais et la dame me donnait un pécule et un jour elle m'a dit « vends-moi ça, je vais t'acheter un pantalon de training maintenant », alors elle m'a acheté un training et elle m'a dit « tu vas m'aider chaque jour, je t'achèterai tes habits », alors je l'ai aidée chaque jour, chaque jour. »

“Yo era pe más vivo era en Machu Picchu [...] de ahí, hay veces no tenía trabajo no cierto, el Churaco iba a manosear a los teléfonos así, y yo iba ayudarla a una señora, vendía choclo, se lo vendía su choclo, iba al tren con una bandejita así, vendía y la señora me daba propina y un día me ha dicho, “véndemelo estito, te voy a comprar un buzo ahortita” me ha dicho, de ahí me ha comprado un buzo. Un buzo me ha comprado y me ha dicho ya “me vas a ayudar diario, te voy a comprar tu ropita” me ha dicho, de ahí le ayudaba diario, diario.”

Pratiques non-lucratives imbriquées

Jeux et sports

Quand ils se retrouvent sur la place et sous les arcades, de jour comme de nuit, les enfants jouent au *fulbito*⁹⁷ avec une bouteille ou des sacs mis en boule. Le jeu de *piezas*⁹⁸ est également très pratiqué et demande un espace plus restreint. Les vraies parties de foot dans la rue ont lieu de nuit après le départ des policiers municipaux. Comme de nombreux péruviens, les enfants aiment voir les matchs de foot et les jouer. Ils se réunissent souvent, en particulier les fins de semaine, au Salesianos, à Sacsayhuamán ou Q'oripata pour des parties longues et passionnées, dans des tenues parfois trop chaudes ou délabrées. Les enfants des différents groupes s'y retrouvent facilement.

Institutions éducatives

Presque tous connaissent les institutions éducatives ou caritatives qui interviennent auprès de leur population (quelle que soit la façon dont ils la définissent ou la conçoivent) : Qosqo Maki, Colibri, Intiwawakunawasi, Inkaeduc, Elim, Inabif, etc.. Ils se retrouvent ensemble lors de réunions, d'activités sportives et ludiques, pour dormir et exécuter les tâches d'entretiens, participer aux assemblées (à Qosqo Maki sont réglés en

⁹⁷ « football »

⁹⁸ « pièces » : il s'agit d'un jeu proche de la pétanque qui se joue avec des pièces de monnaies. Les dalles des arcades, du parvis de la cathédrale et de la place offrent un sol idéal.

assemblées de nombreux conflits entre enfants travailleurs), partir en excursion et camper. Ils s'identifient plus ou moins fortement à ces institutions⁹⁹.

Terokal

« *Africano. Cemento de contacto* » est le nom de la marque de colle utilisée par les cordonniers que les enfants et adolescents inhalent : le *terokal* (« *teko* », « *taro* »). Ils l'utilisent également pour réparer leurs chaussures. La boîte de *terokal* coûte 3 Soles. On peut l'acheter dans toutes les ferblanteries du marché. Les enfants inhalent généralement en groupe plus ou moins discrètement. Avec une boîte, on peut faire entre trois et cinq doses. La colle est partagée dans des bouteilles ou des sacs en plastique, la dernière portion est servie dans la boîte. Le sac, la bouteille ou la boîte sont cachés sous le pull, sous le col ou dans la manche. Après quelques heures, le *terokal* sèche, il faut alors le remuer avec un morceau de bois ou une tige de métal. Les *terokaleros* sont une minorité. Ils exercent généralement des métiers indépendants.

« *Picanterías* »

Certains enfants travailleurs se réunissent fréquemment dans les *picanterías*. Ce ne sont pas toujours les plus fréquentables des cireurs quoiqu'il soit un âge où la plupart y viennent dans diverses mesures. *Chicha* désigne au Pérou l'alcool de maïs fermenté, boisson andine par excellence avant même le temps de l'*Inka*. Aujourd'hui, elle continue d'être appréciée et largement consommée dans les populations rurales et quechua. En ville, on sert la *chicha* dans les *picanterías* où il ne s'agit pas de ne boire qu'un verre pour se rafraîchir : la *chicha* se descend par litres. Les *picanterías* puent l'alcool et l'alcoolisme et les ivrognes y sont toujours légion. On y écoute (les enceintes sont systématiquement saturées et les décibels assourdissants) une musique dérivée du *huayno* dont la traditionnelle harpe est remplacée par des instruments électroniques : la *música chicha*. Certains de ces lieux sont véritablement dangereux et rassemblent des brigands de différentes générations. Ils ne sont généralement pas fréquentés par les vrais *lustrabotas*¹⁰⁰.

Voyages

Certains enfants voyagent à travers le Pérou, la *sierra* ou la province de Cusco ou même au-delà des frontières nationales. Ils le font par goût¹⁰¹, par nécessité ou parce qu'ils trouvent un gringo qui les emmène en voyage. Ils se rendent principalement dans les villes d'Arequipa, Puno, Tacna, Quillabamba ou Lima. Ils y vont notamment pour

⁹⁹ « *soy de Qosqo Maki* », « *soy de Colibrí* »

¹⁰⁰ Je fais allusion aux « faux », ceux qui ne sont *lustrabotas* qu'en couverture d'un lucre basé sur le vol.

¹⁰¹ « J'ai été dans la rue à l'âge de neuf ans, j'ai voyagé dans chaque bus, je suis allé à Tumbes, j'y suis resté une demi-année et depuis Tumbes je suis revenu à Lima seulement une semaine, ensuite je suis allé à Arequipa, j'y suis resté, une année ; d'Arequipa je suis passé à Cusco, ici, ma première arrivée et je suis resté seulement quatre mois ensuite je suis parti. Je suis allé à Puno ; à Puno ça a été mon autre année, un an de plus, et ensuite c'est tout, c'est là que ça termine, ensuite je suis venu ici et d'ici j'irai à Arequipa. »

“A los nueve años estuve en la calle, he viajado en cada carro, me he ido para Tumbes, me he quedado ahí medio año, y de Tumbes me he venido de nuevo a Lima solamente una semana, de ahí me he venido a Arequipa, Arequipa si he estado, un año; y de Arequipa me he pasado para Cusco, acá, mi primera llegada y acá solamente he estado cuatro meses, de ahí me he ido, me he ido a Puno; a Puno, ahí si fue mi otro año, un año mas, de ahí nomás, ahí se me termina, después me he venido acá, y de acá me voy a Arequipa.”

travailler ou rendre visite à des parents ou amis dans leurs communautés d'origine dans la *sierra* ou dans la *selva* (« jungle »). Ces déplacements sont parfois motivés par le surplus de *lustrabotas* qui envahissent le centre et augmentent féroce­ment la concurrence ou par le besoin de disparaître de la ville. Certains parviennent à passer les frontières en se faisant discrets ou les amis d'un douanier ou d'un chauffeur de bus¹⁰². En voyage, les experts savent s'approcher des travailleurs du coin pour savoir où dormir ou manger à bon prix. Ils connaissent les institutions éducatives susceptibles de les accueillir à Arequipa et à Tacna ainsi que d'autres possibilités de logement bon marché. D'une ville à l'autre, les nouvelles circulent au sein de réseaux d'enfants travailleurs. En plus, ils sont nombreux à participer ensemble aux pèlerinages religieux de Q'olloriti ou du Señor de Huanca dans les vallées et sur les sommets voisins.

4d

Réseaux sociaux

Lors d'une journée ou d'une semaine de travail et au cours de l'année, un *lustrabotas* rencontre plus ou moins fréquemment des personnes qui lui sont plus ou moins proches et avec lesquelles il fait différentes choses. Je m'intéresse ici aux humains (Latour, 1994) qui interagissent avec les *lustrabotas* à l'intérieur du *SIACLustrabotas* : les cireurs de chaussures les rencontrent fréquemment en travaillant ou dans leurs moments de loisir. A partir de mes notes de terrain, j'ai constitué trois catégories d'humains en fonction de leur proximité avec les *lustrabotas* et des espaces dans lesquels ils se rencontrent.

A. Groupes de pairs, travailleurs et proches

1. Cireurs de chaussures, autres ambulants et enfants travailleurs
2. Frères et cousins
3. Amis et rivaux
4. Amoureuses et amoureux

B. Adultes rencontrés sur le lieu de travail (les rues)

5. Clients
6. Policiers
7. « Caseras »

C. Adultes rencontrés dans les rues ou ailleurs

8. Educateurs
9. Parents
10. Commerçants
11. Religieux
12. Journalistes, étudiants et chercheurs
13. Autres

¹⁰² « Maintenant j'ai quatre années dans la rue, au moins, j'ai voyagé dans tout le pays, à travers tout le Pérou et trois pays, Bolivie, Chili et Equateur. »

« *Ahorita tengo cuatro años en la calle, por lo mucho no, he viajado por todo el país, por todo el Perú y tres países, a Bolivia, Chile y Ecuador.* »

A. Groupes de pairs, travailleurs et proches

Cireurs de chaussures, autres ambulantes et enfants travailleurs

Comme on l'a vu, les cireurs de chaussures passent du temps ensemble à la recherche ou en attente de clients. Ils vont souvent par deux ou trois se baladant dans les rues et sur le pavé des places et des marchés. Ils rencontrent dans le centre historique tous les autres travailleurs ambulants, enfants ou adultes, et toutes les personnes qui d'une façon ou d'une autre travaillent dans le centre ou ont un rôle à y jouer (les policiers, les touristes, les employés de ses discothèques et restaurants). Entre eux, les lustrabotas se montrent en général solidaires, se prêtent du cirage ou un journal pour un client¹⁰³, se font de la monnaie ou s'en prêtent. Mais hormis pour ce qui est de l'échange de matériel propre aux cireurs, ce type de relations a lieu de manière générale entre tous les enfants ambulants de la place.

Parmi les enfants travailleurs, on peut distinguer deux catégories pertinentes au sein de la communauté : les *zanahorias* et les *pirañas*. Il s'agit des termes utilisés par chacun pour désigner les autres. *Zanahoria* qui veut dire « carotte » dérive du mot *sano* dont la traduction est « sain ». Le terme *piraña*, en comparaison aux poissons grégaires et carnivores des fleuves amazoniens, désigne à Lima les bandes d'enfants qui agressent les passants dans les parcs les laissant bien souvent en un état piteux. Par analogie, certaines catégories d'enfants travailleurs comme les lustrabotas ou *postaleros*, sont péjorativement appelées *pirañas*. Pour les enfants travailleurs scolarisés, qui vivent en famille et passent relativement peu de temps dans la rue, certains enfants plus dégourdis, plus effrontés et répondants sont perçus comme effrayants et dangereux, ils sont appelés *pirañas* et sont associés au vol et au *terokal*¹⁰⁴. Par les *pirañas*, les *zanahorias* sont perçus comme inexpérimentés, naïfs et peureux. Ceux des plus calmes qui s'approchent de près des plus turbulents finissent souvent par leur ressembler. En fait, on ne reste pas longtemps *zanahoria* en étant dans la rue à moins de n'y être que peu ou à court terme. Cette catégorie correspond à celle des novices. Les enfants de novices passent à experts, se transforment peu à peu, changent d'attitudes, passent de timides et discrets à effrontés et expansifs.

Frères et cousins

Parmi les enfants travailleurs, on trouve de nombreuses fratries constituées de frères et de cousins germains (*primos hermanos*). Dans le groupe rencontré, on en compte six grandes et de nombreuses petites. Entre eux, les familiaux et alliés s'entraident et les aînés surveillent leurs cadets qu'ils passent leur temps à perdre et retrouver. Certaines fratries sont fort soudées, constituant des groupes unifiés tandis que d'autres non. Les frères Eronas se préfèrent cavaliers seuls et ont toujours manifesté une grande discrétion quant à leurs liens de sang. Pour les petits qui découvrent la rue accompagnés de leurs grands frères et cousins, la transition est rendue plus douce. Mais la présence d'un aîné trop protecteur s'avère parfois difficile à gérer. Les petits frères d'Edilberto, qui ont aujourd'hui respectivement 16 et 18 ans (et le dépassent en taille), continuent de se faire insulter et frapper par leur aîné s'il les trouve dans la rue après minuit. Ils s'en plaignent, fatigués, et laissent faire.

¹⁰³ Il est rare qu'un lustrabotas ambulant ait un journal à proposer au client. Ce n'est pas le cas chez les cireurs syndicalisés qui occupent des endroits fixes et autorisés.

¹⁰⁴ « Dans la rue il y a aussi des *pirañas*, je n'ai jamais aimé ça. »
“*En la calle también hay pirañas, nunca me ha gustado eso.*”

Amis et rivaux

Entre eux, les lustrabotas et autres *ambulantes* ont des relations variables qui vont de l'amitié à l'hostilité¹⁰⁵. Le plus souvent les enfants entretiennent des relations de bonne entente. Les situations se répètent par exemple où un pair, généralement aîné, fait part de son expérience pour conseiller ou admonester un plus jeune, pas toujours en vain¹⁰⁶. Mais il arrive que des conflits éclatent dont les causes principales sont liées à l'argent, au travail et à l'échange de matériel lorsque certaines règles ne sont pas respectées. Des querelles naissent aussi parfois pour des mots, parce que les plus forts veulent asseoir leur domination ou pour des histoires de cœur. En effet, s'ils assument dans de nombreuses circonstances leurs rôles de bons aînés, il leur arrive aussi de se transformer en bourreau, de frapper leurs cadets, de les voler, de les faire boire ou fumer de la colle ou de les contraindre à la soumission sexuelle.

Des alliances entre enfants plus jeunes se forment à différents degrés de proximité, des connaissances cordiales aux bons amis. Elles durent plus ou moins longtemps¹⁰⁷. De l'avis de Carlos (16 ans), il n'existe pas d'amitié véritable possible dans la rue. Il m'expliquait que chacun protège ses intérêts et que l'on peut avoir un ami un jour qui vous trahisse le lendemain¹⁰⁸. Jorge (15 ans) tenait le même discours, racontant comment il avait cessé de voir Juan après que celui-ci le déçoive grandement en l'écartant d'une invitation au restaurant par des touristes et des ouvertures conséquentes. Je fus étonné un jour lors d'une visite en prison à deux adolescents (16 ans) coupables de viol que je percevais depuis trois ans comme les meilleurs amis du monde, toujours ensemble et complices dans les bons et dans les mauvais coups. Darwin, Juvenal et moi étions allongés dans l'herbe. Juvenal parlait de sa peine depuis le décès de sa mère quelques mois auparavant. Darwin était mal à l'aise et semblait étonné. Je leur ai demandé s'ils en avaient parlé ensemble. Ce n'était pas le cas, ce genre de sujets ne se partage pas parce

¹⁰⁵ « Dans la rue [...] il y a assez d'amis, il y a de bons amis et de mauvais amis. Réellement nous avons comme bons amis ceux qui t'aident et t'appuient dans quoi que ce soit et comme mauvais amis ceux qui t'emmènent fumer du terokal, boire, voler et beaucoup d'autres mauvaises choses encore. »

“*En la calle [...] hay bastantes amigos, ahí tenemos buenos amigos y malos amigos, realmente tenemos como buenos amigos aquellos que te ayudan y te apoyan en lo que sea, malos amigos, los que te llevan a fumar Terokal, a tomar, a robar y a otras muchas cosas mas.*”

¹⁰⁶ « Ce gamin est chouette, regarde avant comment il se promenait, mendiant, dégoûtant et le Roberto un jour l'a appelé « hé *huevo* viens, tu n'as pas honte, tu vas bientôt avoir quinze ans et tu marches comme ça, tu n'as pas honte, moche, il lui a donné sa petite et le Mika depuis cette fois est-ce qu'il se promène toujours comme ça, il met seulement des vêtements de marque le gamin, des baskets, bien habillé. »

“*Ese chibolo es pulenta, mira antes como andaba, guaracha, cochino, y el Roberto un día le llamó, oye huevo ven, carajo no te da vergüenza, ya vas a cumplir los 15 años y estás andando así, no te da vergüenza, feo, o sea le dio su chiquita, y el Mika desde esa vez acaso anda así, usa ropa de marca no más el chibolo, zapatilla, bien vestido.*”

¹⁰⁷ « Je m'entends bien avec les gamins de la rue. Des fois nous nous disputons, normal, des amis tranquilles. Mon meilleur ami est M. A. et W. en plus, le cochon, le grand, W. R. »

“*Bien me llevo con los chibolos de la calle. Yo me llevo bien, hay veces nos peleamos ahí, normal, amigos tranquilos. Mi mejor amigo es el M. A., y el W. mas, el pajarito, el mayor, W. R.*”

¹⁰⁸ « On ne doit pas faire trop confiance aux gens. »
“*Uno no debe confiar mucho en la gente.*”

qu'il souligne une faiblesse¹⁰⁹. De la même façon Hitler¹¹⁰ me racontait comment les autres l'ennuyaient avec la mort de son père¹¹¹.

Il existe néanmoins un terme pour désigner les bons amis : ils s'appellent mutuellement *causa* ou *causita*. L'expression désigne souvent ceux avec qui l'on a volé, et par extension les amis proches avec lesquels on a vécu les expériences de la rue (inhaler de la colle, boire, se défendre et se battre ensemble ou dormir, avoir faim, avoir froid). Les *causas* sont des amis de connivence¹¹².

Amoureuses et amoureux

L'âge de nos travailleurs se prête au déploiement des comportements amoureux. La catégorie des « amoureuses » ou des « amoureux » occupe une place particulière dans le réseau des relations justement parce que certain(e)s n'en font pas partie. Mais de nombreux couples se forment également dans la rue. Parmi les enfants rencontrés, près d'une vingtaine sont devenus parents dont sept couples qui se sont formés au sein du groupe que je fréquentais. Les plus vieux n'avaient pas vingt ans, la plus jeune treize. Si les pratiques sexuelles commencent dès l'enfance pour certains, on ne s'engage que plus tard dans les relations de couple. L'*amor serrano* est en bonne partie conflictuel : souvent les amants se déchirent dans une passion romantique dont les ardeurs ne peuvent être écoulées que noyées dans l'alcool et la *música chicha* (dont l'écoute des textes donne une bonne idée des caractéristiques de cette façon d'aimer et de s'aimer). J'ai retrouvé Augusto après plus d'un an et demi chez *la Pamela*, la *picantería*¹¹³ de la rue du dortoir. Il n'avait pas le temps mais m'a dit qu'il voulait me voir et me raconter ce qui lui était arrivé depuis mon départ, « *cosas importantes* ». Quand nous nous sommes retrouvés autour d'une table, il a commencé son récit. J'eus droit aux détails de près de deux ans de ses intrigues amoureuses...

Lors d'une conversation avec Arturo qui faisait allusion à une période où nous passions beaucoup de temps ensemble et avec d'autres sous les arcades de la *calle del medio* au cours de l'année précédente, il me raconta son amour pour une jeune vendeuse d'une boutique touristique du centre à qui il n'avait jamais encore osé adresser la parole. Il craignait qu'elle ne le méprise ou ne s'effraie de le voir travailler dans les rues. Il m'avoua que sa présence sur la place à cette époque n'avait à voir avec rien d'autre que celle de la charmante jeune fille...¹¹⁴

¹⁰⁹ « Peut-être que demain il n'est plus à mes côtés et... disons qu'il y a un problème, ce que je lui ai raconté, c'est avec ça qu'il me nique. »

“*Tal vez mañana ya no esta a mi lado y... digamos que haya algún problema, lo que yo le he contado, con eso mismo me caga.*”

¹¹⁰ L'admiration pour l'Occident et la méconnaissance de son histoire ont fait des ravages dans le choix de certains prénoms.

¹¹¹ « Des fois ils m'insultaient, ils me rappelaient mon père, m'insultaient pour lui et je me mettais à pleurer dans la rue. Je ne sais pas, c'est que tu sais, [...] des fois il y avait des bagarres et ils me disaient « ton père est mort pour ça, pour ça hé couillon », ils m'insultaient et ça me faisait mal. »

“*A veces me insultaban así, me recordaban de mi papá así, me insultaban eso de mi papá y yo me ponía a llorar en la calle. No sé, es que tu sabes, (...) a veces tenía peleas así, me decían "por esto, por esto ha muerto tu papá" así, "o huevón" o sea me insultaban y eso me dolía a mí.*”

¹¹² Il existe un usage plus léger, très fréquents dans certains milieux, qui signifie quelque chose comme « mec » ou « gars » (au même sens que *enano* ou *vario*).

¹¹³ Lieu où l'on boit la chicha.

¹¹⁴ J'aurais pu présenter cette anecdote parmi les raisons données par les enfants pour expliquer leur présence dans la rue.

B. Adultes rencontrés sur le lieu de travail

Clients

Les adultes rencontrés en plus grand nombre sont inévitablement leurs clients et toutes les personnes susceptibles de le devenir. Selon les zones de travail qu'ils fréquentent, les cireurs ne rencontrent pas la même population. S'ils cherchent de préférence des clients étrangers, les *cusqueños* évidemment sont plus faciles à trouver. Ils sont un peu moins appréciés parce qu'à la différence des gringos, ils connaissent le prix des différentes *lustradas* et ne se laissent pas tromper.

Certains occidentaux ne sont pas habitués à se faire cirer les chaussures et y voient une forme de domination malvenue. Ils refusent systématiquement ce service. Les clients péruviens ou sud-américains, habitués à la présence de cireurs de chaussures, se montrent parfois méprisant à l'égard des enfants considérés un peu partout comme les *pirañas* de Lima. C'est le cas également de certains clients européens, nord-américains ou australiens qui jouent parfois des scènes qui font rougir l'observateur (de honte ou de colère).

Policiers

Avec les policiers, les lustrabotas ambulants entretiennent des relations spécifiques. Ils ont en commun un espace de travail et s'y rencontrent régulièrement. Les municipaux sont chargés d'empêcher l'accès des travailleurs ambulants et de ceux qu'ils appellent *ratas*¹¹⁵ ou *pirañas* sur la Plaza de Armas et ses arcades (*portales*). Bien que la qualification de « rat » ne fasse pas allusion au jeu du chat et de la souris, c'est bien de cela dont il s'agit. Les municipaux semblent considérer tous les enfants travailleurs comme des « *piraña de mierda* », « *delincuente*¹¹⁶ », « *conchasumadre* »¹¹⁷ et les insultent sans vergogne en les chassant. La majorité fait du zèle en poursuivant les enfants bien au-delà des zones interdites. Ils ne retiennent au mieux qu'à peine leurs coups. Les jeunes travailleurs se font arracher leur matériel (caisse, brosses et cirage, cartes postales, céramiques, cigarettes, bonbons et chocolats, pulls d'alpaga, poupées de chiffons et autres) par des agents agressifs, et violents, qu'on leur demande de venir récupérer trois ou quinze jours plus tard¹¹⁸. Souvent, le matériel a disparu.

Ce n'est heureusement pas le cas de tous, certains sont plus modérés et plus fins et exercent leur profession dans la mesure du bon sens. De leur côté, les enfants narguent les municipaux. Comme la plus grande concentration de clients étrangers se réunit sur la place, tous les travailleurs veulent s'y rendre. Malgré l'interdiction et les nombreux municipaux, les vendeurs ambulants, adultes et enfants, y pénètrent. Attentifs, ils fuient à la vue des municipaux. Les enfants attendent souvent jusqu'au moment de leur approche. C'est ainsi que se déclenchent les poursuites et les altercations.

Les relations avec les policiers nationaux sont d'une autre nature. Si l'on ne tient pas particulièrement compte de la fréquence de la petite délinquance qui conduit de nombreux enfants travailleurs aux commissariats de la famille ou du tourisme, les occasions de rencontres entre les nationaux et les enfants ont lieu lors des habituelles *battidas*¹¹⁹ qui ratissent le plus souvent après la nuit tombée et conduisent les enfants dans les mêmes endroits. Parfois, ils passent plusieurs heures enfermés dans un fourgon

¹¹⁵ « rats »

¹¹⁶ « délinquants »

¹¹⁷ insulte relative au « sexe de la mère »

¹¹⁸ Cela explique en partie pourquoi les enfants travailleurs du centre changent souvent d'activité lucrative.

¹¹⁹ « battues »

(les policiers ne prennent pas toujours la peine d'enlever les quelques bouteilles de terokal avant de les enfermer), parfois, on les garde plusieurs jours en les sous-alimentant, on leur fait faire des travaux de nettoyage et d'entretiens (d'abord les toilettes), et passer de mauvais quarts d'heures (tête sous l'eau dans une bassine, coups, exercices physiques sous la menace des coups, gicler à l'eau froide et laisser nu, etc. : voir encadré), parfois, après quelques heures et subtilisation du solde, ils sont relâchés quelque part dans la ville. Mais certains policiers nationaux, ici encore, en particulier de la police des familles, font exception et entretiennent des relations courtoises ou de confiance avec certains enfants travailleurs.

« Ce jour-là j'ai eu des problèmes avec un policier, il m'a pris, m'a frappé, ils nous ont emmenés en battue. J'inhalais du terokal ce jour-là avec mes amis, le policier est venu, il m'a mis un coup, m'a fait saigner, m'a mis un coup de poing sur le nez. Et nous arrivions là-bas, ils nous ont mis dans une grande casserole avec de l'eau et ils ont presque noyé mon ami avec de l'eau froide. Ils l'ont pris par le cou et l'ont mis dans la casserole, ils l'ont presque tué. Après c'était mon tour, je m'en suis sorti de peu, s'ils ne me lâchaient pas je restais là-bas mort. Ils m'ont pris [...], j'ai été là une minute et comme ça a été si long, j'ai perdu connaissance dans l'eau un instant, je ne savais pas quoi faire, je me suis levé et l'idiot est venu, il m'a fait boire l'eau, beaucoup, ils m'ont noyé, ensuite ils ont donné un coup dans ma poitrine, j'ai enfin jeter l'eau. »

“Ese día tuve problemas con un policía, él me ha cogido, me ha metido la mano, nos han llevado de batida. Estaba jalando terokal ese día con mis amigos así, ha venido el patrullero, me ha metido un golpe y me ha sangrado, me ha metido un puñete en la nariz. Y estábamos llegando allá, nos han metido en una olla grande con agua, y a mi amigo casi lo han hecho juntar agua, con agua fría. A él lo ha agarrado de su cuello y lo han metido a dentro a la olla, casi lo han matado. Después a mí me tocaba, me he salvado por poquito, si no me soltaban ya estaba ahí muerto. De ahí me agarraron [...], un minuto así he estado, como me ha durado tanto, un ratito me he desmayado dentro del agua, no sabía que hacer, me he levantado y el sonso ha venido, me ha hecho tomar agua, harta, me han ahogado, de ahí me han metido un puñete en mi pecho, recién he botado el agua.”

Si on leur conseille de porter plainte ou de tenter de se défendre contre les abus de ce type on constate que cet usage n'est pas adéquat.

« Toute la vie ils ont été nos rivaux, de quoi allons-nous nous plaindre ? »
“*Toda la vida han sido nuestros rivales, ¿ de qué nos vamos a quejar ?* “

D'autres au contraire se plaignent de municipaux *abusivos* mais ne croient pas pouvoir s'en défendre. Ils se méfient de répercussions probables.

« Qui va t'écouter ? Peut-être qu'ils vont t'écouter pour que tu portes plainte et au final ils ne vont rien faire... et pire encore si le pantin (municipal) se rend compte que tu l'as fait et commence à te chercher sur la place. »

“¿ Quién te va a hacer caso? Tal vez te van a escuchar que pongas tu denuncia y al final no van a hacer nada ... y peor todavía si es que el muñeco se entera que lo has hecho y te empieza a buscar en la Plaza”

Vendeuses de rue

Les enfants travailleurs sont souvent les clients de *caseras*, vendeuses de rue de *choclos*¹²⁰, pains d'avocat, *salteñas*¹²¹ ou autres produits alimentaires et dont certaines entretiennent des relations privilégiées avec ceux qu'elles voient grandir sur leur lieu de travail. Certaines de ces femmes prennent en effet le temps de discuter avec les enfants, de les écouter et de les conseiller¹²². Elles invitent les enfants à manger et en profitent pour leur prodiguer conseils et recommandations. Je connais bien une casera en particulier, Rosa, qui s'est longtemps occupée d'enfants travailleurs. Plusieurs fois, elle en a emmené chez elle pour les laver, les nourrir et les héberger quelques jours. Certains sont restés plusieurs mois. D'autres l'ont volée. Mais la plupart du temps, les enfants se montrent respectueux à l'égard de ces femmes et savent en tirer profit (d'une façon ou de l'autre).

C. Adultes rencontrés dans les rues ou ailleurs

Educateurs

Les travailleurs des rues ont à leur disposition des organisations diverses. Certaines offrent des repas, du pain ou du lait à différents moments de la journée. D'autres proposent des jeux et des animations « éducatives ». D'autres encore s'évertuent à transmettre croyances et pratiques religieuses. La bibliothèque et la salle de jeux de Qosqo Maki ouvrent en fin d'après-midi et son dortoir en début de soirée. Informés des différents horaires de chaque institution, les enfants s'y rendent régulièrement selon leurs besoins et leurs préférences. Ils y rencontrent éducateurs, psychologues et évangélistes en plus d'autres adultes aux fonctions diverses (du portier à l'administratrice). Les éducateurs les plus connus par les enfants du centre interrogés sont ceux de Qosqo Maki, de Colibrí, et autrefois de l'Inabif.

Parents

Pour ainsi dire tous les enfants entretiennent des relations avec des parents de sang ou par alliance auxquels il leur arrive de rendre visite ou de demander soutien. Ils se voient lors de fêtes familiales ou publiques. Parmi les 12% qui vivent hors d'un foyer, tous ne l'ont pas quitté à la suite d'un conflit et ils sont rares à avoir coupé les liens avec l'ensemble de leur famille. Il s'agit d'oncles, tantes, de grands frères ou de cousins qui vivent en ville ou dans les communautés.

Commerçants

Les habitants de Cusco sont habitués à la présence touristique. Mettant à profit le temps passé dans la rue à la recherche de clients, et les heures de *huevo*¹²³, certains lustrabotas ont des accords avec des commerçants auxquels ils apportent des touristes (hôtel, restaurant, librairie). Ils reçoivent en rétribution une commission en salaire ou en nature (repas, garde du matériel, cartes postales, cahiers, etc.). Ce sont parfois ces mêmes personnes chez qui le lustrabotas dépose sa caisse avant de rentrer chez lui.

¹²⁰ « maïs »

¹²¹ sorte de chaussons à la viande ou aux légumes (*empanadas*)

¹²² J'avais saisi un soir au coin d'une rue, entre un jeune travailleur et une *casera* que je ne connaissais pas, une interaction courte et représentative : « -Señora buenas noches -Buenas noches joven, no ves, asisito debes de hablar » (« tu vois, c'est comme ça que tu dois parler »).

¹²³ *huevear* : « glander »

Religieux

Régulièrement, des groupes de personnes s'approchent des enfants dans la rue dans une démarche de charité chrétienne. Eriks ne travaillait autrefois sur la place que quelques heures par jour après l'école en cirant les chaussures. Il était toujours accompagné de son grand frère Coco. A une période, les sœurs de Madre Teresa de Calcutta venaient deux fois par semaine apporter du pain et du lait aux misérables enfants de la rue. Eriks s'est vu refusé cet en-cas plusieurs fois parce qu'il n'avait pas l'air d'un enfant de la rue. La semaine suivante, à l'heure d'arrivée des sœurs, je le vois s'installer devant une banque sur le chemin qu'elles devaient emprunter pour se rendre à la place. Il cache ses chaussures dans un buisson et déplie un carton sur lequel il s'assied. Quelques minutes s'écoulent. Les bonnes sœurs arrivent comme prévu. Elles foncent sur lui et l'invitent à leur distribution de pain. Ce n'est qu'à force de querelles avec son frère aîné qu'il s'est remis à travailler près de trois mois plus tard.

Journalistes, étudiants et chercheurs

En tant qu'« enfants pauvres », « enfants de la rue », « délinquants » ou « enfants travailleurs », ils attirent régulièrement des journalistes d'horizons variés, chercheurs et étudiants en sciences sociales¹²⁴. En général, ces adultes sont présents pour des raisons précises et un temps relativement court. Une équipe du magazine GEO avait notamment passé quelques jours à Cusco pour un reportage sur les enfants travailleurs des rues. Un groupe d'adolescents s'était accaparé les journalistes et avait été largement rémunéré en cadeaux et en invitations à manger contre les informations livrées (parfois fallacieuses).

Autres

Des jeunes gens de Cusco ou d'ailleurs au Pérou travaillent dans les nombreuses discothèques de la Place d'Armes. Les nombreux *volanteadores* passent leurs soirées et leurs nuits sous les arcades à distribuer des *flyers* avec *free drink* aux touristes enchantés. Certaines rues du centre sont encore occupées à certaines heures par les *artesanos* qui vendent des colliers de graines, des porte-encens, des pipes ou des couteaux. Comme les autres travailleurs, ils ne sont pas autorisés dans les rues du centre bien qu'y étant mieux tolérés (sans doute parce que c'est parmi eux qu'on trouve les principaux distributeurs de diverses drogues dont les touristes sont friands). Comme dans le paysage, il y a aussi les *locos*¹²⁵, notamment el Loco Saúl, qui vivent littéralement dans les rues du centre avec leurs baluchons, leur crasse, leur solitude et leur folie naissante.

¹²⁴ Dont il existe une faculté à Cusco.

¹²⁵ Les adultes hommes ou femmes qui dorment sur le pavé sont appelés les « fous », parce que certains le sont et d'autres le deviennent.

4e

Valeurs et règles

A. Valeurs

1. Savoir travailler
2. Etre un homme
3. Etre vif, malin
4. Avoir une bouche pour parler

B. Règles

1. Ne sois pas un « crapaud », ne sois pas un « mouchard »
2. Partage ta nourriture
3. Paie tes dettes et *chacones*
4. « No mentes a la madre »

Valeurs

Savoir travailler (« *saber trabajar* »)

Dans la pensée andine, être homme (humain), *runa* (en quechua), c'est être capable de travailler et de participer à la vie sociale. J'avais interrogé Julio (8 ans) trois semaines après qu'il ait acquis une caisse et le matériel de cireur et se mette à travailler. Je le connaissais alors depuis trois mois, moment où il était arrivé à Cusco et où je l'avais présenté à d'autres enfants travailleurs (il vendait alors des rouleaux de papier de toilettes). Je lui ai demandé ce qu'il faisait. Lançant sa brosse au ciel et la rattrapant d'une main agile, il m'avait répondu avec un immense plaisir et une grande satisfaction « *trabajando!* » et m'avait ensuite fièrement raconté tout l'argent qu'il avait gagné, ce qu'il avait pu acheter (du matériel de cirage et un pantalon), et ce qu'il avait pu économiser (presque vingt nuevos soles). Pour une partie importante des enfants rencontrés, nous l'avons vu, le travail, plus qu'un moyen de survie et autant qu'un moyen de subsistance, est une façon de vivre de manière plus ou moins indépendante ou autonome. Le fait de travailler donne par exemple la possibilité d'acheter pour offrir et inviter¹²⁶ (partager) et de se voir manifester ainsi de la reconnaissance (ou le rachat).

Etre un homme (« *ser varón* »)

A Cusco comme dans le reste du Pérou, le machisme est lourdement présent. Travailler c'est non seulement être « homme » *runa* mais également « homme » *varón*. *Ser varón* c'est être capable de travailler, de *salir adelante*¹²⁷ pour *ser algo en la vida*¹²⁸, de *poder apoyar a su familia*¹²⁹, *poder ganarse la vida*¹³⁰. Attachées aux mêmes valeurs machistes,

¹²⁶ Les enfants m'invitent souvent à manger. De manière générale il est mal vu de refuser la nourriture offerte. Il s'agit d'un *desprecio*.

¹²⁷ « aller de l'avant »

¹²⁸ « être quelque chose dans la vie »

¹²⁹ « pouvoir appuyer sa famille »

les garçons ne doivent pas pleurer. Les petits qui le font sont appelés *llorones* et sont molestés davantage. Certains apprennent à retenir leurs larmes tandis que d'autres restent longtemps les souffre-douleur des plus grands.

Etre vif, malin (« *ser vivo* »)

Il existe une multitude de termes pour désigner la vivacité d'esprit et la capacité à agir vite¹³¹ : l'une des valeurs les plus reconnues, partagées et valorisées par tous est la capacité d'être *vivo*, soit vif, malin, rusé, mieux que débrouillard. Directement liée au fait d'être *vivo*, la *pendejada* désigne au Pérou une façon d'agir et de se comporter que des exemples illustreront. Etre *pendejo*, c'est aller toujours plus loin pour tromper, esquiver ou dominer l'autre, être plus tordu qu'imaginable par l'autre partie pour l'emporter sur elle. Dans les faits, celui qui se qualifie de *recontra*¹³² *vivo* est considéré par les autres comme *bien pendejo*, le deuxième terme étant largement plus péjoratif que le premier. Les techniques du *floro* font partie de la *pendejada*. Le fait de raconter à un touriste que ses parents sont morts et que l'on est un pauvre orphelin enfant de la rue pour les émouvoir et obtenir leur collaboration en sont une autre expression. Cette technique est bien sûr efficace pour la vente¹³³. Chez les *lanzas*, être *pendejo* c'est par exemple voler un appareil photo à une touriste, se faire prendre, réussir à coincer l'appareil sous le bras et à maintenir devant une foule, l'air de rien, n'être qu'un innocent vendeur de cartes postales. C'est aussi savoir garder la tête froide quand la touriste propose de racheter son appareil sur-le-champ au prix de cent dollars, et réussir son coup. Le mensonge fait partie du *floro* et de la *pendejada*. Dans une large mesure ces pratiques semblent institutionnalisées dans l'ensemble du Pérou. Walter m'expliquait « *la mentira es la base* »¹³⁴ et Mario se justifiait « *!si hasta el presidente*¹³⁵ *miente !* »¹³⁶.

« Je dis seulement à tous les gens qu'ils fassent très attention quand ils marchent dans la rue par ce que maintenant dans cette vie et dans ce monde, il faut être plus malin (*vivo*), parce que ces gens et ces personnes qui volent ne le font pas parce qu'on les envoie, par nécessité. Il faut savoir faire attention qu'ils ne te volent pas, être prévoyant plutôt ; ne pas les regarder mal parce qu'ils s'offensent que tu les regardes et ils te sautent dessus pour te frapper ou te voler et plutôt éviter ça et seulement s'en aller, se retirer, pour qu'il n'arrive rien. »

”Solamente le digo a toda la gente que tenga mucho cuidado cuando caminen por la calle, porque ahorita en esta vida in en este mundo, hay que ser más vivo, no y, porque aquella gente y aquella persona que roba no lo hace así por que lo manda así, no por una necesidad. Hay que saber cuidarte que no te roben también, prevenirte mas bien; no mirarlo mal porque ellos se ofenden, se ofenden de lo que tu lo miras, y al toque saltan a pegarte o a robarte, y más bien evitar eso y irse nada mas, retirarse de ellos, para que no pase nada.”

¹³⁰ « pouvoir gagner sa vie »

¹³¹ *vivo, trucha, pilas, mosca, tigre*

¹³² super

¹³³ « C'était pareil, la même chose, une des techniques c'était de mettre le jouet dans la main du gamin « tiens » et le gamin ne voulait plus lâcher, uuuaaaa, il pleurait si tu lui enlevais, on me disait « oui, oui, oui, c'est combien, tant, tiens ! »

“La misma, o sea una era la técnica que le dabas al chibolo a la mano, toma y el chibolo ya no quería soltar, uaaa lloraba si le quitabas, me decía ya ya ya cuánto es, tanto, toma.”

¹³⁴ « le mensonge c'est la base »

¹³⁵ Alberto Fujimori

¹³⁶ « si même le président ment ! »

Avoir une bouche pour parler (« *Tener una boca para hablar* »)

Le fait de savoir parler, de savoir s'exprimer, de savoir *florear* sont des qualités valorisées par les enfants et adolescents rencontrés¹³⁷. Non seulement pour l'entourloupe, mais plus simplement aussi pour pouvoir se défendre, *sacar cara*¹³⁸, *tener boca para hablar*, savoir quoi dire ou ne pas avoir l'air bête en sachant user du langage¹³⁹. Pour Edwin, le Maki est un bon lustrabotas parce « *sabe hablar con la gente* »¹⁴⁰. Wilbert raconte comment d'autres l'enviaient parce qu'il savait s'y prendre¹⁴¹. Pour de nombreux enfants interrogés, la rue est un espace dans lequel on peut apprendre à parler et à s'exprimer¹⁴².

¹³⁷ « Oui, j'ai toujours été baratineur comme je te disais, je leur disais comme ça, je dois entretenir ma famille, n'importe quel baratin, j'allais toujours comme ça et je disais « Madame, achetez-moi » « c'est combien ? c'est très cher » « non c'est comme ça », on me disait « toi, pourquoi tu travailles si tu es un gamin » « non, c'est que ma maman est malade, j'ai aussi des frères, mon père boit beaucoup et n'amène pas d'argent à la maison, imaginez-vous si personne n'amène d'argent, le seul, je suis l'aîné, je suis un homme, je dois travailler » et je vendais toujours, parfois quelques envieux m'avaient à mal parce que j'assurais, et toujours, même maintenant pour cirer, avec ce baratin seulement. Mais j'ai toujours vendu, je ne suis jamais parti les mains vides. »

“*Si, yo siempre he sido florero, como te contaba, así les hacía, tengo que mantener a mi familia, cualquier floro, siempre así iba y decía señito cómprame, cuánto está, está muy caro, no es que así está, me decía tú para qué trabajas si eres chibolo, no, es que mi mamá está enferma, también tengo hermanos, mi papá toma mucho no lleva a la casa plata, imagínese si nadie lleva plata, el único, yo soy el mayor soy hombre, todavía, tengo que trabajar, ya ya ya, pero siempre vendía, a veces algunos envidiosos que me tenían bronca porque yo rayaba pe, pero siempre así, hasta ahorita cuando boleó también, con ese floro no más. Pero siempre he vendido nunca me he ido con las manos vacías.*”

¹³⁸ litt. « sortir le visage » : se défendre

¹³⁹ Certains d'enfants ont refusé mes entretiens parce qu'ils n'avaient rien à dire ou craignaient d'avoir l'air bête.

¹⁴⁰ « Il sait parler avec les gens. »

¹⁴¹ « Bien sûr, je baratainai, c'est que les autres types n'étaient pas malins pour vendre, c'est pour ça que le type avec qui je vivais, ce huevón, il m'admirait parce que je vendais en un instant, n'importe quoi. Comme ça n'importe où, à n'importe qui, d'abord oui ça me gêne, je te le dis, « comment je vais faire ça ? » mais une fois que j'attrape le rythme plus personne ne m'arrête, et je me moque de ce que disent les gens, je continue à travailler, je vends quoi que ce soit. »

“*Claro, yo floreaba, es que los otros patas no eran vivos para vender, por eso a mí el pata, el que yo vivía con él, ese huevón se admiraba de mí porque yo al toque nomás vendía, cualquier cosa. Así en cualquier sitio, así para cualquier, primerito sí me palteo, te digo no, cómo voy a hacer eso, pero una vez que ya le agarro el ritmo ya nadie me para, qué me importa el qué dirán de la gente, sigo chambeando, vendo lo que sea.*”

¹⁴² « C'est là qu'on commence à s'exprimer, c'est de là seulement, pour ça qu'on commence, c'est-à-dire apprendre à s'exprimer avec les gens, avec la société, parce que si tu ne sais pas t'exprimer, ils te prennent pour un con aussi et qui va parler avec un con si tu ne sais parler de rien. Des fois certains veulent discuter avec toi sur un thème, « hé, qu'est-ce que tu penses de telle chose ? », toi tu ne sais rien, tu es nerveux pour parler, qu'est-ce que tu vas dire, tu te tais seulement. A l'école apprendre à m'exprimer non, dans la rue oui. »

“*Ahí se empieza a expresar, de ahí no más por eso empieza, o sea a, aprender a expresarse con la gente, con la sociedad, porque si no sabes expresarte te agarran de huevón también ya, y qué vas a conversar con un huevón si tú no sabes conversar de nada. A veces algunos te buscan alguna conversación sobre un tema, “¿oye qué opinas sobre tal cosa?”, puta madre, tú no sabes*”

Règles

Ne sois pas un « crapaud », ne sois pas un « mouchard »

(« *No seas sapo* », « *no seas soplón* »)

La discrétion quant aux choses à ne pas dire est une règle qui se fait respecter. Il existe une expression populaire au Pérou : *me gustan todos los animales menos el sapo*¹⁴³ qui devient dans le contexte de la rue *muere de viejo, no de sapo*¹⁴⁴. Le crapaud étant ici considéré pour l'ampleur de sa bouche et les bavardages qu'elle engendre. Pratiquement, on ne se mêle pas des affaires d'autrui à moins de discrétion. Il est important de *no ser soplón*. Ceci concerne en particulier certains thèmes comme la famille, le terokal ou le vol, tandis que l'on se raconte facilement les altercations avec la police, les *battidas*¹⁴⁵ et séjours de détention, les *clavadas de pavo*¹⁴⁶ et autres arnaques de touristes. On se méfie des curieux (touristes, journalistes, psychologues et chercheurs) qui posent des questions et leur répond systématiquement dans un premier temps au moins par des mensonges conventionnels à moins de couper court avec, au choix (mais toujours accompagné d'un hochement de menton et d'un air dédaigneux et provocant): *¿qué te importa? ¿porqué te metes? ¿porqué eres sapo? ¿yo te he hablado? ¿porqué me hablas? ¿te interesa?*¹⁴⁷. A moins bien sûr, si les circonstances se prêtent, de jouer le jeu pour tirer avantage de la situation.

Beaucoup d'enfants qui ont quitté leur foyer changent de prénom (et mentent sur leur âge) pour qu'on ne les retrouve pas. J'ai souvent appris le vrai nom d'un enfant longtemps après l'avoir rencontré. Récemment la directrice du dortoir de Qosqo Maki m'a envoyé des nouvelles d'un certain Josué Gamarro, usager du dortoir depuis 1998. Il a avoué récemment que ce n'était pas son vrai nom¹⁴⁸.

Partage ta nourriture

L'*ayni* désigne l'échange à rétribution différée en nature. La *mink'a* est une forme d'échange avec rétribution directe en salaire ou en nature. La *mita*¹⁴⁹ est une tâche de bien commun. Très ancrée dans les sociétés andines, la notion de réciprocité est fondamentale dans les valeurs de cohabitation et de partage des jeunes dans la rue qui ne font pas exception. Celui qui reçoit à manger d'un touriste devant les autres est obligé de partager : les autres l'ont vu, étaient avec lui. Le non-respect de cette règle entraîne justifications, négociations et/ou conflit, à moins qu'elle soit enfreinte par un aîné plus grand ou plus fort. Mais il est rare qu'elle ne soit pas respectée. On partage facilement

ni mierda, eres nervioso para hablar, qué vas a decir, te quedas callado no más ya. En el colegio no, a expresarme no, en la calle sí."

¹⁴³ « J'aime tous les animaux sauf le crapaud »

¹⁴⁴ « Meurs de vieillesse, pas pour être crapaud »

¹⁴⁵ « battues »

¹⁴⁶ « clouer un dindon » : arnaquer un touriste en augmentant le prix de la *lustrada* jusqu'à 200 fois le prix.

¹⁴⁷ Qu'est-ce que tu en as à faire ? ; Pourquoi tu te mêles de ça ? ; Pourquoi tu es un crapaud ? ; Je t'ai parlé ? ; Pourquoi me tu parles ? ; Ca t'intéresse ?

¹⁴⁸ L'an dernier, un enfant s'est présenté pour le première fois au dortoir. L'éducateur qui tenait ce soir-là la liste des présences s'appelle Joaquín Soldán del Lunar. Quand l'enfant a donné son nom, il a dit s'appeler Joaquín Soldán del Lunar. L'éducateur étonné a cru à un étrange hasard. Nous avons appris plus tard que d'autres usagers avaient conseillé ce nom à l'ingénu.

¹⁴⁹ Termes quechua

entre huit une mince cuisse de poulet. Ce type de réciprocité est un moyen pour tous de faire face aux périodes de « *vacas flacas* »¹⁵⁰.

La situation est différente pour la nourriture que les enfants achètent avec l'argent qu'ils ont gagné. Même s'ils la partagent généralement facilement, certains prennent l'attitude de la fourmi face aux cigales quémandeuses.

Paie tes dettes et *chacones*

Lorsqu'un enfant en surprend un autre en train de commettre un larcin (ou tout autre acte illicite), et à plus forte raison quand il le cache, le protège ou le défend, il peut demander à celui-ci son *chacón*. Il s'agit d'un paiement en salaire ou en nature. Le *chacón* désigne aussi la somme que l'on remet au policier pour être relâché. Cette règle est connue et appliquée par de nombreux lustrabotas et autres *ambulantes*. Celui qui refuse de payer son dû peut se faire expulser d'une zone de travail ou bien pire.

« *No mentes a la madre* »

La teneur d'une règle se manifeste quand elle n'est pas respectée. L'une d'elles à Cusco ne semble exister que pour la force de son effraction. Je la mentionne aussi parce qu'elle est sans doute l'expression la plus redondante et la plus caractéristique dans son emploi de certains travailleurs du centre. Le fait de *mentar a la madre*¹⁵¹ est un acte de parole qui ne doit pas être proféré. L'expression *concha de tu madre*, par sa violence et parce qu'elle touche la mère constitue une grave insulte. *Mentar a la madre* implique la volonté d'entrer en conflit ou de faire réagir fortement, dessein que son usage ne manque jamais d'atteindre. Paradoxalement, de très nombreux lustrabotas s'en servent avec une grande légèreté ce qui attire l'attention sur eux et les fait qualifier de *pirañas*.

4f

Espaces temporels

L'activité de cireur de chaussures est située temporellement, d'abord dans un contexte historique particulier. A un niveau plus micro, les cireurs ne travaillent pas de la même façon aux différents moments de la journées (et de la nuit) et tous les jours de l'année.

Le jour et la nuit

Certains cireurs commencent tôt leur journée. Dès le lever du soleil, ils partent à la recherche de messieurs en costume et de dames en souliers qui se rendent au travail ou à la messe ou de touristes matinaux. Certains travaillent jusqu'au soir, d'autres seulement une partie du jour, quelques heures après ou avant l'école. Par rapport à la journée, les nuits dans la rue présentent à la fois des inconvénients et des avantages. Celui qui s'endort à la vue de tous à des chances d'être volé ou pire. On raconte les sordides histoires de ceux qu'on a vu se faire violer, égorger, brûler ou arracher les yeux. Pour certains il s'agit de légendes, pour d'autres de souvenirs marquants¹⁵². Les enfants évitent

¹⁵⁰ « vaches maigres »

¹⁵¹ Le verbe « *mentar* » n'a rien à voir avec « mentir ». Dans ce sens, il est proche d'« insulter ».

¹⁵² « C'était en Bolivie, ils l'ont brûlé pour avoir volé une chemise. Tous les gens de là-bas, ils l'ont volé parce qu'il a volé une chemise et là-bas en Bolivie ils te brûlent normal, pour voleur, il l'ont attaché à un arbre, il lui ont versé de l'essence et mon ami criait, criait et personne n'est venu, même pas la police pour l'embarquer ; il avait seulement onze ans, pour voleur, là-bas

donc de céder à un sommeil trop profond et ne le font que lorsqu'ils sont en groupes (ou cachés). Ils attendent le lever du soleil (*el amanecer*) pour s'endormir dans un parc, un coin ou sur un plateau du haut de la vallée¹⁵³. Les enfants qui dorment régulièrement dans la rue (dormir dans la rue, passer la nuit dehors ou éveillé se dit *amanecer*), sont une majorité à la faire de façon délibérée. Ceux qui sont tous les soirs sur la Plaza de Armas sont là pour mendier. On est beaucoup plus émouvant sur le pavé quand il fait sombre et froid¹⁵⁴. Ils passent les heures de la nuit à jouer les miséreux pour des gringos souvent ivres qui sortent des nombreuses discothèques de la place. Ils proposent leurs services, demandent de l'argent ou des invitations à manger. Ils se chamaillent et engagent des poursuites sur toutes les pelouses interdites et les arcades de la place et s'adonnent aux différents jeux précédemment décrits. Certains sont assoupis en boule sur leurs caisses, sur un coin de fenêtre, un pas de porte ou à même le pavé.

Jours ouvrables, jours de fête

Les enfants rencontrés ne travaillent normalement pas le dimanche ou les jours fériés. Ils se rencontrent pour jouer au foot dans les montagnes, des cours d'école ou places de jeux, se rendent aux *parilladas*¹⁵⁵ qui fleurissent partout dans la ville en bière et en musique. Sur les places, les foules se réunissent pour écouter les clowns, les prédicateurs ou les vendeurs de recettes. Ceux qui ont particulièrement besoin d'argent en profitent pour travailler, mais les enfants tiennent à leur jour de congé.

Soleil ou pluie

Quand il pleut, les rues sont moins animées et les clients plus rares. Les journées semblent longues et les enfants s'ennuient, ils se plaignent de l'absence de clients. A la saison des pluies beaucoup cherchent à faire autre chose que cirer. Ils changent d'activité notamment pour la vente de ponchos en plastiques.

il ne faut pas que vienne un voleur, c'est pour ça qu'il l'ont tué. Pour ça cette vie est très dangereuse et chacun se défend et chacun doit savoir la vivre aussi. »

“Ha sido en Bolivia, lo han quemado, por haber robado una camisa. Toda la gente de ahí, lo quemaron porque robo una camisa y ahí en Bolivia te queman normal, por chorro, lo amaron en el árbol, le echaron gasolina y mi amigo gritaba, gritaba, y nadie vino, ni la policía para que se lo lleve; el solamente tenía once años, por chorro, allá no tiene que venir un chorro, por eso lo han matado [...]. Por eso esa vida es muy peligrosa y, cada uno se defiende y uno tiene que saber la vivir también.”

¹⁵³ « Enfant, je dormais dans la rue, des fois je marchais sur la place avec d'autres amis, nous jouions au foot jusqu'au lever du soleil, je n'avais pas sommeil et ensuite le matin, vers neuf heures comme ça j'avais sommeil j'allais dormir à Q'era, dans un champ. »

“De chibolo dormía en la calle, a veces caminaba por la Plaza, caminaba con otros amigos, jugábamos partido hasta que amanezca, no me daba sueño, de ahí al amanecer, a las 9 así, me daba sueño ya, y me iba a dormir a Q'era, a un campo.”

¹⁵⁴ « Pour que les touristes pensent que je suis un enfant de la rue. »

“Para que los turistas piensen que soy un niño de la calle.”

¹⁵⁵ « grillades »

4g

Espaces physiques et institutionnels

Lieux de vie

Pueblos jóvenes

Dans les *pueblos jóvenes*, les fratries sont nombreuses. On élève le *cuy*¹⁵⁶ sur le sol de la cuisine ou de la pièce principale (qui est souvent l'unique pièce). Les lits sont partagés à plusieurs. Certains quartiers ont l'eau courante, d'autres non, et la plupart ont aujourd'hui l'électricité pour une partie de la journée au moins. Les enfants travailleurs du centre y remontent tous les soirs en groupe à pied, en bus ou en taxi. Certains restent dans le centre pour éviter un long chemin parfois dangereux ou du moins effrayant.

Institutions éducatives

Tous les enfants interrogés et de nombreux travailleurs du centre ont bénéficié du dortoir de Qosqo Maki à un moment ou à un autre. Cette institution est très connue depuis plusieurs années, suffisamment pour que les novices la découvrent facilement et puissent en faire usage. Dans un premier temps elle offre un lieu pour dormir, se laver, nettoyer ses affaires et garder son argent. Qosqo Maki est la seule institution à Cusco qui reçoit officiellement¹⁵⁷ les enfants travailleurs durant la nuit. Durant la journée par contre, elles sont nombreuses à ouvrir leurs portes et proposer différentes activités.

Lieux de travail

Les cireurs sont souvent là où sont leurs meilleurs clients. Ils occupent principalement la Plaza de Armas, la Plaza Recocijo, la Plaza San Francisco, la Plaza de la tres Piletas, la Plazoleta San Blás, la Plaza de la Madre et parcourent toutes les rues du centre historique et ses quartiers. Ils travaillent aussi dans les marchés de Wanchac et de San Pedro. Dans les rues de San Pedro, les salles de jeu électroniques, de billards, de discothèques diurnes, de salle de vidéos et d'internet sont nombreux. Les enfants et adolescents travailleurs y passent des heures, ils y vont ou s'y retrouvent en groupes et y dépensent bonne part de leur pécule. Ils y rencontrent des adultes, patrons et employés, et certains trouvent les moyens de se faire engager.

Lieux de nuit

Jusqu'en 1997, il y avait des arbres sur la Plaza de Armas où les enfants se réfugiaient pour dormir. Les battues nocturnes de la police nationale étaient moins fréquentes qu'aujourd'hui. Les enfants se partageaient les bancs¹⁵⁸ de la place qui étaient numérotés. Chacun avait le sien¹⁵⁹, certains le partageaient à deux. Jusqu'à plus récemment, beaucoup d'enfants dormaient chez *la mamita*, une vieille femme malade, élevant des *cuy*s dans une croulante bâtisse inka-coloniale aujourd'hui restaurée. Elle laissait les enfants s'installer n'importe où pour un sol ou un service rendu. Durant la période qui précède son décès, les *terokaleros* occupaient l'endroit et s'y réunissaient pour inhaler et dormir de jour comme de nuit. Il y avait également des échoppes vides du marché où les

¹⁵⁶ « cochon d'Inde »

¹⁵⁷ Colibrí reçoit parfois les gamins durant la nuit, hors des heures d'ouverture.

¹⁵⁸ On appelle parfois ceux qui dorment dehors les *bancaseros*

¹⁵⁹ « Mon banc était le numéro sept »
“*Mi banca era el número siete*”

enfants se réfugiaient pendant la nuit à l'abri de planches et de cloisons (« *las tarimas* ») aujourd'hui détruites.

Des adolescents louent des chambres dans des *hoteles baratos*¹⁶⁰ ou à des particuliers, seuls ou en groupe. C'est également le cas de certaines fratries. Leo (12) et Ramiro (16) louaient une chambre chez une femme du quartier de San Cristóbal. Ceux qui passent la nuit dans la rue ne dorment qu'au matin ou s'assoupissent sur le bord d'une fenêtre ou le pas d'une porte.

Lors de mon dernier séjour, les travailleurs du centre occupaient quotidiennement (de nuit) un local d'une rue du marché autrefois très vilement fréquentée (avant la réduction du marché de San Pedro et son déménagement partiel). La *chocolatería* est un lieu où les enfants mangent leurs repas, boivent du chocolat chaud avec du pain, parlent et regardent la télé. Sa clientèle est principalement constituée par les travailleurs du marché (de tous les types). Il s'agit en fait d'une simple *pension* aux horaires nocturnes, servant du bon chocolat chaud et devenue à la mode. Bien que proche du centre elle n'est absolument pas fréquentée par les touristes.

Lieux de détente et de loisirs

On peut compter les picanterías, les stades de foot, les lieux de fêtes, les montagnes et de leurs plaines, les salles de jeux, les *videos* (privés qui diffusent dans de petites salles et sur de petits écrans des films d'actions et de nombreux matchs de football nationaux et internationaux). Mais tout le centre historique offre des espaces qui permettent les jeux et les poursuites.

Les matchs de foot, concerts ou autres manifestations publiques sont fréquentes et les enfants travailleurs aiment s'y rendre. Elles offrent à la fois l'occasion de grands rassemblements (de potentiels clients) et d'un divertissement apprécié. Ils profitent de la foule pour proposer leurs produits ou services. Parfois, certains rejoignent la manifestation sans avoir les moyens financiers d'y participer. Lors de grands matchs de foot (opposant par exemple le Cienciano¹⁶¹ à une autre équipe nationale) par exemple, les lustrabotas sont nombreux à l'extérieur du stade et espèrent gagner le prix d'une entrée avant la fin de la partie (ils sont nombreux aussi à rentrer en douce).

4h

Outils matériels

Le matériel minimum du lustrabotas consiste en une brosse, un chiffon et du cirage. Certains commencent par se procurer cela pour gagner de quoi acheter une caisse ou simplement pour continuer à travailler après s'être fait confisquer leur caisse par les municipaux. Les caisses les mieux fournies contiennent deux brosses par couleur, une petite pour nettoyer la poussière, l'autre, généralement plus grande, pour passer le cirage, et un chiffon par couleur ; elles comptent en général trois couleurs : noir, marron et neutre. S'ajoutent des petites boîtes de films photos remplies de lait (pour imperméabiliser) et différentes poudres jaunes, rouges, bleues, beiges, pour le daim et certaines matières synthétiques ainsi qu'un petit morceau de mousse ou d'éponge pour appliquer la poudre. Ces éléments sont achetés au marché au fur et à mesure qu'ils viennent à manquer.

¹⁶⁰ « hôtels bon marché »

¹⁶¹ Equipe de foot de Cusco.

Les caisses diffèrent tant par leur couleur que par leurs tailles, par leurs formes et leurs possibilités de rangement. Elles ont en commun d'être en bois, formées d'une caisse principale creuse où le matériel peut être rangé et où l'on peut s'asseoir et d'être munies d'un appendice latéral servant de pose-pied pour le client. La plus petite observée avait une caisse dont les arrêtes ne dépassaient pas douze ou treize centimètres et une longueur avec le pose-pied, d'à peine trente centimètres, tandis que les plus grosses mesurent plus de vingt-cinq centimètres d'arrêtes et plus de cinquante de long. La première appartenait à un garçon de trois ans, les secondes aux vieux cireurs syndicalisés, souvent achetées à des menuisiers de métier. Les jeunes *ambulantes* les préfèrent plus légères et bon marché, ils les fabriquent, se les prêtent, les achètent ou les échangent à qui n'en veut plus. Ces caisses sont souvent peintes et décorées. On y inscrit le nom du Cienciano, le nom d'une amoureuse ou le sien, on y dessine des croix, des organes génitaux ou autres dessins et symboles, à l'encre, au typex ou taillés avec quelque objet pointu. Certaines caisses sont des exemples de stabilité et d'un travail minutieux et précis tandis que d'autres branlent et flanchent à la première secousse. Certaines comportent des tiroirs sous la caisse ou des espaces de rangements le long de la barre qui la lie au pose-pied.

La caisse sert principalement à transporter le matériel, à s'asseoir et à tenir le pied du client à bonne hauteur. On peut la porter sur le dos ou à la main selon les situations ou la préférence. Elle peut contenir bien d'autres choses que le matériel du cireur : de l'argent, des photos de voyage ou d'un parent, l'adresse e-mail d'un touriste ou autre ami, du papier et de quoi écrire, un texte religieux ou une poésie, une pièce en métal pour *telefonar*, du terokal, etc. En peut outre constituer un moyen de défense ou d'attaque efficace.

El Huérfano y el sepulturero

*Estaba muerto de frío
El huérfano que aquel día
Que en los portones pedía
Pobrecito ante el gentío
Mientras su mano alargaba
Con voz trémula exclamaba
“Una limosna señores
Que es para un ramo de flores
Para quién tanto me amaba”
La gente entraba y salía
Sorda a la voz del penitente
Y el niño desesperado
Por el cambio que encontró
Llorando le preguntó
“Dígame señor ligero,
¿Quién a mi madre llevo?”
Y el viejo sepulturero
Triste al niño le dijo
“No me hagas preguntas hijo
Por qué hacerte llorar no quiero
Los ricos están primeros
Por eso el lugar les damos
Los pobres no somos nada
Hasta la muerte estorbamos”*

J.M. Pombo

(Le poème préféré de César,
qu’il avait dans sa poche,
septembre 2001)

L’orphelin et le fossoyeur

Il était mort de faim
L’orphelin qui ce jour-là
Devant les grandes portes mendiait
Pauvre petit devant la foule
Alors qu’il étendait sa main
D’une voix tremblante il s’exclamait
« Une pécule messieurs
C’est pour un bouquet de fleur
Pour qui tellement m’aimait »
Les gens entraient et sortaient
Sourds à la voix du pénitent
Et l’enfant désespéré
Par le changement rencontré
Demanda en pleurant
« Dites-moi Monsieur léger (?)
Qui a emmené ma mère ? »
Et le vieux fossoyeur,
Triste dit à l’enfant
« Ne me demande rien fils,
Parce que je ne veux pas te faire pleurer,
Les riches sont les premiers,
C’est pour ça que nous leur cédon la place,
Les pauvres ne sommes rien,
Jusqu’à la mort nous ennuyons. »

5

Outils sémiotiques

a. Récits archétypiques utilisés pour se présenter à différents interlocuteurs

- Présentations de soi et utilisation de récits archétypiques
- Autres scripts

b. Récits, histoires, légendes

c. Mots et expressions fréquents

d. Chansons

Dans cette partie, je présente une série d'outils sémiotiques en circulation dans le SIACL. Il ne s'agit ni des plus importants ni des plus pertinents mais de ceux que j'ai pu observer le plus évidemment. La description des outils sémiotiques s'inscrit théoriquement dans la description du SIACL : ils en sont des éléments constitutifs. Dans ce chapitre, j'aborde les outils sémiotiques en tant qu'objets extérieurs.

Récits archétypiques utilisés pour se présenter à différents interlocuteurs

J'ai évoqué les acteurs principaux des réseaux sociaux à l'intérieur desquels circulent les cireurs de chaussures et autres enfants travailleurs ambulants. Ceux-ci ne se présentent pas de la même façon selon qu'ils s'adressent à un client étranger, un policier, un pair ou un éducateur par exemple. Quand je les interroge, les enfants se présentent à moi différemment selon qu'ils me connaissent plus ou moins bien, la façon dont ils me perçoivent ou ce qu'ils attendent de moi par exemple. Je ne suis pas en mesure de savoir ce qu'il en est pour chacun au moment des entretiens, mais j'observe des façons de se présenter « qui se répètent » également dans les rues. En se présentant, ils utilisent dans certaines circonstances des récits archétypiques. Je n'en rapporte que quatre, observés « sur le terrain » et au cours des entretiens, ils sont partagés et fréquemment utilisés.

Les enfants travailleurs sont généralement discrets sur leur personne. Ils ne se présentent que quand on leur demande et ne racontent pas facilement la vérité sur eux-mêmes. Il existe une expression pour désigner cette pratique : *contar cuentos*¹⁶².

Présentations de soi et utilisation de récits archétypiques

Face aux touristes, ils utilisent des récits pour émouvoir ou amadouer l'étranger et obtenir de lui quelque argent ou soutien. Ils racontent qu'ils sont des orphelins ou des enfants battus ou abandonnés. C'est également le cas avec certains clients autochtones. Ils utilisent par exemple les expressions « *niño pobre*¹⁶³ », « *niño de la calle*¹⁶⁴ », « *niño abandonado*¹⁶⁵ », « *familia umilde*¹⁶⁶ » pour qualifier leur situation, disent vivre dans la

¹⁶² « raconter des histoires »

¹⁶³ « enfant pauvre »

¹⁶⁴ « de la rue »

¹⁶⁵ « abandonné »

¹⁶⁶ « famille humble »

rue. Leurs récits, dont le détail du scénario varie, ont en commun de présenter un enfant sans ressource, pauvre et devant être protégé ou aidé. Ils sont accompagnés d'un jeu d'acteur, de mimiques, de silences, de regards perdus ou rivés au ciel.

« Oui, je les convainquais, j'ai toujours été un clown depuis enfant, j'allais et je leur disais, « allez madame, achetez le balai », enfin, je les baratais « si je ne vends pas ma grand-mère me frappe, ma grand-mère est méchante, si je ne vends rien, elle ne va pas me faire manger ma grand-mère » et comme ça « qui est ta grand-mère pour la dénoncer ? » « non madame, c'est à une dame qui vend, mais, euh, madame, ma grand-mère me bat quand je ne vends pas, elle ne me donne pas à manger, nous vivons de la vente de balai parce que ma grand-mère est déjà vieille », « oui » on me disait parfois, « et si elle est vieille pourquoi elle te bat ? » « c'est que moi je la respecte ma grand-mère, comment je vais en venir aux mains ?! », et voilà, je racontais mon histoire à tout le monde et disais vivre de la vente de balai « j'ai des frères, je suis l'aîné, avec mon père malade », n'importe quel baratin et ils achetaient, je vendais toujours, je suis jamais parti comme ça, je faisais tout le marché. »

“ Si, yo les convencía, siempre era payaso desde chibolo, o sea les iba les decía ya pe seño lleva las escobas, o sea le metía floro pe, si no vendo me pega mi abuela, mi abuela es mala, si no vendo no me va a hacer comer mi abuela y así, quién es tu abuela para denunciarle, no señora es de una señora que vende, pero este señora mi abuela me pega cuando no vendo, no me da de comer, nosotros vivimos de la venta de las escobas porque mi abuela ya es viejita ya, me decía a veces, y si es viejita por qué te pega, es que yo le respeto a mi abuela, cómo le voy a meter la mano y así a todos les contaba mi historia, y decía no que yo vivo de la venta de las escobas, tengo mis hermanos, soy el mayor estoy con mi papá enfermo, cualquier floro y me compraban, siempre vendía, nunca me he ido así, por todo el mercado recorría”.

Ils se présentent aussi comme d'honnêtes « *niños trabajadores* », payant leur matériel scolaire, aidant leur famille et finançant l'écolage des petits frères et sœurs. La trame principale est celle de l'enfant sain qui travaille parce qu'il vient d'une famille pauvre et qu'il l'aide. C'est l'histoire de l'enfant brave. Ce que racontent les *llorones* est une variante de ce même récit. L'enfant travaille honnêtement dans la rue, il s'est fait voler ce qu'il a gagné et va se faire battre s'il rentre à la maison. Dans ce cas, il se présente comme doublement victime, de son voleur et du parent violent.

D'autres se présentent comme des enfants indépendants, ayant depuis toujours un goût pour la liberté, l'aventure et l'indépendance. Ils veulent travailler, aller de l'avant¹⁶⁷, être quelque chose dans la vie¹⁶⁸.

Quelques-uns se décrivent comme des individus vicieux (*mañoso*) trop attachés aux vices de la rue, de l'argent, du vol ou de la drogue, ils prétendent ne pas pouvoir s'en sortir¹⁶⁹ et adoptent une attitude fataliste¹⁷⁰, victimes de la vie et de soi.

¹⁶⁷ « *Salir adelante* »

¹⁶⁸ « *ser algo en la vida* »

¹⁶⁹ « *no lo puedo soltar* »,

« *ya me he acostumbrado a ese vicio* »

« *cada quien tiene su vicio* »

¹⁷⁰ « *así soy yo* »

Autres scripts

Face aux interlocuteurs réguliers, les enfants utilisent certains scripts. Le récit de Carito en donnait un exemple. Les vendeurs ambulants de la place s'asseyent sur les bancs à côtés de touristes et les abordent toujours de la même façon, commençant par une série de questions. « *¿De que país amigo?* ». Si le touriste vient d'un des nombreux pays que l'enfant « connaît », il lui répond le nom de la capitale puis du Président, par exemple « *Capital París, Presidente Chirác* »¹⁷¹. Ils demandent ensuite « *¿Cuanto tiempo acá en el Cusco?* »¹⁷², puis « *¿Ya ha viajado a Machu Picchu?* »¹⁷³, « *¿Le gusta el Cusco?* »¹⁷⁴ et enfin, mais moins systématiquement, « *¿En qué hotel está?* »¹⁷⁵ ou « *¿Conoce las ruinas de Sacsayhuamán?* »¹⁷⁶. Beaucoup de touristes demandent alors leurs noms aux enfants. Des réponses fréquentes sont « *Kevin Costner* », « *Tom Cruise* » et dans un autre registre « *Juan Vaca Charles* »¹⁷⁷. Certains donnent systématiquement de faux prénoms. Les *postaleros* ont une façon amusante de séduire le touriste par l'humour. Les cartes qu'ils vendent figurent des momies inkas, les ruines du Machu Picchu, de Pikillakta, Q'enko ou Ollantaytambo, des paysannes indiennes dans l'habit folklorique, des lamas ou des moutons sur l'altiplano et des bambins colorés de laine, joufflus et dans le style tiers-monde ou autres manifestations de l'« authentique » andin. Quand les clients semblent avoir le temps (c'est le cas de la majorité de ceux qui se prélassent sur la place au soleil), les vendeurs commentent les cartes qu'ils font défiler d'un geste du pouce. Pour reprendre les exemples de photos donnés et dans l'ordre : « *Michael Jackson* », « *Mi casa* ». « *Mi madre* », « *Mi ganado* »¹⁷⁸, « *Mis hermanitos* »¹⁷⁹, etc..

Thèmes fréquemment abordés

Comme je l'ai dit plus haut, certains sujets ne sont pas abordés. D'autres au contraire sont régulièrement partagés et commentés. Les enfants parlent entre eux de ce qu'ils ont en commun : le travail, les clients, les touristes, les problèmes avec la police et les histoires qui circulent dans la rue principalement. Quand un enfant se met en scène en racontant son arrestation par la police, sa détention et comment il s'en est finalement sorti, il fait plus que rapporter son vécu. Même pour des enfants et adolescents qui travaillent et/ou vivent dans la rue, les battues de la police, l'isolement, les coups ou la faim sont impressionnants. Dans une certaine mesure, celui qui les endure en ressort grandi. En le racontant, il fait de lui une sorte de *héros*.

Les novices apprennent, à force de les entendre, les récits et les manières de raconter qui ont le plus de succès auprès de l'auditoire. Chiricha, petit garçon dur et intrépide de 11 ans, essaie toujours de paraître plus grand (et en ceci il grandit) et de « faire sa place » en intervenant dans les discussions pour dramatiser, à la façon des aînés, des faits parfois sans intérêt. Il est interrompu ou n'est pas écouté quand il ne fait pas rire. Pour prendre la parole au sein d'un groupe, il faut notamment être en mesure non seulement de rapporter des faits pertinents mais également (et surtout) d'adopter le type de langage en vigueur.

¹⁷¹ Les touristes suisses posent une colle...

¹⁷² « Depuis combien de temps à Cusco ? »

¹⁷³ « Vous avez déjà voyagé au Machu Picchu ? »

¹⁷⁴ « Vous aimez Cusco ? »

¹⁷⁵ « Dans quel hôtel êtes-vous ? »

¹⁷⁶ « Vous connaissez les ruines de Sacsayhuamán ? »

¹⁷⁷ Jeu de mots grossier, mais toujours inaperçu : *cachar* veut dire quelque chose comme « fornicuer » et *va a cacharles* « va vous fornicuer ».

¹⁷⁸ « mon bétail »

¹⁷⁹ « mes petits frères »

A force d'écouter parler les autres, se raconter, se mettre en scène autour d'événements semblables, un novice apprend par exemple ce qui est « possible », comment on peut agir, ce qui est jugé bon et ce qui ne l'est pas. C'est par le biais du langage qu'est constamment transmise et reconstruite (co-construite) la psychologie populaire et à partir d'elle que les individus construisent du sens et orientent leurs pratiques au sein de SIAC spécifiques.

Entre enfants travailleurs, d'après mes données et de manière significative, les thèmes les plus fréquemment abordés sous la forme de script sont relatifs aux :

- Clients, touristes (*clavadas* et *pavadas*)
- Battues de la police, altercations, détentions, prisons, etc.
- Bagarres, histoires de la rue

J'assure la redondance de ces thèmes dans la conversation et ce qu'ils ont en commun dans les manières dont ils sont mis en scène, mais ne suis pas en mesure de rapporter ces façons à l'écrit. Quelque chose peut-être de l'ordre de la solennité ou ayant le ton du complot. Les récits sont parsemés d'interjections comme « *por Dios enano*¹⁸⁰ », « *firme*¹⁸¹ *pe causa* », « *por la Sarita*¹⁸² *pe huevón* » comme s'il s'agissait de faits invraisemblables. On souligne notamment les risques, les éléments qui montrent la vivacité, la présence d'esprit, la résistance ou l'audace du narrateur. Les tours de paroles peuvent être longs, on laisse raconter les histoires.

Récits, histoires, légendes

A l'époque où je commençais à faire connaissance avec les enfants dans la rue, nous passions des heures, le soir, à nous raconter des histoires. Il y avait celles des Inkas ou *del campo* dont j'étais passionné, faites de maïs d'or, de vaches transformées en lamas, tout d'or également, d'âmes ambulantes condamnées sous l'Empereur, de maléfices jetés par les montagnes ou ses esprits du jour ou de la nuit, jambes soudées, bétail disparu, foie volé ou parole perdue et de touristes égarés, morts de faim dans les ancestrales galeries souterraines (*chincanas*) qui s'étendaient, dit-on, de Buenos Aires au Sud jusqu'aux basses Andes tropicales vénézuéliennes dans le Nord. Certains garçons écoutaient régulièrement à la radio l'émission *los cuentos de la cripta*¹⁸³ et partageaient leur effroi dans nos soirées. Toutes ces histoires ne sont pas pure fantaisie dans la pensée andine. Les esprits et les êtres invisibles à nos yeux se manifestent de différentes façons perceptibles plus ou moins subjectivement. Les gens rencontrés ne doutent pas de leur existence.

D'autres histoires circulent dans la rue, sordides et effrayantes, de viols, de vols d'organe, d'enfant congelé dans le froid, jeté d'un pont ou disparu, légendes urbaines et faits divers déjà froidement évoqués.

¹⁸⁰ lit. « nain » utilisé comme « mec »

¹⁸¹ quelque chose pour dire « c'est vrai »

¹⁸² Santa Sara Colónia, patronne des miséreux

¹⁸³ « Les contes de la crypte »

Chansons

A la radio, dans le marché, les *picanterías* ou à la maison les enfants travailleurs écoutent principalement du *huayno* et de la *música chicha*. Quand la *chicha* ne parle pas d'amour et de tromperie, elle évoque l'envie de boire pour oublier, l'univers carcéral ou le monde de la rue et de solitude. Parmi les chanteurs les plus écoutés, appréciés ou entonnés, on compte Chacalón el Faraón de Cumbias, Dina Paucar la Diosa Hermosa del Amor, Pascualillo Coronado y su Grupo Estrella Azul ou Sonia Morales la Reyna de Corazones. Washington me le disait à propos de Pascualillo :

« C'est comme s'il racontait ma propre histoire. »
“*Es como que estaría contando mi propia historia*”.

Titres évocateurs :

Boire pour oublier :

Alcool pour oublier
Licor para olvidar (Los Ronisch)
Apportez plus de bière
Traigan mas cerveza
Je fais santé avec mes amis
Brindo con mis amigos
Buvant pour oublier
Tomando para olvidar
Deux petites bières
Dos cervezitas (Sonia Morales)
Je boirai pour t'oublier
Tomare para olvidarte
Mille bière
Mil cervezas (Pascualillo Coronado y su Grupo Estrella Azul)

Univers carcéral :

Monsieur le geôlier
Señor carcelero (Pascualillo Coronado y su Grupo Estrella Azul)
Plainte d'un prisonnier
Lamento de un preso

Monde de la rue :

Conflits
Conflictos (Los Ovnis)
Ambulant
Ambulante (Shapis)

Solitude :

Solitude
Soledad
Le solitaire
El solitario
Triste solitude
Triste soledad

El abrir de los ojos

*Al pasar por las calles,
Me dio pena ver a mis hermanos
Pues muertos de hambre
Pidiendo un pan que comer.
Pues al no encontrar,
Vi con mis ojos como ellos se acercaban a otros que tenían droga,
Pues lo compartieron como un plato de comida.
¿Hasta cuando más vamos a seguir así?
Por días veo cada niño que va cayendo
En el vicio del terokal y de la droga
¿Será tan pequeño el mundo
Que este mal avanza y contamina mas niños?
¡Pues hermanos, abramos los ojos
Y miremos la luz, la luz del triunfo y del trabajo!*

Grimaldo Quispe Humpiri (16 ans, août 2000)

Ouvrir les yeux

En passant dans les rues,
J'ai eu de la peine en voyant mes frères
Morts de faim
Quémandant un pain à manger.
Et ne trouvant pas,
J'ai vu de mes yeux comment ils s'approchent d'autres qui ont de la drogue.
Ils l'ont partagé comme un plat de nourriture.
Jusqu'à quand continuerons-nous ainsi ?
Depuis des jours je vois chaque enfant tomber
Dans le vice du terokal et de la drogue,
Le monde serait-il si petit que ce mal avance et contamine plus d'enfants ?
Et bien frères, ouvrons les yeux
Et regardons la lumière,
La lumière du triomphe et du travail !

6

Parler de se soi et de ses expériences au travail ou dans la rue et construire du sens

Dans ce dernier chapitre, je m'intéresse à différentes manières dont les individus donnent du sens à leur expérience. Les enfants et adolescents interrogés utilisent des termes spécifiques pour se définir aux différentes étapes du récit qu'ils présentent et construisent au gré de l'entretien. Ces éléments sémiotiques sont envisagés comme des ressources qui permettent aux individus de faire face aux contraintes et aux changements et de continuer à agir, penser et construire du sens.

J'ai demandé à mes interlocuteurs de se présenter et de m'expliquer « comment ils étaient arrivés à travailler sur la place » et de me raconter ensuite leurs débuts dans les rues¹⁸⁴. J'évoque d'abord brièvement différentes façons dont les enfants travailleurs parlent des premières expériences de la rue et d'eux en ce temps, puis présente les événements qu'ils considèrent comme des ruptures ou impliquant des changements importants. Enfin, je rapporte ce qu'ils considèrent avoir appris en travaillant et retiré de leur vie dans la rue.

6a Les premiers temps dans la rue

La période de leur vie où les enfants ne connaissaient pas la rue est présentée comme une période d'ignorance (« *No sabía nada.* »¹⁸⁵), de calme (« *Era bien tranquilo.* »¹⁸⁶) ou d'innocence (« *Yo antes era sano.* »¹⁸⁷) par opposition au monde de la rue riche d'expériences, de changements et d'apprentissages (« *Aprendí mucho de la calle.* »¹⁸⁸). Les débuts sont souvent décrits comme une période triste et difficile. La solitude, la faim, le froid et la peur sont souvent évoqués.

« C'était triste, je dormais dans la rue, quand je suis arrivé ici à Cusco, je ne savais pas non plus où dormir, durant une semaine j'ai dormi dans la rue; là en-bas, sous le pont où il y a les tentes. J'étais seul. Ça fait trois ans que j'ai arrêté de dormir dehors, je me couvrais avec des cartons, parfois j'avais peur, je faisais du feu avec des cartons. »

“Era triste, dormía en la calle, cuando he llegado acá al Cusco también no sabía donde dormir así, durante una semana dormí en la calle; por ahí abajo, debajo del puente donde hay las carpas, ahí. Estaba solo. Hace tres años que deje de amanecer, me tapaba con cartones, a veces tenía miedo, hacía fuego con cartones.”

Pour d'autres au contraire, la découverte de la rue rappelle un sentiment de liberté qui semble principalement liée à l'absence des adultes.

« La vie dans la rue, quand tu sors la première fois de chez toi tu as l'impression qu'il n'y a pas à tes côtés, comme si tu n'avais pas de parents, comme si tu n'avais rien, personne qui te mette en garde, tu es dans la rue, tu ne te préoccupes de rien. »

¹⁸⁴ « ¿ Podrías contarme como has llegado a trabajar en la calle y contarme momentos importantes o cosas que te han ocurrido en tus primeros tiempos en la calle ? »

¹⁸⁵ « je ne savais rien. »

¹⁸⁶ « J'étais bien tranquille. »

¹⁸⁷ « Moi avant j'étais sain. »

¹⁸⁸ « J'ai beaucoup appris de la rue. »

“La vida en la calle, cuando sales la primera vez de tu casa, te parece como si no estuviera al lado, como si no tendrías padres, no tendrías nada, nadie quien te llame la atención, estas en la calle así, no te preocupas de nada así.”

Mais la majorité des enfants interrogés assimile les premiers temps dans la rue au début des activités lucratives et du pouvoir d’achat. Même quand les circonstances de travail sont difficiles, la possibilité de dépenser son argent à sa guise est appréciée.

« A mes dix ans j’ai commencé à travailler dans un restaurant, c’était difficile, je travaillais depuis deux heures du matin jusqu’à midi. J’avais de l’argent et j’aimais ça. Je dépensais beaucoup en Nintendo, j’achetais mes vêtements comme ça. »

“A mis diez años empecé a trabajar en un restaurante, era difícil, trabajaba desde las dos de la mañana hasta el mediodía. Tenía plata y me gustaba. Mucho gastaba en Nintendo, compraba mi ropa así.”

Juan fait partie des adolescents qui disent avoir toujours aimé être dans la rue et travailler. Il est de ceux qui ont commencé à travailler pour leurs parents. Il semble accorder au moins autant d’importance à la présence dans la rue qu’au travail.

« Je me suis échappé de chez moi il y a cinq ou six ans. J’aimais être dans la rue [...]. Avant je sortais vendre des caramels, j’amenaient de l’argent à ma mère, j’allais, venais, allais, venais et un jour je ne suis pas revenu. Je ne suis jamais revenu. »

“Me he escapado de mi casa hace cinco o seis años ya. Me gustaba estar en la calle,[...]. Yo antes salía a vender caramelos, le llevaba plata a mi mamá, iba, venía, iba, venía así y un día no he vuelto pues. Nunca he vuelto.”

6b

Événements ou faits importants lors des premiers temps dans la rue

- a. La sortie dans la rue
- b. Les rencontres
- c. Commencer à travailler et découvrir l’argent
- d. Connaître des institutions éducatives
- e. La mauvaise réputation
- f. Les policiers
- g. Le terokal
- h. Être victime de vols

La sortie dans la rue

Pour les enfants qui travaillent à la maison ou accompagnent leur mère sur son lieu de travail, dans le marché ou au coin d’une rue, la sortie dans la rue ne constitue pas une rupture. Au contraire, les enfants travailleurs qui ne vivent pas dans une structure familiale conçoivent la séparation d’avec la famille et la sortie dans la rue comme impliquant des changements importants. C’est le cas pour la majorité de ceux interrogés.

Les rencontres

Les récits des premiers temps dans la rue sont ponctués de rencontres entre enfants qui permettent de faire face aux changements, notamment la sortie dans la rue elle-même.

« Moi quand je suis sorti dans la rue j'avais sept ans et je me joignais à des enfants de mon âge et je marchais dans la rue, moi avec eux, eux n'allaient pas chez eux et moi de peur n'y allais pas non plus, de peur que mon papa me frappe, je n'allais pas à la maison, de cette façon ils m'emmenaient dormir dans la rue et moi je dormais dans la rue. »

“Yo cuando recién salí a la calle era, tenía mis siete años y, y en ahí me juntaba con niños de mi edad, y andaba en la calle así, y yo con ellos, ellos no iban a su casa, yo de miedo no iba a mi casa también, o sea de miedo que me pegue mi papá, no iba a mi casa, de esa manera, me llevaban a dormir en la calle y yo paraba durmiendo en la calle.”

C'est souvent après une rencontre qu'un novice acquiert peu à peu les techniques et moyens de participer aux jeux de la rue. Les enfants sont disposés à prêter de l'argent aux nouveaux arrivants. Pour s'assurer du remboursement, ils demandent un objet déposé en garantie. Certains se font rembourser avec intérêts. On amène les nouveaux au dortoir municipal, leur loue des caisses, leur donne des conseils, on fait des démonstrations, on leur apprend à vendre ou à acheter à bon marché.

« Moi ça fait deux ans que je suis dans la rue. Et ça a été comme ça, la première fois, je ne sais pas, j'ai rencontré mon ami, il m'a prêté vingt soles et de là j'ai commencé, il m'a prêté, j'ai acheté des cartes postales, je ne savais pas où. Il m'a appris et il m'a appris à acheter des cartes postales et là j'ai enfin appris comment, de là j'avais payé les dix soles à ma maman et je commençais à racheter des cartes postales et de là je gagnais déjà ma vie. »

“Yo hace dos años que estoy en la calle. Y ha sido así, la primera vez, no sé, mi amigo, me encontró, me ha prestado 20 soles de eso nomás he empezado, me ha prestado, he comprado postales, no sabía de donde comprar. Él me enseñó, y me ha enseñado a comprar postales y de ahí he aprendido ya como, de eso a mi mama de 10 soles ya la he pagado y empezaba aumentarme, aumentarme mas postales y en ahí tenía, y de eso ya yo ganarme la vida.”

Les rencontres facilitent en plus la prise d'information et la découverte de l'environnement, de ses ressources et contraintes. Les informations circulent rapidement au sein des réseaux d'enfants et adolescents travailleurs. Les nouveaux apprennent où dormir et où manger. Le dortoir Qosqo Maki par exemple doit sa réputation et sa population d'usagers à l'efficacité du système du bouche-à-oreille.

Se joindre à d'autres permet aussi de faire des économies, en louant par exemple une chambre à plusieurs, ou d'être hébergé pour un temps.

« J'ai été quelques jours dans la rue et ensuite j'ai loué ma chambre avec deux amis. »

“Yo estuve unos cuantos días en la calle de ahí alquile mi cuarto con dos amigos.”

« A Puno je ne dormais pas dans la rue, très froid, une fois seulement ; un ami m'a aidé et je le remercie parce qu'il m'a logé dans sa chambre et il est serveur et on vivait les deux, je restais dans sa chambre et il sortait travailler ; je le remercie beaucoup parce qu'il m'a aidé. »

“En Puno, ahí si no dormía en la calle, muy frío, una vez nomás, solamente una vez; un amigo me ayudo y lo agradezco por que me alojo en su cuarto, y él es mozo, y los dos nomás vivíamos, yo me quedaba en su cuarto y él salía a trabajar; lo agradezco mucho por que me ha ayudado.”

Quelques-uns ont moins de chance et apprennent sous la contrainte à inhaler ou à voler.

Commencer à travailler et découvrir l'argent

Une première rencontre opportune peut ainsi largement orienter ce qu'un enfant fait quand il arrive dans la rue. Certains disent, on l'a vu, avoir appris à travailler sur les conseils et consignes d'un pair plus âgé ou plus expérimenté.

Commencer ou apprendre à travailler de façon indépendante ou simplement en dehors du foyer est souvent évoqué comme un changement important : soit parce qu'il s'agit d'une stratégie pour faire face à un événement ayant déjà eu lieu, dans ce cas le début de l'activité lucrative s'inscrit dans la phase de transition (il peut constituer une stratégie ou une ressource), soit parce qu'il est perçu comme impliquant des changements en soi en termes de découvertes, d'expériences et d'autonomie. Comme le travail, la découverte de l'argent, du pouvoir de dépenser à sa guise, de gérer son budget, soit d'acquérir une forme d'indépendance économique, marque différents types de transitions.

Quand un enfant travaille dans la rue pour payer son école ou aider ses parents, il rencontre d'autres travailleurs. S'il les voit mendier ou arnaquer les clients et recevoir parfois pour une main tendue l'équivalent d'un mois de salaire de son père, il aura difficilement la motivation pour continuer à ramener ses bénéfices à la maison et préférera peut-être continuer à gagner de l'argent dans la rue. Dans ce sens, l'argent est perçu comme un vice.

« J'aimais l'argent, le vice, c'est-à-dire être dans la rue, gagner de l'argent, vendre des bonbons. »

“Me gustaba la plata, el vicio, o sea estar en la calle no, ganar plata, vender caramelos.”

« C'est que quelque chose, je ne sais pas, quelque chose est passé dans mon corps et m'a donné à prendre pour vendre la nuit dans la rue, je ne sais pas [...] c'est ma faute aussi, je sais déjà dépenser de l'argent. »

“Es que algo no sé, algo me ha pasado a mi cuerpo, me ha dado a coger para vender en las noches en las calles, no sé, [...] yo también tengo la culpa así, ya sé gastar plata.”

Tous les interviewés de plus de seize ans, à l'exception des fumeurs de terokal, disent avoir appris à utiliser leur argent, à le dépenser avec mesure, à économiser. Mauricio raconte une expérience précise qui l'a « choqué, étant enfant » :

« Ça a été la première expérience qui m'a choqué, étant enfant, bon je n'avais pas d'argent, j'allais chez ma grand-mère ; là où ça m'a le plus choqué c'était à Lima parce que là-bas j'ai bossé et je dépensais mon argent et ensuite je n'avais plus rien, il n'y avait plus de travail et où est l'année que tu as travaillé ou trois mois, quatre mois, son fruit, ou est-il, on suppose que tu as dû économiser quelque chose parce que le boulot se termine et de quoi tu vis pendant que tu en trouves un autre, tu dois avoir de quoi payer des trajets, pour manger, pour toutes ces choses, depuis ce moment-là j'ai commencé à économiser de l'argent, j'ai bien économisé mon argent. »

“O sea eso fue la primera experiencia que me chocó, siendo chibolo, bueno no tenía plata, me iba donde mi abuela pe; donde me chocó más fue en Lima, porque ahí chambeé, igualito gastaba mis cosas, mi plata, y después no tenía nada, o sea no había chamba y dónde está el año que has chambeado o tres, cuatro meses, sus frutos, dónde están, se supone que has debido de juntar algo, porque la chamba se acaba y de qué vives mientras busques trabajo tienes que tener para pasajes, para comer, para todas esas cosas, desde esa vez empecé a juntar plata, o sea junté bien mi plata.”

Connaître des institutions éducatives

Connaître une institution comme le dortoir municipal, le *comedor popular*¹⁸⁹ ou les éducateurs de l'INABIF, de l'ELIM ou de Colibrí ouvre souvent des perspectives à l'enfant (quel que soit d'ailleurs dans une certaine mesure la qualité de l'intervention) d'abord parce que ces institutions offrent des ressources matérielles, ensuite parce qu'elles permettent de rencontrer des contemporains qui vivent des situations plus ou moins similaires à la sienne. Le dortoir est souvent évoqué parce qu'il a permis aux enfants d'envisager différemment leur séjour dans la rue. Quand je demande à Raúl « *¿como es vivir en la calle ?* »¹⁹⁰, il me répond « *en la calle te enfermas y no hay nadie que te apoya* »¹⁹¹ puis il m'explique comment il est tombé malade d'une pneumonie alors qu'il dormait dehors. Dans ce cas, la rencontre avec les éducateurs de Qosqo Maki marque un changement dans son expérience de la rue. Il a été conduit à l'hôpital et fait soigné :

« Un éduc de Qosqo Maki m'a emmené à l'hôpital et m'a fait soigné »
“*Un profe de Qosqo Maki me ha llevado al hospital y me ha hecho sanar.*”

La mauvaise réputation

Les nouveaux arrivants découvrent à leurs dépens la piètre réputation des enfants travailleurs. Ils évoquent le regard des gens qui les prennent pour des voleurs ou les trouvent sales et miséreux.

« Des fois pour le simple fait d'être seulement cireur de chaussures tu es déjà un *piraña*, cireur de chaussures, qu'est-ce que c'est un cireur de chaussures, voleur, fumeur, drogué, bourré c'est-à-dire à peine ils te voient cirer ils pensent déjà comme ça et même si tu trouves une copine et que les gens savent que tu es cireur, « Ah non ma fille, ils sont comme ci, comme ça. » Bon tu es cireur, change de boulot! »

“*A veces por el simple hecho de ser sólo lustrabotas, ya eres piraña, lustrabotas, qué es un lustrabotas, ratero, fumón, drogadicto, borracho o sea mientras, cuando te ven lustrando ya piensan así, hasta si te consigues una jerma y saben que eres lustrabotas, ah no hija, estos son así, así. Bueno eres lustrabotas, cámbiate de chamba.*”¹⁹²

Les policiers

Connaître la rue, c'est faire rapidement avec elle la connaissance des polices nationales et municipales. Certains enfants racontent comment leurs premiers contacts avec la police les

¹⁸⁹ « réfectoire populaire »

¹⁹⁰ « C'est comment de vivre dans la rue ? »

¹⁹¹ « Dans la rue, tu tombes malade et il n'y a personne qui t'appuie. »

¹⁹² « Par nécessité, parce que je n'avais ni de quoi manger ni de quoi m'habiller, je me promenais bien dégoûtant et les gens me regardaient mal. Le regard des gens fait mal, il a un effet négatif, ils pensent que tu es un voleur et même si toi tu ne veux pas, tu le fais. Quand on me regarde comme ça je me sens mal, triste, à voir et à penser que personne ne m'appuie ni m'aide. »

“*Por necesidad por que no tenía que comer, ni vestirme, andaba bien cochino y la gente me miraba mal. La mirada de la gente duele, tiene un efecto malo, piensan que tú eres chorro, y por mas que tu no lo quieras, pero lo haces. Cuando me miran así, me siento mal, triste, porque al ver y al pensar que nadie me apoya ni me ayuda.*”

« Parce que de moi ils pensent le pire, ma grand-mère, mon frère qui est ici, mon frère, sa maman et son autre frère, ouf ils pensent le pire de moi, parce qu'ils me voient sur la place ils disent “non, celui-là il est abîmé, lui c'est un voleur, un ivrogne, tout. »

“*Porque de mi piensan lo peor mi abuela y mi hermano que está acá, mi hermano, su mamá y su otro hermano, uy piensan lo peor de mí, porque me ven en la plaza dicen no éste es maleado, éste es choro, éste es borracho, todo.*”

« C'est difficile, tout de suite quand tu sors de chez toi, on ne te considère plus de la même manière. »
“*Y es difícil, de frente cuando sales de tu casa, ya no te consideran de la misma manera.*”

ont marqués. Après dix jours passés dans la rue, Bautista s'est fait emmener en *battida*. Les coups reçus ont eu cette conséquence positive que sa peur l'a ensuite poussé à utiliser le service du dortoir et à éviter à tout prix de dormir dans la rue.

« Je n'aime plus dormir dehors, c'est que quand on me dit « il faut dormir dehors » il semble que parce qu'ils font des battues, seulement pour ça j'ai peur. Quand ils emmènent en battue n'est-ce pas ils disent « je vais te lâcher demain » comme ça, ensuite ils ne te relâchent pas avant quatre jours et on ne mange même pas, des fois il y a un monsieur, c'est un policier, il est méchant, des fois il entre dans la chambre où ils nous mettent et il nous fait faire des pompes et des sauts de grenouille, ce qu'ils font à l'armée, c'est ça qu'ils nous font faire et ensuite si on ne le fait pas bien il a sa barre et avec ça « ta main ici ! » et là il frappe sur le pied et sur la main. C'est pour ça que je n'aime plus dormir dehors, ça fait longtemps, j'ai peur de dormir dehors. »

“Ya no me gusta amanecer, es que cuando me dicen ”hay que amanecer” parece que, por lo que hacen batida, por eso nomás tengo miedo pe. Cuando llevan de batida no cierto, dicen que “te voy a soltar mañana” así, de ahí no sueltan, sueltan de cuatro días, ni siquiera ni comemos, hay veces hay un caballero, es un policía, malo es así, hay veces entra al cuarto donde que nos eso, nos meten, ahí, sabe hacernos planchas, ranas, eso que hacen los soldados, eso pe, eso nos hace hacer, de ahí, si no hacemos bien, tiene su barra, con eso “ya tu mano ahí!” de ahí golpea en el pie y en la mano. Por eso ya no me gusta amanecer, tiempo ya, me da miedo también amanecer”

Le terokal

Pour certains interrogés, les premiers temps dans la rue coïncident avec la découverte du Terokal. Alex raconte comment il pensait d'abord, en voyant les autres le nez sur des bouteilles en plastique, qu'ils buvaient du soda. Beaucoup d'enfants sont entraînés plus ou moins de force pour inhaler les premières fois. Ce fut le cas de Marco. La dépendance au Terokal participe dans certains cas à attirer l'enfant dans la rue. La rue elle-même est encore présentée comme un vice, celui de la “vie facile”.

« J'ai toujours aimé être chez moi mais je ne sais pas pourquoi je ne me suis pas habitué, je pensais à ma maman, je voulais rentrer chez moi mais je ne pouvais pas, c'est-à-dire, c'est comme dire moi je voulais revenir mais je ne pouvais pas, quelque chose, comme dire que quelque chose me disait « cours à la maison » et je pensais à ma maman, à mon papa, mais je ne sais pas, je ne pouvais pas, c'est à cause du vice que je ne pouvais pas rentrer chez moi, à cause du terokal, de la rue, je me suis habitué à la vie facile. »

“Siempre me ha gustado mi esto, estar en mi casa, pero no sé porque no me he acostumbrado, me recordaba de mi mama así, quería volver a mi casa pero no podía, o sea, o sea es decir como es, que yo, o sea, yo quería regresar pero no podía así, algo, como decir que, algo me decía “corre a tu casa” y yo me recordaba de mi mama, de mi papá así, pero no se, no podía, por el vicio es que yo no podía ir a mi casa, por el Terokal, por la calle, si me he acostumbrado a la vida fácil.”¹⁹³

¹⁹³ « Le premier jour j'ai dormi dans la rue, le deuxième jour aussi et alors c'est là que je me suis habitué à la rue, mes parents venaient me chercher dans tous les coins et ne me trouvaient pas, je m'échappais. Des fois, en voyant ma maman, comme ça quand elle venait me chercher, comme j'étais petit, je m'échappais en courant, en fait ma maman me cherchait en pleurant et moi je ne l'écoutais pas, elle m'appelait et moi je m'échappais, ils me disaient “échappe-toi, ta maman vient” et moi je m'échappais, je les écoutais parce qu'ils étaient mes aînés et m'obligeaient, je m'échappais et c'est à partir de là que j'ai commencé à être dans la rue, le temps a passé, j'ai grandi un peu, les années passaient et ensuite je me suis habitué à ce vice du terokal. »

Etre victime de vols

Dans le lot des premières expériences désagréables de la vie dans la rue, on peut compter les nombreux vols et moins fréquentes agressions dont les enfants inexpérimentés sont facilement les cibles. *Conocer la plata* implique aussi d'apprendre à éviter d'abord qu'on nous la vole. Quand un novice cache mal son argent, n'est pas discret à son propos ou s'endort avec des habits neufs offerts par les touristes, surtout s'il s'agit de chaussures, il se les fait voler. Tous les novices y passent et apprennent plus ou moins vite.

« J'ai peur des autres qui dorment dehors parce qu'avant, quand je dormais dehors, je me réveillais sans chaussures comme ça parce que je m'endormais, je ne me rendais pas compte et il semble qu'ils me volaient et alors le matin, plus rien, plus de chaussures, et encore aller acheter des sandales¹⁹⁴. »

“Tengo miedo a los demás que amanecen, por que antes cuando amanecía, amanecía sin zapatillas así, porque me dormía, no me daba cuenta y, y parece que me roban y de ahí ya, en la mañana ya no, ni zapatilla, otra vez a comprarme hojotas, eso.”

Certains dépensent leur argent rapidement, d'autres trouvent une personne de confiance chez qui le déposer (un parent, un éducateur, le libraire) ou le cachent sous une dalle ou dans un égout. Pour les vêtements, on tâche de ne pas s'endormir avec. Des petits ont pour stratégies de se joindre aux vols des plus grands pour éviter d'en être les victimes.

6c

Les choses apprises et l'expérience

1. Le travail, l'argent et l'indépendance
2. L'expérience de la rue (être vivo)
3. S'exprimer, parler, se défendre
4. Les relations avec la famille

Le travail, l'argent et l'indépendance

Evidemment, le fait d'avoir appris à travailler est systématiquement évoqué. Ils disent non seulement avoir appris à travailler mais également appris à apprendre, être capable de changer d'activité, apprendre vite (« aprendo rápido ») et s'adapter. Le travail permet dans certaines circonstances de s'organiser peu à peu. Raúl (15) explique comment il est passé entre différents types d'activités lucratives et parvenu aujourd'hui à « s'entretenir » :

« Pour manger, je mendiais quand j'étais petit, aux touristes comme ça, ensuite avec le temps j'ai enfin travaillé, j'ai ciré des chaussures, vendu des cartes postales, puis ensuite là j'ai appris à m'entretenir. »

“El primer día he dormido en la calle, el segundo día también, y recién, o sea, recién me he acostumbrado así a la calle, o sea mis papas venían a buscarme a todos sitios y no me encontraban, yo me escapaba, a veces, al verla a mi mama, así cuando venía a buscarme, como era chiquillo nomás, me escapaba corriendo así, o sea, mi mama me buscaba llorando pero yo no le hacía caso, me llamaba y, y yo me escapaba así, me decían "escápate, tu mama viene" así, y yo me escapaba, les hacía caso nomás, porque eran mis mayores y me obligaban, yo me escapaba y, desde así he comenzado a estar en la calle así, ha pasado el tiempo, ya crecí un poco así, pasaban los años y, después me he acostumbrado a este vicio del Terokal..”

¹⁹⁴ « hojotas » : sandales en pneu, très utilisées dans les campagnes

“Para comer me pedía limosna cuando era chiquillo, a los turistas así, después ya con los tiempos recién he trabajado, he lustrado, he vendido postales, después ya he aprendido a mantenerme”

Sebastián évoque le fait d’avoir appris à épargner de l’argent pour s’organiser. Dans son expérience, cet apprentissage l’a rendu plus ambitieux, a exacerbé sa volonté d’ « aller de l’avant ».

« Une chose importante a été de m’être acheté mes choses, avoir appris à amasser de l’argent pour le futur, parce qu’avant j’avais de l’argent, et à l’instant même, fumée, ma chambre était un désastre, je n’avais pas de télé, j’avais une vieille radio, ensuite j’ai commencé à acheter mes choses, d’abord mon lit, un matelas, un matelas très bon marché, la prochaine fois, un matelas plus confortable, ma commode, ma radio, à la fin j’ai rempli ma chambre et bien que j’aie déjà acheté mes affaires j’avais encore de l’argent, en fait je me suis rendu compte qu’en économisant, tu te privas de n’importe quoi mais déjà, tu as quelque chose et tu vois tes affaires et ça te pousse à en avoir plus, ça te rend plus ambitieux, tu veux économiser plus d’argent, tu veux progresser plus. »

“Una cosa importante ha sido haberme comprado mis cosas, haber aprendido a juntar plata para el futuro, porque antes tenía plata y ese ratito no más, humo, mi cuartito era un desastre, no tenía tele, tenía una radio vieja, de ahí empecé a comprar mis cosas, primero mi cama, mi colchón, un colchón más baratito, la próxima un colchón más cómodo, mi cómoda, mi radio, al final llené mi cuartito, y aparte que me había comprado mis cosas tenía plata todavía, o sea me dí cuenta que ahorrando, te privas de cualquier cosa, pero ya, ya tienes algo ya, y ves así tus cosas y eso te impulsa a tener más cosas, te vuelves más ambicioso, quieres juntar más tu plata, quieres progresar más.”

Carlín raconte comment, après une visite de sa sœur, il s’est pris en main en se remémorant soudain « tout ce qu’il] avait appris dans la rue ». Il semble principalement faire allusion à la capacité de trouver du travail, de gagner de l’argent et de savoir le gérer au mieux pour s’installer peu à peu.

« ...elle me dit « à quoi tu as pensé ? », je lui dis « je ne sais pas, je ne suis dans rien » « ben non, *huevón*, tu es déjà grand, tu vas fêter dix-huit ans bientôt et que vas-tu faire de ta vie ? ou est-ce que tu veux être dans la rue toute la vie ? non, pense *huevón* ! » et en me souvenant de tout ce que j’avais appris dans la rue, voilà, j’ai acheté mes affaires juste comme ça, j’ai économisé de l’argent et tout. En fait, les coups même de la vie t’enseignent. »

“...qué has pensado me dice, no sé le digo estoy en nada le digo, no pues huevón ya eres grande ya, vas a cumplir dieciocho ya huevón, y qué vas a hacer de tu vida, o toda la vida quieres estar en la calle, no, piensa huevón me dice, y acordándome de todo lo que había aprendido en la calle, ya pues, me compré mis cosas así no más, junté mi plata y todo. O sea eso, los mismos golpes de la vida te enseñan”

L’expérience de la rue

Si les premiers temps sont souvent décrits comme des moments difficiles, avec le recul, certains en tirent orgueil. Wilson dit que cette vie l’a fait « être homme », qu’il apprend « à vivre seul ».

« J’avais seulement peur qu’il m’arrive quelque chose, qu’on me tue, et je crois que la vie m’a fait être un homme et je suis en train d’apprendre à vivre seul. »

“Solamente tenía miedo que me pase algo me pueda matar, y yo creo que la vida me ha hecho a ser hombre y estoy aprendiendo a vivir solo.”

Malgré les contraintes en effet, tous ne regrettent pas les expériences de la rue. Dans un entretien fort intéressant réalisé par Isabel Baufumé, Wilbert intervient après environ

quarante minutes de discussion avec Wilfredo. L'enregistrement se termine ainsi sur un échange entre Wilfredo et Wilbert au sujet des expériences de la rue où le premier dit au second :

« Enfin, si toi, c'est ce que tu aurais voulu, avoir une enfance chouette, comme ça une vraie enfance, une adolescence, et même ta jeunesse, mais bon, tu n'as pas eu la chance de l'avoir, tu n'as pas eu ce privilège d'avoir une bonne famille, d'être bien établi, mais tu ne peux pas non plus te plaindre de ta chance, parce que grâce à ce que tu aies connu la rue, tu as appris à te valoriser toi-même, maintenant tu as une expérience, tu as un autre concept de la vie, ben, ça n'est plus la même vie que tu pensais avant oui ou non. [...] si je n'étais pas sorti dans la rue je ne sais pas ce qu'il serait advenu de moi, parce que pendant que je vivais chez moi, et bien c'était, je n'avais aucun problème ni avec la société ni avec les gens, ...tu ne sais rien, bon tu sors à la rue et tu apprends enfin. C'est-à-dire moi je ne vais jamais me plaindre d'avoir été dans la rue, je remercie d'avoir été dans la rue, imagine-toi si je n'avais pas été dans la rue, peut-être que je n'aurais pas été maintenant, je me défends seul, je marche seul, jamais je ne le regretterai, et même si je devais renaître je voudrais retourner dans la rue, si on me demandait si je renaissais est-ce que je voudrais être une autre personne, non, je veux être la même personne, une autre vie pareille. C'est le mieux qui me soit arrivé dans cette vie ».

“ O sea si tu, es igual lo que hubiese querido, tener una infancia chévere, así como siendo infancia, adolescencia y hasta tu juventud misma, pero bueno, no has tenido la suerte de tener esa vaina, pues, no has tenido ese privilegio de tener una buena familia, establecerte bien, pero tampoco no te puedes quejar de tu suerte, porque gracias a con lo que has conocido la calle, has aprendido a valorarte tú, ahora tienes una experiencia, tienes otro concepto de la vida, pues, ya no es la vida mismo que tú pensabas antes sí o no. [...] si yo no hubiese salido a la calle no sé qué hubiese sido ahorita de mí, porque mientras yo vivía en mi casa, o sea era, no tenía nada de roce con la sociedad ni con la gente, puta tu no sabes nada, bueno sales a la calle y ya aprendes ya. O sea yo nunca me voy a lamentar de haber pisado la calle, yo agradezco haber pisado la calle, imagínate pues si no hubiese pisado la calle, quizás no hubiese sido ahorita, yo me defiando solo, camino solo, nunca me voy a arrepentir, así si volviera a nacer yo quisiera volver a la calle, o sea si a mí me harían la pregunta si volverías a nacer quisieras ser otra persona, no, yo quisiera ser la misma persona, otra vida igual. Es lo mejor que me ha podido pasar en esta vida.”

Wilbert parle de « se valoriser », d' « avoir une expérience » et un « autre concept de la vie » « grâce aux choses connues dans la rue ». Dans les entretiens comme ailleurs l'expérience de la rue est souvent évoquée. Pratiquement, lorsqu'un aîné admoneste un cadet ou le conseille, c'est principalement elle qui fait autorité¹⁹⁵. John explique comment il lui arrive de s'adresser aux jeunes terokaleros.

« Je ne sais pas j'ai une autorité, parce que... moi oui j'ai vécu ça, ben oui, j'ai une base, tu sais quoi mec, ça c'est comme ça, ça c'est comme-ci, tu sais, tu sais très bien comment est la vie d'ici *huevoón*, moi j'ai déjà vécu, j'ai déjà grandi, je suis déjà vieux, j'ai déjà laissé tout ça, j'ai une autre vision, tu es un gamin, tu commences, moi je veux que tu laisses ce plan une fois pour toutes, parce que tu vas te foutre en l'air, la vie est chouette, si tu sais la vivre, la vie est chouette, pourquoi tu vas gaspiller ta vie en fumant, en volant, être cherché par la police, qui aime être recherché par la police et avoir son nom dans tous les commissariats et d'être là, je sais pas, poursuivi ? »

“No sé, tengo autoridad, es que puta yo sí, yo he vivido eso, ya pues yo tengo una base, sabes que cholo esto es así, esto es así, tú sabes, tú sabes muy bien como es la vida de

¹⁹⁵ Il m'est arrivé d'aller chercher des vieux ou ex-fumeurs de terokal en leur demandant d'aller expliquer à des petits que je voyais commencer de quoi il s'agissait. Les grands effraient leurs cadets autant qu'ils font d'eux-mêmes des personnes admirables. Juan Quinto avait arrêté d'inhaler pendant plusieurs semaines après le discours sordide que lui avait tenu Pietro.

ahí huevón, yo ya he vivido, ya he crecido, ya estoy viejo ya, ya he dejado eso, tengo otra visión, tú eres chibolo, estás empezando, yo quiero que dejes esta vaina (el Terokal) de una vez, porque igual te vas a cagar, la vida es chévere, puta si la sabes vivir la vida es chévere por qué vas a estar desperdiciando tu vida, fumando, robando, estar buscado por la policía ¿a quién le gusta estar buscado por la policía y que tu nombre esté en todas las comisarías, que estés ahí, no sé sicoseado?»

S'exprimer, parler, se défendre

Pour différencier la liberté en tant qu'absence de contraintes et de responsabilités dont je parlais, on peut parler de *libertés* au pluriel. En particulier, la liberté d'expression est souvent évoquée par opposition soit à la maison soit à l'école.

« Je vais être franc et sincère avec toi, les meilleurs moments que j'ai passés dans ma vie, c'était dans la rue, depuis que je suis allé vivre dans la rue, j'ai eu, je ne sais pas, la paix, la liberté, la liberté que je n'avais jamais eue dans ma vie, je vivais déjà dans la rue. [...] tu pouvais t'exprimer librement, c'est pas comme chez toi, qu'est-ce que tu vas demander la parole, tu te tais, tu te tais, t'es seulement là pour voir, pour obéir, rien de plus. »

“Te voy a ser franco y sincero, los mejores momentos que he pasado en mi vida han sido en la calle, desde que he ido a vivir en la calle, he tenido no sé, paz, libertad, la libertad que nunca he tenido en mi vida, vivía en la calle ya, [...] podías expresarte libremente, no es como en tu casa, qué vas a pedir la palabra, tú te callas, tú te callas, tú acá sólo estas para ver, para obedecer, nada más.”

Cette liberté semble offrir des circonstances favorables au développement de compétences liées au langage et à l'expression.

« ...et tu vois n'importe qu'elle gamin de la rue il s'exprime comme ça, il n'est pas timide, c'est-à-dire les gamins qui généralement vivent dans la rue, vivent dans ce milieu, c'est qu'il leur donne la possibilité de parler, mais chez toi ça n'arrive pas, dans un foyer ça n'arrive pas. »

“... y tu ves cualquier chibolo de la calle y así se expresa, no es tímido, o sea los chibolos que generalmente viven en la calle, viven en ese ambiente, es que les dan la oportunidad de hablar pues, pero o sea en tu casa no sucede eso, en un hogar no sucede eso.”

Or, dans la rue, savoir s'exprimer et oser prendre la parole est un avantage qui s'avère parfois nécessaire.

« Je ne disais rien, je restais sans parler, maintenant plus, [...] j'ai appris m'émanciper davantage, même quand un flic me chopait, je restais muet, je prenais des coups pour rien, rien, je ne pipais jamais mot. »

“No hablaba nada, paraba calladito, ahora ya no,[...] he aprendido a desenvolverme mejor, hasta cuando me chapaba un toambo, yo me quedaba callado, recibía golpes por gusto, nada nunca piteaba nada.”

Les relations avec la famille

Pour Daniel, le fait de s'éloigner de sa famille en travaillant de façon indépendante dans la rue lui a permis d'entretenir aujourd'hui de meilleures relations avec elle.

« ...mais les bonnes choses ça a été que j'ai appris à mûrir un peu, j'ai retrouvé ma famille. »
“...pero las buenas cosas que ha sido es que he aprendido a madurar un poco, me he reencontrado con mi familia..”

Dans de nombreuses circonstances, la rue et le travail indépendant sont des espaces qui permettent à des enfants de s'éloigner de leur famille pour un temps bénéfique. C'était le cas également pour René.

« Moi avant je vivais chez mon papa et il buvait beaucoup et à cause de ça il me frappait jusqu'à ce qu'un jour, j'ai pris mes affaires et suis allé dans la rue [...] avec mon frère je suis allé jusqu'à Lima [...] J'ai dormi presque deux ans dans les parcs [...] il y a peu seulement je suis allé rendre visite à mon père et il s'est enfin bien comporté, il veut que je revienne chez moi, il dit qu'il va bien se comporter [...]. »

“Yo antes vivía en mi casa y mi papa mucho tomaba y de eso tambien me pegaba hasta que un día agarre mis cosas y me he ido a la calle, [...] con mi hermano me hido hasta Lima [...], casi dos años estuve durmiendo en los parques [...] Hace poco nomás le he visitado a mi papá y ya se ha comportado bien, quiere que yo vuelva a mi casa, dice que se va a comportar bien [...]. “

Aussi bien dans la description du SIACL que dans les extraits d'entretiens présentés (et dans les interactions de la vie quotidienne), certains mots et expressions se répètent systématiquement. Les voici regroupés de façon thématique sous forme de synthèse.

Termes relatifs au travail, à l'indépendance au fait d'être un homme et de gagner sa vie

salir adelante	aller de l'avant
ganarse la vida	gagner sa vie
caminar solo	marcher seul
ser hombre	être un homme
ser independiente	être indépendant
caminar por el buen camino	marcher sur le bon chemin

Termes relatifs à la vivacité, la malice et l'astuce

vivo	vif
trucha	truite
mosca	mouche
pendejo	voir floro
pilas	pile
tigre	tigre

Termes relatifs à l'expérience de la rue

independencia	indépendance
libertad	liberté
soledad	solitude
miedo	peur
hambre	faim
frío	froid
la experiencia de la calle	l'expérience de la rue
la vida de la calle	la vie de la rue
el vicio de la calle	le vice de la rue
haber crecido en la calle	avoir grandi dans la rue
tener otra visión	avoir une autre vision

Termes relatifs à la parole et à l'expression

floro	baratin
cucho	baratin

contra cuentos	raconter des histoires
sacar cara	sortir le visage (défendre, se défendre verbalement)
tener una boca para hablar	avoir une bouche pour parler

Termes relatifs à l'argent, à sa possession ou à son manque

plata	l'argent
guita	l'argent
barba	beaucoup d'argent
china	50 cent. Sol
cheque	10 Soles
luca	1 Sol
cócos	dollars
miscio	fauché
aguja	fauché
ficho	riche

7 Synthèse...

Des champs de la puna au trafic des villes, le travail occupe une place centrale dans les sociétés andines. S'ils ne sont pas employés ou indépendants, les enfants travaillent à la maison. Dans les circonstances décrites, ceux qui se retrouvent dans la rue ont de bonnes raisons de chercher à assumer leur indépendance en travaillant et à manifester une certaine fierté lorsqu'ils y parviennent. Quand la situation à la maison devient difficile voire ingérable ou dangereuse, la sortie dans la rue est une façon de faire face. La possibilité d'y vivre (même s'il s'agit parfois dans un premier temps de survie) et d'y travailler quel que soit son âge ouvre des perspectives.

J'ai montré dans quelles mesures le travail et la rue offrent des espaces de socialisation et les ressources matérielles et sémiotiques conséquentes qui permettent aux individus

1. de faire face à certaines contraintes du milieu et/ou ruptures dans leur quotidien en participant à des systèmes imbriqués d'activités collectives en réseau,
2. de développer des compétences pratiques, cognitives ou artistiques,
3. de développer des compétences sociales,
4. d'opérer des remaniements identitaires,
5. de construire du sens sur leurs expériences et le monde et de les inscrire dans un récit de soi plus ou moins viable et cohérent.

Ces processus développementaux se réalisent à partir de la participation des individus à des systèmes d'activités collectives imbriqués dans un réseau plus large de *systèmes imbriqués d'activités collectives* (RSIAC).

Quel que soit leur âge, tous les interviewés (à l'exception toutefois des deux terokaleros) disent avoir amélioré d'une certaine façon leurs conditions de vie en apprenant à travailler et en changeant d'activité. En participant dans un SIAC au sein d'un RSIAC, l'engagement dans des activités imbriquées est facilité par les apprentissages résultant de la socialisation à certains éléments du premier système imbriqués au second. Autrement dit, l'engagement dans des activités spécifiques implique une socialisation et des apprentissages qui facilitent l'engagement dans des activités étroitement imbriquées. L'engagement dans des activités de novices est envisagé comme une étape vers une participation accrue à des activités d'experts dans un réseau de systèmes imbriqués d'activités collectives. Le caractère

développemental¹⁹⁶ de certaines étapes de ces processus apparaissent plus clairement dans une perspective *tout au long de la vie* ou du moins à long terme.

J'ai montré de la même façon comment l'engagement dans certaines activités imbriquées, la participation progressivement accrue, et de meilleures gestion des contraintes et utilisation des ressources ouvrent des perspectives en termes de choix individuels.

Si la rue est souvent perçue et décrite comme hostile et difficile, la plupart des enfants qui s'y trouvent (en ce sens qu'ils y passent leurs journées et leurs nuits) le sont en partie par choix : ceux qui sont vraiment forcés et n'y trouvent pas leur compte parviennent généralement assez vite à être pris au moins partiellement en charge par des institutions. Du point de vue de nombreux enfants travailleurs rencontrés et/ou interrogés, il est clair que chacun choisit le chemin qu'il emprunte. Pour eux, le travail et la vie dans la rue semble offrir à qui veut des ressources pour s'en sortir.

« Parce que des fois la famille parce que tu vis dans la rue elle a un autre concept de toi, [...] parce que ma famille pensait que j'étais un délinquant, ils ne se sont pas bien rendu compte que vivre dans la rue ne signifie pas être « abîmé », si tu veux tu t' « abîmes », si tu ne veux pas non, même si tu as vécu avec ces gens, tu as été constamment avec ces gens, c'est ça le truc (litt. la voix) là-bas. »

“Porque a veces la familia porque vives en la calle tiene otro concepto tuyo, [...] porque mi familia pensaba que yo era delincuente, o sea no se han dado cuenta bien, que o sea vivir en la calle no significa ser maleado, si tú quieres te maleas, si tú tampoco no, y a pesar que has vivido con esa gente, has estado constantemente con la gente, esa es la voz en ahí.”

...et remarques

Au fil du texte apparaissent des termes et des expressions qui peuvent être considérés comme des outils sémiotiques. Omettant souvent de le souligner, je ne les ai présentés, dans les chapitres 4 et 5, que comme des objets extérieurs (pas comme des éléments culturels *utilisés* par des individus pour quelque chose). Au chapitre 6, j'ai davantage insisté sur le résultat des processus d'utilisation soit sur le sens attribué par les individus à leurs expériences et au monde. On pourrait, dans un prochain travail, s'intéresser par exemple soit aux processus d'élaboration symbolique de ces outils pour construire du sens soit aux différentes catégories d'outils et ressources utilisés dans différentes situations.

Les enfants travailleurs adoptent différents styles discursifs selon leurs représentations de leurs interlocuteurs et leurs interprétations des situations d'interactions dans lesquelles ils s'engagent. J'ai pour ma part observé des discours, 1. de légitimation, 2. d'héroïsation, 3. fatalistes et 4. réflexifs. A force d'être pensés, joués, répétés quotidiennement, ces rôles sont intériorisés au moins en partie. Une prochaine étude peut s'intéresser à l'utilisation d'outils sémiotiques pour construire du sens en lien avec les styles discursifs utilisés avec différents interlocuteurs.

Dans une approche comparative, on peut envisager l'étude des façons dont des enfants travailleurs construisent du sens dans d'autres contextes (rural, mégapole), et avec quels outils à disposition.

L'importance de la valeur « être un homme » dans le sens donné au travail souligne les différences entre les genres dans l'utilisation et l'accès à certains éléments culturels comme ressources et recommande d'explorer cette piste. Les sœurs et cousines des enfants travailleurs sont les grandes absentes de mon humble entreprise.

¹⁹⁶ Voir postulat théorique n° 3

De manière générale, on peut s'étonner de ce que le sens commun et les organisations internationales trouvent le travail si abominable pour les moins de dix-huit ans et si indispensable pour les plus vieux. Comme s'il existait un changement fondamental et radical entre ces deux périodes de la vie. Ma position n'est pas que le travail est la voie de tous les développements et toutes les émancipations, mais je m'étonne qu'une société qui valorise tant le travail pour ses adultes soit incapable d'envisager en quoi il peut constituer une ressource pour certains de ses enfants. Il est important de s'intéresser aux espaces où s'exercent les pouvoirs au niveau des institutions et des groupes.

Bibliographie

- Baufumé R. I et Astete, J. (1998) *Trabajando en las calles de mi ciudad*. Lima (Perú): Asociación Qosqo Maki.
- Bruner, J. (1990). ...*Car la culture donne forme à l'esprit. De la révolution cognitive à la psychologie culturelle*. France : Eshel.
- Carraher, T., Schliemann, A et Carraher, D. (1989). *Na vida dez na escola zero*. São Paulo: Cortez.
- Cole, M. ; Gay, J. ; Glick, J. A. ; Sharp, D. W.(1971). *The cultural Context of Learning and Thinking. An Exploration in Experimental Anthropology*. London: Tavistock Publications.
- Cole, M. (1999). Cultural Psychology: Some general principles and a concrete example, in: Engeström, Miettinen et Punamäki (Eds.) *Perspectives on Activity Theory*. Cambridge: Cambridge University Press, pp. 87-106.
- Cyrulnik, B. (1999). *Un merveilleux malheur*. Paris : Odile Jacob.
- Delalande, J. (1995). Le sable doux, la chaîne et le plouf-plouf : vers une anthropologie de l'enfant, in : *Ethnologie Française*, t. 25, n° 4. Paris.
- Delalande, J. (2003). *La récré expliquée aux parents : de la maternelle à l'école élémentaire, la vie quotidienne dans une cour d'école*. Paris : L'Audibert.
- Dolto, F. (1987). *Tout est langage*. Paris: Livre de Poche.
- Engeström, Y. (1993). Developmental studies of work as testbench of activity theory: the case of primary care medical practice. In: Lave, J et Chaklin, S. (Eds), *Understanding Practice. Perspective on Activity and Context*. (pp. 64-103). Cambridge: Cambridge University Press.
- Engeström, Y. (1999). Activity Theory and Individual and Social Transformation, in: Engeström, Miettinen et Punamäki (Eds.) *Perspectives on Activity Theory*. Cambridge: Cambridge University Press, pp. 19-38.
- Engeström, Y. ; Engeström, R.; Vahaäho, T. (1999). When the Center Does Not Hold : The Importance of Knotworking. In: Chaiklin, S.; Hedegaard, M.; Jensen, U. J.(Eds), *Activity Theory and Social Practice*. Aarhus: Aarhus University Press.
- Grossen, M. (2001). La notion de contexte: quelle définition pour quelle psychologie ? Un essai de mise au point, in : Bernié, J.-P., *Apprentissage, développement et significations*. Pessac : Presses Universitaires de Bordeaux.
- Güberman, S. R. et Saxe, G. B. (2000). Mathematical Problems and Goals in Children's Play of an Educational Game. In: *Mind, Culture and Activity*, 7 (3), 201-216. University of California.
- Hundeide, K. (2004). A New Identity, A New Lifestyle, in: Perret-Clermont, Pontecorvo, Resnick, Zittoun et Burge (Eds.) *Joining Society. Social Interaction and Learning in Adolescence and Youth*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Invernizzi, A. (2001). *La vie quotidienne des enfants travailleurs : stratégies de survie et socialisation dans les rues de Lima*. Paris : L'Harmattan.

- Ivić, I. (2000). Lev S. Vygotsky, in : *Perspectives: revue trimestrielle d'éducation comparée*, vol. XXIV, n°3/4, 1994 (91/92), p. 793-820. Paris : UNESCO : Bureau international d'éducation.
- Latour, B. (1994). *Nous n'avons jamais été modernes*. Paris : PUF.
- Lave, J. (1996). Teaching, as Learning, in Practice. *Mind, Culture and Activity*. Vol. 3, n.°3, pp.149-164.
- Lave, J. et Wenger, E.(1991). *Situated Learning. Legitimate Peripheral Participation*. UK: Cambridge University Press.
- Leontiev, A. (1975). *Activité, Conscience, Personnalité*. Moscou : Editions du Progrès.
- Lucchini, R. (1996). *Sociologie de la survie : L'enfant dans la rue*. Paris : PUF.
- Majors, Y. J. (2003). Shoptalk: Teaching and Learning in an African American Hairsalon, in, *Mind, Culture and Activity*, 10 (4), pp. 289-310.
- Müller Mirza, N. (2002). *La naissance et le voyage d'un projet de formation. Négociation des significations et des pratiques dans un programme suisse de formation d'adultes à Madagascar*. Thèse de doctorat non publiée soutenue à l'Université de Neuchâtel.
- Nunes, T. (1990). Cultural Practices and the Conception of Individual Differences : Theoretical and Empirical Considerations, in : Goodnow, Miller et Kessel (Eds.) *Cultural Practices as Contexts for Development*. San Francisco: Jossey-Bass Publishers.
- Nunes, T, Schliemann, A. et Carraher, D. (1993). *Street mathematics and school mathematics*. Cambridge; Cambridge University Press.
- Perret, J.-F. et Perret-Clermont, A.-N. (2001). *Apprendre un métier dans un contexte de mutations technologiques*. Suisse : Editions Universitaire de Fribourg.
- Riek, M. et Polin, L. (2001). Communities as Places Where Learning Occurs, in Barab, Kling et Gray (Eds.) *Designing for Virtual Communities in the Service of Learning*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Rochex, J. Y. (1995). *Le sens de l'expérience scolaire*. Paris : PUF.
- Rogoff, B. (1990). *Apprenticeship in thinking. Cognitive Development in Social Context*. New York: Oxford University Press.
- Rogoff, B. (1995). Observing sociocultural activity on three planes: participatory appropriation, guided participation and apprenticeship, in: Wertsch, Del Rio et Alvarez (Eds.), *Sociocultural studies of mind*. UK: Cambridge University Press.
- Rogoff, B., Mosier, C., Mistry, J. et Goncu, A. (1990). Toddlers Guided Participation with their Caregivers in Cultural Activity, in: Forman, Minick et Stone (Eds.), *The Institutional and Social Context of Mind*. New York: Oxford University Press.
- Rogoff, B. ; Radziszewska, B. ; Masiello, T. (1995). Analysis of developmental processes in sociocultural activity. In: L. M. W. Martin, K. Nelson et E. Tobach (Eds), *Sociocultural psychology, theory and practice of doing and knowing*. (pp.125-149). Cambridge: Cambridge University Press.
- Saxe, G. (1997). Selling candy: A study of cognition in context. In: Cole, M. Engeström, Y., Vasquez, O. (Eds), *Mind, Culture and Activity*. (pp.330-337). Cambridge: Cambridge University Press.
- Saxe, G. (1999). Sources of Concepts : A Cultural-Developmental Perspective, in : Scholnick, Nelson, Gelman et Miller (Eds.) *Conceptual Development Piaget's Legacy*, pp.253-267.
- Valsiner, J et Lawrence, J.A. (1997) Human development in culture across the life span, in: Berry, J.W.; Dasen, P.; Saraswhati, T. (Eds.) *Handbook of Cross-Cultural Psychology. Basic Processes and Human Development*. Vol. 2. pp. 69-106.
- Vygotsky, L. (1978). *Mind in Society. The development of Higher Psychological Processes*. Cole, M.; John-Steiner, V. ; Scribner, S.; Souberman, E. (Eds). Cambridge, Massachusetts; London, England: Harvard University Press.

- Wenger, E. (1998). *Communities of Practice. Learning, Meaning and Identity*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Winnicott, D. W. (1971). *Jeu et réalité*. France : Gallimard.
- Zittoun, T. (2001). *Engendrement symboliques. Devenir parent : le choix du prénom*. Université de Neuchâtel, Thèse de doctorat (non publiée).
- Zittoun, T. (2003). The Hidden Work of Symbolic Resources in Emotions, in : *Culture et Psychology*, Vol 9 (3). Sage publications. pp. 313-329.
- Zittoun, T.; Duveen, G.; Gillepsie, A.; Ivinson, G. ; Psaltis, C. (2003). The Use of Symbolic Resources in Developmental Transitions, in : *Culture et Psychology*, Vol 9 (4). Sage publications. pp. 415-448.
- Zittoun, T. et Perret-Clermont, A.N. (2001). *Contributions à une psychologie de la transition*. Communication présentée dans le cadre du Congrès International de la Société suisse pour la recherche en éducation (SSRE) et de la Société suisse pour la formation des enseignantes et des enseignants (SSFE), Aarau.

Liste des Cahiers et Dossiers de Psychologie parus

1. Dossiers de Psychologie

1981

- N° 12 Approches psychologiques de l'apprentissage en situation collective
A.-N. Perret-Clermont fr. 5.--
- N° 13 Trajet du maître et prégnance de la norme scolaire.
P. Marc fr. 5.--
- N° 14 Les attentes dans les écrits pédagogiques. L'exemple de Makarenko.
P. Marc fr. 5.--

1982

- N° 15 Brève introduction à la psychologie.
Rééditions: octobre 1985, novembre 1987.
A.-N., Perret-Clermont fr. 12.--
- N° 16 Etude théorique du personnel: de la notation au plan de carrière.
(Série recherches)
M. Thiébaud fr. 10.--

1983

- N° 17 L'appréciation du personnel: de la notation au plan de carrière.
(Série recherches) fr. 10.--

1984

- N° 20 Description de situations de commandement: note méthodologique.
épuisé (Série recherches) fr. 6.--
M. Thiébaud
- N° 21 De la communication non verbale en psychologie: pour quoi faire?
A. Brossard fr. 10.--

- N° 22 Voir liste "Ouvrages".

1985

- N° 23 L'évaluation des fonctions. (Série cours)
M. Rousson fr. 10.--
- N° 25 Quelques réflexions à propos de la métacognition.
N. Bell fr. 5.--
- N° 26 L'intrication des processus cognitifs et des relations interpersonnelles dans les
Interactions sociales : premiers résultats à partir de l'étude du regard
A. Brossard & A.-N. Perret-Clermont fr. 5.--

1986

- N° 27 Social-Construction of Logical Structures or Social
Construction of Meaning?
P. Light fr. 4.--
- N° 28 Fragments d'une réflexion analytique. (Série cours)
J.-P. Vandenbosch fr. 8.--
- N° 29 Cultural Conflict between the West and Iran.
K. Dodge fr. 4.--

N° 30	Une pratique de l'étude de cas. (Série recherches) <i>M. Burger</i>	fr. 6.—
<u>1987</u>		
N° 31	Cours de prévention des accidents. (Série cours) <i>G. Maulaz</i>	fr. 6.--
<u>1988</u>		
N° 32	Relations interethniques et interconfessionnelles au sein de la chrétienté. <i>I. Kampffmeyer</i>	fr. 6.--
N° 33	Art & Psychologie <i>C. Rosselet-Christ</i>	fr. 6.--
N° 34	Journées des chercheurs en psychologie. Société Suisse de Psychologie Neuchâtel 1-2 octobre 1987. (Série recherches) <i>A.-N. Perret-Clermont & M. Rousson (éds)</i>	fr. 4.--
N° 35	A brief Introduction to conversational Analysis <i>N. Bell</i>	fr. 4.--
N° 36	Voir liste "Ouvrages"	
<u>1989</u>		
N° 37	Social Interactions and Transmission of Knowledge. <i>A.-N. Perret-Clermont & C. Pontecorvo</i>	fr. 8.--
<u>1990/91</u>		
N° 38	Statistiques et Sciences Humaines. Notes de travail. <i>L. O. Pochon</i>	fr. 7.--
N° 39	Regards, interactions sociales et développement cognitif chez l'enfant de 6 à 10 ans dans des épreuves opératoires piagésiennes. <i>A. Brossard</i>	fr. 40.--
<u>1991</u>		
N° 40	Sciences humaines et démarche qualité. Actes du colloque du 13.12.90 à Neuchâtel. <i>A. Ripon, S. Mercati, I. Lapouge, F. Tapenoux</i>	fr. 7.--
<u>1992</u>		
N° 41	Quand des enfants et des adolescents volent à l'étalage: regards et réactions <i>D. Golay Schilter</i>	fr. 8.--
N° 42	Interazione sociale e sviluppo cognitivo: ricerche sul conflitto socio-cognitivo e lavor attinenti. <i>A. Iannaccone</i>	fr. 8.--
<u>1993</u>		
N° 43	Langages des sexes – De la procréation à la création. <i>C. Rosselet-Christ</i>	fr. 8.--
<u>1994</u>		
N° 44	La transmission du savoir dans le "Réseau d'Echanges de savoirs" de Strasbourg <i>N. Muller</i>	fr. 10.--
N° 45	Espace imaginaire, espace psychique et espace construit. <i>C. Rosselet-Christ</i>	fr. 8.--

1996

- N° 46 L'envie devant soi.
Tania Zittoun fr. 15.--
- N° 47 Colloque International "Penser le Temps" à l'occasion du Centième anniversaire de la naissance de Jean-Piaget *International Conference "Mind & Time" on the centenary of Piaget's Birth, Neuchâtel, 8-10 September 1996* fr. 12.--

1997

- N° 48 ANASTAT: Un système dédié à la gestion et à l'analyse de données paramétriques.
L. O. Pochon fr. 8.--
- N° 49 Dire les sensations. Une analyse psychosociale des interactions entre des acupuncteurs et leurs patients.
L. Oppizzi fr. 15.--

1998

- N° 50 Approche psychosociale du développement cognitif dans le cadre de l'apprentissage scolaire.
C. Damia fr. 5.--
- N° 51 Voir liste "Ouvrages"
- N° 52 Analyse psychosociale d'une consultation astrologique
A.-M. Holzer-Corfu fr. 10.--
- N° 53 Prof-Expert: une expérience d'enseignement assisté par ordinateur dans le cadre d'une formation pour adultes au Centre de Formation Professionnelle du Littoral Neuchâtelois (CPLN)
E. Bourquard fr. 12.--

1999

- N° 54 Deafness and Intersubjectivity : an observational study of the construction of intersubjectivity in a test-situation.
A. van Loon fr. 10.--

2001

- N° 55 Apprendre dans les réseaux d'échanges et de savoirs
Analyse au sein du réseau de Strasbourg
N. Muller fr. 8.--
- N° 56 Des ordinateurs à l'école enfantine.
Reflets d'une année d'expérience dans le canton du Jura (1998-1999)
M.-J. Liengme Bessire fr. 6.--
- N° 57 Concevoir une formation par alternance: point de repère
J.-F. Perret fr. 4.--
- N° 58 Tradition juive et constructions de sens
Une introduction à la transmission traditionnelle de l'herméneutique et à son utilisation contemporaine
Tania Zittoun fr. 10.--

2003

- N° 59 Les difficultés d'apprentissage.
Diagnostic et traitement.
Sara Paín fr. 17.--

2005

- N° 60 "Ce projet c'est le rêve!" Tic et élaboration d'un projet de formation professionnelle.
L'imaginaire comme ressource. fr. 9.--

2. Articles parus dans les Cahiers de Psychologie

1986

- N° 24 - Interactions sociales et processus de connaissance (A.-N. Perret-Clermont)
- Interaction adulte-enfant en situation de test (M. Grossen)
- La formation des maîtres d'apprentissage (J. Berberat, M. Burger)
- Images de la vie au travail (Ch. Ruffieux)

1987

- N° 25 - In Memoriam : Marie-Christine Damotte
- Commander et communiquer en entreprise (M. Rousson & M. Thiébaud)
- La formation psycho-sociologique des cadres et son évaluation (D. Cordonier)
- La mobilisation des compétences et du potentiel des collaborateurs (M. Rousson)
- N° 26 - Philosophie et psychologie (Ph. Muller)

1988

- N° 27 - Le musée : un grand livre d'images ou un moyen spécifique de communication
ou le pédagogue absent (J.-P. Jelmini)
- Les handicapés physiques. Quelques réflexions sur un groupe marginalisé dans notre société
(C. Greminger)
- Les mécanismes de la communication didactique (M.-L. Schubauer-Leoni)
- Rapports sur l'utilisation de nano-réseau (M. Grossen, L.-O. Pochon)

1990

- N° 28 - Editorial : Prix Latsis décerné à A.-N. Perret-Clermont
- Discours de réception du Prix Latsis (A.-N. Perret-Clermont)
- De l'individualisme participatif protégé à la participation dans le monde de travail
(M. Rousson)

1991

- N° 29 - Interactions sociales dans le développement cognitif : nouvelles directions de recherche
(A.-N. Perret-Clermont, M.-L. Schubauer-Leoni, M. Grossen)
- Qu'en est-il du Malaise des cadres de l'économie et de l'administration (M. Rousson,
D. Ramaciotti, M. Manghi-Leoussi)
- Etude des représentations et des attitudes d'élèves de deux classes de l'enseignement
post-obligatoire neuchâtelais vis-à-vis de l'allemand et du dialecte alémanique.
(M. Nicolet)

1993

- N° 30 - Conséquences théoriques et méthodologiques d'un changement d'unité d'analyse pour l'étude
des interactions entre enfants en situations de co-résolution de problème (M. Grossen).

1994

- N° 31 - Définition d'un espace interactif pour aborder l'étude de l'utilisation de l'ordinateur
(L.-O. Pochon, M. Grossen)
- Intersubjectivité et interaction avec l'ordinateur (P. Marro Clément, N. Muller)
- Interactions socio-cognitives entre enfants sourds (J.-F. Perret, A.-C. Prélaz, A.-N. Perret-
Clermont)

1995

N° 32

- Un voyage "erasmien" au Portugal (N. Muller)
- Quelles compétences la conception et la fabrication assistées par ordinateur requièrent-elles? Une étude de cas (J.-F. Perret, D. Golay Schilter, A.-N. Perret-Clermont, L.-O. Pochon)
- Influence de la relation d'affinité affective sur le raisonnement moral (M. Dumont, A.-N. Perret-Clermont, E. Moss)

1997

N° 33

- Laudatio des Prof. B. Inhelder et L. Pauli. Discours d'ouverture du Colloque international "Penser le Temps / Mide and Time" (A. Naef)
- Rapport sur le Colloque international "Penser le Temps / Mind and Time" (J.-M. Barrelet, A.-N. Perret-Clermont)
- Action, interaction et réflexion dans la conception et la réalisation d'une expérience pédagogique : l'Ecole Paidos à Mexico (T. Gardunio Rubio)
- Quand le défi est appelé intégration... Parcours de la personnalisation et de socialisation de jeunes "Italo-suisse" (V. Cesari Lusso)
- Note sur la notion de conflit socio-cognitif (T. Zittoun avec la collaboration de A.-N. Perret-Clermont et F. Carugatti)

1998

N° 34

- Discours prononcé à l'occasion de la pose d'une plaque sur la maison natale de Jean-Piaget (A.-N. Perret-Clermont)
Le partenaire comme enseignant ou comme interlocuteur : une analyse expérimentale et interlocutoire (P. Marro Clément, A.-N. Perret-Clermont, M. Grossen et A. Trognon)
Bagage culturel et gestion des défis identitaires (T. Zittoun, V. Cesari Lusso)
Note de lecture : *Le cerveau et l'âme* de Georguyï Tchelpantov (M. Tchoumakov, T. Zittoun)
Négociation des identités et des significations dans des situations de transmission de connaissances (N. Muller)

1999

N° 35

- Dimensions institutionnelles, interpersonnelles et culturelles d'un dispositif pour penser et apprendre (N. Muller, A.-N. Perret-Clermont).
- L'objet en discussion : approche psychosociale et interlocutoire de résolution de problèmes (P. Marro Clément).
- Apprendre et enseigner avec efficacité à l'école. Approches psychosociales des possibilités et des limites de l'apprentissage en situation scolaire classique (A.-N. Perret-Clermont)
- Rapport d'activité du Séminaire de Psychologie (Octobre 1998-septembre 1999)

2000

N° 36

- Enjeux identitaires et apprentissages dans une situation de formation interculturelle (N. Muller)
- L'entretien de recherche dans l'étude des processus identitaires de jeunes issus de la migration. Questions méthodologiques et épistémologiques. (V. Cesari Lusso)
- Concepts, learning, and the constitution of objects and events in discursive practises. (R. Säljö)
- Rapport d'activité du Séminaire de Psychologie (octobre 1999 – septembre 2000)

2002

N°37

- Hommage a Philippe Muller.
- Engendrement symboliques. Devenir parent: le choix du prénom. (Zittoun T.)
- La naissance et le voyage d'un projet de formation. Négociations des significations et des pratiques dans un programme suisse de formation d'adultes. (Muller N.)
- Rapport d'activité de l'Institut de Psychologie (octobre 2000 – septembre 2001)

2003

N° 38

- Réussite de l'intégration scolaire des jeunes portugais. Quelles ressources psycho-sociales? (K. Darbellay & V. Cesari Lusso)
- Nice designed experiment goes to the local community. (Muller Mirza N., Baucal A., Perret-Clermont A.-N. & Marro P.)
Rapport d'activité (2001-2003)

- N° 39 - Jouer et l'expérience culturelle de l'adulte. (Zittoun T.)
- Quelques repères historiques et culturels concernant les NTIC et leur usage dans l'éducation et la formation. (Pochon L.-O.)

2004

- N°40 - Hommage a Michel Rousson
- Le développement des supports multimédia pour l'enseignement et la formation vu comme un processus d'apprentissage. (Pochon L.-O., Lambolez S., Perret-Clermont A.-N., Ghodbane I. & Marechal A.)

3. Ouvrages parus dans les Dossiers de Psychologie

1984

- N° 22 Notes sur l'adolescence (2^{ème} édition)
A. Palmonari fr. 12.--

1988

- N° 36 L'intersubjectivité en situation de test.
M. Grossen (482 pages) fr. 48.--

1998

- N° 51 La genèse d'une innovation pédagogique. Action, interaction, et réflexion dans la conception et la réalisation d'une expérience pédagogique: l'Ecole Paidós à Mexico.
T. Garduno Rubio (404 pages) fr. 35.--

Les derniers numéros parus peuvent être téléchargés sur notre site :
www.unine.ch/psy

Les commandes, pour les anciens numéros, sont à adresser à:

Cahiers & Dossiers de Psychologie
Institut de Psychologie
Université de Neuchâtel
Espace Louis Agassiz 1
CH-2000 Neuchâtel
Secretariat.psychologie@unine.ch